

L'Armée des Sans- Terre

Lord, Jeffrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

BLADE

L'ARMÉE
DES SANS-TERRE



JEFFREY LORD

JEFFREY LORD

BLADE

L'ARMÉE DES SANS-TERRE

Adapté de l'américain par Frédéric Faragorn



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© UGE Poche/GECEP 1995

ISBN 2-265-05578-6

ISSN 0395-7780

CHAPITRE PREMIER

Le message qui défila sur le cadran de sa montre mit un terme à deux mois d'inactivité forcée. Richard Blade régla sa consommation, salua d'un sourire la serveuse au visage mutin et quitta le pub. La nuit commençait à tomber et un brouillard tenace stationnait sur la capitale anglaise. Il releva son col et se dirigea vers la Tamise. Il avait une heure pour se rendre à la Tour de Londres ; il y serait en dix minutes. À quoi bon attendre ? L'entre-deux missions avait été déjà suffisamment long et l'ennui avait peu à peu, à l'image de la brume, tissé un voile terne sur tout ce qui d'ordinaire apportait quelques distractions à l'agent du plus secret des services de sa majesté : le MI6.

Blade était aventurier dans l'âme. Homme d'action et de cœur, il ne découvrait nulle part ailleurs que dans les mondes lointains, dans ces dimensions parallèles à la Terre, des situations à sa mesure où ses remarquables capacités pouvaient s'épanouir sans contrainte. Certes, les risques encourus étaient grands et plus d'une fois sa vie ne tint qu'à un fil, mais les sensations uniques qu'il éprouvait, la profonde satisfaction d'aider les êtres qu'il rencontrait, demeurait sans commune mesure avec sa vie ici, dans la bonne vieille Angleterre.

Son contentement à ses retours était double ; sa soif d'inédit, son désir d'affronter des terres inexplorées par ses coplanétaires, sa rage de vaincre, tout se trouvait apaisé ; mais aussi la mission accomplie lui conférait-elle un inexprimable sentiment de devoir rendu à son pays, et c'est avec une minutie exemplaire qu'il relatait ensuite ses péripéties, n'omettant aucune information ni aucun détail sur la vie et les mœurs des peuples rencontrés.

Il livrait tout pareillement son corps aux diverses analyses auxquelles le soumettait Lord Leighton, le créateur du projet DX, concepteur génial du remarquable ordinateur capable de translater un individu de notre monde vers des dimensions insoupçonnées jusqu'alors. Par ce qu'il fallait bien appeler un caprice de la Nature, Blade était le seul, jusqu'à ce jour au moins, à pouvoir supporter les forces inimaginables mises en branle par le phénomène DX. Grâce à un miracle que Lord Leighton tentait en vain d'élucider, Richard Blade revenait indemne, sans lésion cérébrale ni problème moteur.

Lord Leighton ! Blade songea à lui en découvrant la silhouette massive de la Tour de Londres qui protégeait en son sein, et plus

précisément dans ses sous-sols, le laboratoire le plus discret du Royaume-Uni. Le scientifique avait été gravement malade, à tel point que plusieurs missions initialement prévues par lui-même avaient été annulées en haut lieu (et contre son gré) compte tenu de son état de santé. Blade espérait qu'il n'en serait rien aujourd'hui et qu'il pourrait partir pour une nouvelle Dimension.

Il se faufila entre des touristes qui, malgré la luminosité peu propice, prenaient le monument en photo sous tous les angles. Bien vite, il s'esquiva par une porte interdite au public et, à l'extrémité d'un austère corridor, se présenta aux deux agents de sécurité impassibles qui, tels des cerbères, montaient la garde devant l'ascenseur menant aux entrailles secrètes.

Leurs robustes corpulences auraient fait passer Richard Blade pour un gringalet malgré son corps athlétique. Réciproquement sans doute, les vigiles, derrière leurs mines renfrognées avaient-ils peu d'estime sur les possibilités de défense de leur vis-à-vis. Pourtant, à leurs gestes, à leurs positions, à l'oblique infime des épaules de l'un, à l'angle formé par les pieds de l'autre, Blade avaient déjà répertorié les faiblesses de leur physique. S'il en eût été besoin, les deux hommes aussi musclés soient-ils, n'auraient pas tenu tête plus de vingt secondes face à lui. L'agent du MI6 avait été formé à bonne école ; son maître, exigeant et méticuleux, n'avait toléré aucune défaillance, la perfection avait été la règle. Blade n'avait pas déçu.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit avec un chuintement discret et Blade fut accueilli par le maître en question : J, le chef du MI6.

— Bonjour Richard, en forme j'espère ?

J possédait une voix chaleureuse, assurée, qui dénotait une personnalité puissante et sûre d'elle. Cette assurance Richard Blade en avait hérité.

— Bonjour J, pour ma part je suis...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'une seringue après avoir longuement et erratiquement virevolté dans l'air, atterrit à ses pieds.

Les deux hommes échangèrent un regard surpris.

— Lord Leighton ! cria une voix aiguë, si vous continuez ainsi, j'en rendrais personnellement compte en haut lieu !

— Faites donc, *my dear*, tonna Leighton. Et si je puis me permettre, sans vous offenser, vous n'aurez jamais plus ni l'insigne honneur ni le plaisir exquis de voir *my precious buttocks*. *Good bye* !

Un oh ! choqué fit écho à la colère du Lord.

Blade et J virent ensuite débouler de derrière les imposants ordinateurs, une grande perche en habit de *nurse* des hôpitaux anglais.

Sa petite coiffe de travers sur un chignon maigre et gris.

Elle était rouge de colère et avait perdu tout son *self-control* :

— Le Premier ministre, vous m'entendez, la Reine, messieurs, la Reine ! Je vous le garantis !

La nurse, bardée de diplômes des plus prestigieux et consciente de sa grande valeur s'engouffra dans l'ascenseur et tout en boutonnant son épais manteau de laine noire, poursuivit sur sa lancée :

— Jamais on ne m'avait traitée de la sorte ! J'ai soigné le petit Charles, toute la famille royale, de hauts dignitaires de l'Église et même le vieux lion Churchill, qui n'était pas un ange, mais jamais, messieurs...

La porte vint étouffer la suite des mémoires intimes d'une infirmière anglaise.

J invita Blade à le suivre au fond du laboratoire. Ils découvrirent Lord Leighton, assis sur son fauteuil roulant, un petit sourire triomphant au coin des lèvres.

— Vous êtes impossible, cher ami, déclara J en s'asseyant à ses côtés.

— Impossible ? protesta aussitôt le savant troquant sa mine réjouie pour sa tête des mauvais jours, (c'est-à-dire de tous les jours). Impossible ? Ce sont ces médecins qui sont impossibles, des charlatans, des vauriens. Alors que nous sommes capables d'envoyer des hommes dans les dimensions inconnues, ils ne sont pas fichus de vous administrer un traitement autrement qu'en vous piquant les fesses avec un instrument moyenâgeux ! Le seul modernisme là-dedans est la stérilisation.

— Heureux de vous voir rétabli, fit Blade précipitamment. Votre vigueur et votre énergie me remplissent d'admiration.

« Votre parfaite mauvaise foi aussi », ajouta-t-il pour lui-même.

— Ah, bonjour Richard, vous êtes en avance. Bon, ce n'est pas grave, d'ordinaire je n'aime pas vous avoir dans les parages, lorsque je mets la machine au point mais depuis que ce Néron femelle est parti rien ne me paraît détestable.

Blade s'inclina légèrement et échangea au passage un regard complice avec J.

— J'en suis très honoré.

— Enfin, bougonna aussitôt Leighton, ce n'est pas une raison pour traîner ! Préparez-vous, j'ai hâte de tout remettre en marche. Pfoou ! Deux mois sans fonctionner ! Ils ne connaissent rien à ce bijou, on a besoin l'un de l'autre, c'est subtil un ordinateur, ce n'est pas un moulin à café !

Blade se déshabilla, passa son incontournable pagne autour de ses reins afin de ne point heurter la pudibonderie du savant et répandit sur son corps la pâte nauséabonde qui constituait un rempart face aux brûlures des électrodes que Leighton fixerait sur lui dans un instant.

« Il peut parler de moyen âge, pensa Blade en se défendant contre l'odeur de l'onguent, mais la pâte qu'il a concoctée ne désassortirait pas dans une panoplie de sorcière ! Il doit y avoir du rat bouilli ou des excréments de crapaud là-dedans ! Encore heureux que ce parfum ne me suive pas de l'autre côté. » Il pinça les narines, mais fut conscient qu'il était de mauvaise foi à son tour.

En réalité, personne d'autre que Richard Blade n'effectuerait la translation vers les autres dimensions et il en était secrètement très fier. Dans les multiples mémoires de l'ordinateur les données atomiques de l'agent du MI6 étaient stockées comme un pur trésor. Lord Leighton en avait réalisé plusieurs copies rangées en lieu sûr. Ces informations étaient certes vitales pour la dématérialisation, mais aussi pour assurer un retour en bonne et due forme de Blade. La moindre détérioration de ces mémoires et l'explorateur des mondes lointains pouvait réapparaître sans tête, une jambe en moins ou avec un cerveau diminué des trois quarts !

S'il avait conscience du risque potentiel, Blade évitait d'imaginer ce qu'il adviendrait de lui si pareil accident se produisait. Il préférerait offrir toute sa confiance à Leighton, qui, malgré son caractère rugueux, était un savant responsable, un être vétilleux, maîtrisant son œuvre avec une extrême précision et lorsque Blade s'asseyait sur le fauteuil de translation, il devenait, aux yeux du scientifique, partie intégrante de son invention, comme une prolongation de son génie pur, un composant imaginé, inventé par lui, une création digne des plus grandes attentions, du plus vif intérêt.

Le visage émacié du savant s'approcha de Blade. L'homme accusait le coup de sa maladie, des cernes importants sous les yeux, la peau du cou distendue, un tic nerveux à la commissure des lèvres. La poliomyélite avait repris de l'emprise sur lui, affaibli par les années d'intense labeur qu'il avait affrontées durant cette décennie. À ses pensées Blade fut un peu ému. Leighton, sensible comme tous les grands malades, dut le percevoir car il adressa un regard d'orage à son cobaye, histoire de le ramener à de moins délicats sentiments. Leighton avait horreur de se faire plaindre et, de son propre aveu, détestait être aimé !

Il fixa sans douceur les électrodes, fit pivoter son fauteuil et s'installa à sa chère console.

— Prêt, Blade.

— OK !

— C'est parti !

Les voyants clignotèrent aussitôt, leur rythme parut s'accélérer pour Richard Blade, il les vit danser puis constituer une ligne continue de lumière irisée. Une douleur lui vrilla le crâne, lui transperça la poitrine avant d'embrasser tout son être. Tout disparut !

CHAPITRE II

Une violente bourrasque effaça d'un coup l'état nauséeux dans lequel se trouvait Richard Blade après la translation. Son corps nu frissonna, sa peau se hérissa, ses muscles se contractèrent malgré lui. La pluie battante le glaça jusqu'aux os.

Protégeant en vain ses yeux de la violence des gouttes, il jeta de vifs regards de droite et de gauche pour découvrir le lieu inhospitalier où l'ordinateur l'avait envoyé. Le fracas assourdissant de vagues se brisant contre la roche, l'odeur entêtante de la flore marine et le goût fortement salé de l'eau que le vent terrible propulsait dans sa bouche lui avaient déjà signifié qu'il se trouvait à proximité d'un océan. Il soutint un instant la puissance du souffle pour embrasser l'étendue d'eau en furie qu'il dominait du haut d'une impressionnante falaise. Le vide à deux pas de ses pieds fit écho à l'impression de chute ressentie quelques secondes auparavant lors de son voyage entre les dimensions de l'univers. Il faillit basculer, comme happé par l'espace infini, mais il se cambra, lutta longtemps contre la puissance du vent tournant qui, d'une main sournoise, le poussait sans cesse vers la fureur des lames écumantes. Enfin, il réussit à s'accroupir, chercha auprès de lui-même un soupçon de chaleur mais le froid de sa poitrine ne rencontra que le glacé de ses cuisses. Il respira l'air gorgé d'eau, se redressa prudemment et affronta de ses pieds nus la croûte dure et coupante de la lande qui s'étendait à perte de vue. Il avançait à petits pas et dans son dos l'océan hurlait rage et démente.

Il marcha presque à l'aveuglette dans ce paysage austère, rayé de gris, où seule une herbe rase et éparse se disputait les îlots de terre sableuse avec de courts chardons dont les épines semblaient prendre un plaisir sadique à goûter la chair tendre des pieds de Blade. L'eau, l'air et la terre n'offraient qu'une multitude de piqûres envenimées.

Dans la tourmente, Richard Blade aperçut, à une trentaine de mètres de la falaise, une humble maison de pierre adossée à un monticule de granit, à l'abri des vents dominants qui balayaient avec fureur la faible fumée s'échappant de la cheminée. Sans plus hésiter, il s'élança vers elle en courant. Son corps était tellement tétanisé que sa course fut très pénible ; sa peau, ses muscles étaient le siège de cruelles douleurs auxquelles Blade n'accordait aucune attention.

Il devait se mettre au chaud, au plus vite. Demeurer ainsi plus

longtemps à la merci des vives intempéries pouvait se révéler fatal !

Il atteignit rapidement la maisonnette qui possédait une petite porte en bois et une fenêtre close par un volet à la peinture écaillée. Tout à côté, un appentis fermé d'où s'échappait le hennissement d'un cheval retentit. Il renonça à s'annoncer en frappant, et s'engouffra dans la chaleur du logis. Lorsqu'il eut fermé la porte avec célérité afin de contenir les assauts insistants du souffle glacial, il se retourna et ne vit que le feu rouge et brûlant qui flamboyait dans l'âtre. Il se précipita à ses côtés.

— Pas trop près, mon ami ! Le contraste brutal entre le froid et le chaud est blessure aussi vive que le froid lui-même.

La voix âgée, mais ferme et posée, provenait d'un lit à l'ancienne, une sorte de buffet de bois, dont les battants à moitié refermés interdisaient aux lueurs de l'âtre, unique éclairage de la pièce, de troubler le repos de son locataire. Blade scruta l'obscurité et distingua la silhouette allongée. Il vit aussi, posée sur le côté du lit, une épée dans un fourreau de cuir décoré de broderies dorées et rouges. La poignée de l'arme était ouvragée avec grand art et le pommeau présentait, sur le pourtour, des inscriptions runiques en intaille ; au centre, une pierre rouge enchâssée, probablement un rubis, de fort belle dimension.

L'arme, le mobilier sommaire et rustique, l'absence de confort véritable donnèrent à Richard Blade quelques indications sur le niveau technologique du monde où il avait surgi.

L'homme dans le lit sortit une jambe puis la seconde. Ses bottes, couvrant le genou, cirées avec un soin méticuleux, accrochèrent le reflet du brasillage du foyer où claquaient les flammes. Une main aux veines saillantes, amaigrie par l'âge, s'agrippa au rebord du sommier. La dentelle du poignet de la chemise crissa sur le bois. Un visage s'encadra entre les battants qui s'écartèrent lentement en grinçant. De long cheveux gris argent, ondulés, frôlaient les épaules du vieil homme qui révéla sa face parcheminée tranchée par un nez aquilin. Un regard perçant, où pétillaient intelligence et vigueur, détailla la nudité de Blade sans montrer le moindre signe de surprise.

— Votre tenue n'est guère compatible avec le rude climat de la côte en cette saison, commenta-t-il avec un sourire moqueur.

Il désigna, de son index bagué d'un anneau d'or, un sac de cuir au pied du lit.

— Vous trouverez de quoi protéger votre corps du froid et des regards indiscrets.

Blade remercia d'un hochement de tête et s'appropriä bien vite une chemise blanche, un gilet émeraude, un pantalon de toile noire.

— Une chance que je m'habille ample, ajouta le vieil homme en se redressant.

D'une haute stature, similaire à celle de Blade, il avait dû être un homme puissant avant que le fleuve du temps n'amoindrisse sa musculature, n'affaisse ses épaules et ne ralentisse ses gestes, au demeurant harmonieux et précis.

— Puis-je vous demander d'où vous venez ainsi dévêtu ?

Richard Blade hésita un instant ; justifier sa présence inopinée était toujours un instant délicat lorsqu'il rencontrait des hommes avant de s'être procuré des habits pour ne pas parler, hélas, des armes, si souvent nécessaires pour survivre.

— De la mer, affirma-t-il avec une grande conviction.

— De la mer, reprit le vieillard en riant. À qui voulez-vous faire croire cela ? L'océan est toujours en fureur ; si la pluie s'apaise de temps à autre, lui ne décolère jamais. Cela fait longtemps qu'aucune embarcation n'a osé affronter les lames meurtrières. La dernière fois, le bateau s'est presque désintégré.

— C'est effectivement ce qui s'est produit.

— Tss, tss. Non, non, pas à moi ! Que tu veuilles taire ton lieu d'origine, libre à toi, mais ne me parle pas de l'océan.

L'homme saisit le fourreau de son épée et, à l'aide de la large ceinture de cuir, l'accrocha à son côté. Du bout de ses deux doigts, il souleva délicatement le pommeau, et fit coulisser sur quelques centimètres l'épée dans sa gaine, comme pour en vérifier la fluidité de dégagement.

Blade ne perçut aucun signe de menace dans ce geste mais plutôt le mouvement machinal d'un vieil homme, une manie.

— Je suis Balbuz, du clan des Aétites, conseiller du roi Tibur Wolfaen.

L'homme plongeait son regard dans celui de Blade et ajouta d'une mimique tout à la fois amusée et circonspecte :

— Apparemment cela ne te dis rien.

— Je ne suis pas d'ici, lui rappela Blade en se rapprochant du feu.

— De cela, je me suis rendu compte... Tiens, essaye ça, nos pieds ont l'air à peu près de la même pointure.

Les vieilles bottes montant jusqu'aux genoux, que Balbuz désigna à son hôte, convenaient à Blade. Si elles n'étaient pas du plus grand confort, – les chaussures portées par d'autres demeurent à jamais moulées aux formes de leur premier propriétaire –, elles avaient le mérite de tenir chaud, car malgré le feu crépitant, le sol en pierre de la maison restait extrêmement froid.

Balbus dévisagea longuement Richard Blade tout en vaquant à des occupations ménagères simples : il ouvrit le lourd couvercle d'une marmite pendue à la crémaillère de la cheminée, huma l'odeur capiteuse qui en émanait, touilla avec une longue louche de métal brun et remplit deux bols de la mixture avant de les déposer, tout fumants, sur la table tailladée en maints endroits de coups de couteau maladroits. Deux cuillères en bois vinrent compléter les ustensiles nécessaires au repas. Blade, sur l'invitation de son hôte, avait pris place sur l'un des trois tabourets disponibles dans la pièce apparemment unique de la maison.

Les deux hommes rapprochèrent leurs sièges et entamèrent en silence leur repas. L'espèce de ragoût, une soupe épaisse avec des larges morceaux de viande striée, était goûteuse, nourrissante. La chaleur se diffusa au travers de la paroi de l'estomac et se répandit dans tout le corps, reléguant le froid, qui avait investi les entrailles de Blade, au rang de mauvais souvenir.

Balbus mangeait lentement sans quitter Blade des yeux. Finalement, l'Aétite esquissa un sourire.

— Un peu rustique comme plat, n'est-ce pas ? Cela me change des sophistications excessives du palais. La suavité est l'ennemi de l'esprit ! Tous les mets sucrés, gras, abondants, rendent opaques la pensée, alourdissent le raisonnement et aveuglent la vision subtile.

— Que faites-vous ici, loin de votre séjour habituel ? s'enquit Blade qui constatait avec satisfaction que la torpeur due au froid l'avait quitté.

— Ma retraite septennale ! Elle m'est nécessaire pour affiner mes capacités mentales.

L'intérêt de Blade fut avivé par la teneur et l'intonation des propos du vieil homme.

— Qu'entendez-vous par cela ? Vous ne me donnez pas l'impression d'avoir à aviver vos capacités mentales.

— Vous venez vraiment d'ailleurs, mon ami ! Vous ignorez tout de tout ! Le commun des mortels voyant mon aspect physique sait, au premier coup d'œil, que je suis aétite : la forme de mon nez, long et busqué, l'éclair de mes yeux ronds et noirs. Le commun des mortels voit aussi que je suis vieux et sait qu'avec l'âge les gens de mon clan développent la finesse de leur esprit, jusqu'à acquérir l'état suprême de la Vision de l'Aigle. Ce qui est bien évidemment le cas du conseiller du roi Wolfaen que je suis. Par conséquent, ton histoire de « je viens de la mer », je reconnais par les pétilllements dans ton regard que c'est de la pure invention !

Blade s'apprêta à contester, mais l'Aétite ne le laissa pas parler.

— Qu'importe, mon ami ! Je sais aussi que ton mensonge est sans conséquence, que tu as l'âme noble et qu'aucune malveillance n'habite ton cœur ; cela me suffit. Analyser tes caractéristiques physiques et émotionnelles me distrait cependant de cette retraite solitaire.

L'Aétite avala quelques cuillerées et reprit sa conversation.

— Bien que non dénué d'intelligence, ton regard ne possède pas l'intensité de ceux de ma race. Tu n'as pas non plus les yeux malins et sournois des Musses. Certes, tu possèdes l'assurance des Wolfaens mais tu es trop musclé pour être l'un d'eux. Quant à ta langue, elle semble trop large pour t'apparenter au clan des Repts. À la rigueur, tu pourrais être issu des Sans-Terre, mais tu exprimes trop de dignité, trop de prestance pour faire partie de ces ventres mous. À moins que tu ne sois un de leurs insoumis, un Sans-Terre en rupture de ban, mais en ce cas mes propos auraient inmanquablement généré en toi haine à mon égard. Ce qui, de toute évidence, n'est pas le cas.

— Vous sondez toujours aussi facilement les êtres ? demanda Blade impressionné par l'aptitude du vieillard.

— Aussi facilement que je mange cette soupe à la chair de sanglier fumée ! L'homme qui pourrait me tromper n'est pas encore né, étranger.

Blade songea qu'une telle capacité offrait de sérieux avantages ; sonder l'esprit d'un ennemi, discerner les intentions cachées...

— Une aptitude comme la vôtre ne conduit-elle pas à une forme de despotisme et pourquoi conseiller le roi et ne pas être souverain vous-même ?

— Question pertinente, ami, mais justement parce que je vois aussi les ennuis d'une telle responsabilité !

L'Aétite partit d'un rire franc, aussitôt imité par Blade que le personnage séduisait. Le vieil homme lissa ses longs cheveux argent puis reprit d'un ton plus sérieux :

— Il y eut un temps lointain où le royaume de Swyddo, le royaume de la Terre des clans, était dirigé par un conseil formé des quatre représentants issus des clans. Pendant longtemps le conseil put gouverner sans problème, mais le jour où les barbares du Nord envahirent notre terre, ce système révéla bien vite ses failles : sous la pression des événements, les gouvernants furent incapables de s'accorder sur les décisions à prendre et le résultat en fut une succession de défaites pour les clans. L'entente séculaire était sur le point d'éclater lorsque l'Aétite, membre du conseil, proposa une organisation respectueuse des qualités propres à chaque clan. Les Musses, individualistes dans l'âme, furent chargés de réaliser des raids et de harceler les ennemis en tous lieux ; les Wolfaens possédant une

armée structurée et de vaillants seigneurs prirent en main les combats de front ; les Repts peu enclins aux affrontements assurèrent l'intendance ; les jeunes Aétites se mirent aux ordres des généraux alors que les plus vieux leur apportèrent leurs sages conseils. Ces nouvelles dispositions portèrent rapidement leurs fruits et les barbares du Nord furent exterminés. Ainsi débuta l'ordre nouveau qui depuis cette époque mémorable régit le royaume Swydlo.

Les deux hommes conversèrent ainsi une bonne heure, l'un s'amusant des questions faussement naïves, l'autre engrangeant les informations qu'il recherchait sur ce monde. Une sincère amitié alliée à un profond respect s'établit entre eux deux. Et tout naturellement, sa retraite prenant fin, Balbuz proposa à Blade de l'accompagner le lendemain à Thornlo, la capitale. Ce dernier accepta de bonne grâce. Le départ fut fixé à midi.

La nuit tomba rapidement sans que la tempête au-dehors ne fléchisse d'un pouce. Ils jetèrent sur la table une paillasse de genêts et Blade fut ainsi pourvu d'un lit relativement acceptable. Ils s'endormirent l'un et l'autre, alors que le vent miaulait sur le toit de chaume.

*
* *

Le lendemain matin, à quelque distance du cabanon, laissant Balbuz à ses préparatifs, Blade s'assit à l'abri, au creux d'un rocher. Il admirait l'océan majestueux ravagé par les hautes vagues qui venaient s'éclater sur la côte déchiquetée. La pluie avait cessé, laissant place à un ciel bleu d'une pureté époustouflante. Le spectacle était grandiose : la furie de l'eau écumant, le souffle titanesque et l'immobilité de l'azur.

— Éphémère équilibre, murmura Blade, observant au lointain, sur la ligne d'horizon, un mur de nuages sombres qui s'élevait, menaçant. Il serait temps de partir. Balbuz a dû finir la préparation de ses affaires.

Blade quitta son siège de fortune. Ses cheveux volèrent au vent, les pans de sa cape brune claquèrent vigoureusement ; ses yeux se plissèrent. Il escalada la roche avec souplesse, récupéra un raidillon tapissé de lichens verdâtres et déboucha sur les hauteurs de la falaise.

Une fumée épaisse enveloppait le monticule de granit derrière lequel s'abritait le refuge de Balbuz. Aussitôt les sens de Blade furent en alerte ; il se passait quelque chose d'anormal. Il courut dans la direction de la maison, mais bifurqua très vite lorsqu'il entendit des éclats de voix et des cliquetis d'épées. Il gravit les rochers par-dérrière

et surplomba ainsi le toit de chaume qui brûlait, laissant apparaître l'intérieur de la maison. Le mobilier était en feu. Deux silhouettes faisaient leur possible pour renverser le buffet-lit. Devant la maison, trois hommes s'acharnaient sur Balbuz couvert de sang et armé de son seul poignard. Les tortionnaires brandissaient des haches et des épées. Près de l'appentis leurs cinq chevaux étaient attachés.

De son perchoir Blade avisa le fourreau et l'arme de Balbuz posée contre le mur, près du lit. Il bondit dans le vide et tomba, pieds joints, à travers le toit sur le buffet dont il défonça le dessus vermoulu avant d'atterrir sur le matelas. Son arrivée fut accompagnée d'un bruit violent et de cris étouffés. Sous le poids de Blade, les deux individus portant le lit avaient été plaqués contre celui-ci alors qu'il retombait sur le dallage de pierre, leur écrasant les pieds après leur avoir sérieusement abîmé les mains.

Blade saisit le fourreau. Un frôlement de tissu contre un des côtés du buffet indiqua la position d'un des agresseurs. Blade, d'un puissant coup de botte qui défonça le panneau de bois, parvint à heurter de plein fouet l'homme qui partit à la renverse. La silhouette du second adversaire apparut entre les portes du lit. Blade para le premier coup de lance avec le fourreau. L'exiguïté du buffet-lit ne lui ayant pas encore permis de dégainer son épée, il esquiva le second et effectua un roulé-boulé qui le mena, au travers de la paroi éclatée du buffet, sur les genoux du précédent combattant qui reprenait connaissance. La hache de celui-ci s'éleva vivement puis retomba sans force. En un éclair Blade lui avait écrasé le larynx. Deux secondes plus tard, Blade était debout face à deux yeux ronds comme des billes, injectés de sang ; une bouche étirée laissant dépasser des incisives très développées. Un rictus cruel déformait la bouche de l'être trapu qui lui interdisait la sortie.

Blade songea à Balbuz qui, dehors, subissait le sadisme des autres. Il lui fallait agir vite. La fumée étouffante qui régnait dans la pièce ne semblait pas indisposer l'homme aux longues dents, pas plus que les torchères de chaume qui tombaient autour d'eux. La charpente menaçait de s'écrouler d'un instant à l'autre. Blade fit jaillir la lame. Un éclat d'argent brilla devant ses yeux. L'épée était de toute beauté ; l'arme lui sembla presque trop parfaite, trop pure, pour être souillée dans le corps d'une créature aussi vile.

Ses scrupules s'évanouirent dans la seconde, la lame vola, évita la parade de la lance et vint fendre le crâne en deux parties égales. Blade abandonna sa victime à son sourire figé et sortit de la maison ; dans son dos un fracas accompagna la chute des chevrons et des poutres enflammés.

Blade ne se retourna pas. Il se précipita vers les trois hommes qui

piquaient de leurs armes le corps prostré de Balbuz. Les deux plus petits vinrent à sa rencontre en ricanant. Leur physique était en tout point semblable aux adversaires précédents. D'une allure dodelinante, ils s'écartèrent, cherchant à former à eux deux un angle d'attaque le plus large possible afin de mettre Blade en situation d'extrême précarité. Le troisième homme, grand, élancé, avait les caractéristiques énoncées par Balbuz comme étant critères des Aétites : nez et regard aquilins. Le pauvre Balbuz qui vantait la veille la solidarité des membres de son clan avait été trahi par l'un des siens ! Et qui plus est qui s'apprêtait à le mettre à mort comme un chien.

Blade vit l'épée du cruel Aétite qui s'élevait ; il entendit les paroles d'adieu formulées en riant par le tueur ; il avisa le mouvement des longues-dents qui s'apprêtaient à mener de concert leur attaque ; il considéra l'espace béant laissé par leur tactique et s'engouffra dedans, ayant pour unique objectif de sauver la vie à Balbuz.

La lame argentée de Blade détourna le coup de mise à mort destiné à Balbuz. Une gerbe d'étincelles jaillit du choc. D'un brusque coup d'épaule, Blade repoussa l'homme et lui fouetta le visage de son tranchant ; un flot de sang explosa de sa joue droite. L'homme recula prestement, la main tentant vainement d'endiguer le flux vermillon.

Blade se détourna de lui juste à temps pour parer à l'attaque conjointe des rustres dentés. Une hache visa la tête, une autre le flanc. Un léger décalage permit à Blade de parer les deux. La lourdeur de ces êtres n'était qu'apparente. Leurs gestes étaient vifs, précis et d'un synchronisme déroutant. Blade n'attendit pas leur prochaine attaque, il porta des coups rapides, presque désordonnés. Son but était de rompre la coordination de leurs mouvements. La chose n'était guère facile, d'autant plus qu'une partie de l'attention de Blade était dirigée sur la haute silhouette, derrière lui, et qu'il se refusait à s'éloigner du corps gémissant de Balbuz de peur qu'en vil charognard, le cruel Aétite vînt achever son œuvre funeste.

La hache d'un des hommes vint se ficher dans la cape de Blade. L'incident perturba l'harmonie du combat. Blade surprit alors ses adversaires ; alors qu'ils s'attendaient à le voir frapper celui qui tentait de dégager son arme empêtrée dans le tissu, il étendit le bras d'un geste vif et enfonça la pointe de son épée dans le ventre de l'autre, lui arrachant un cri horrible où douleur et rage se mélangeaient. Son frère d'armes déséquilibra soudain Blade et bondit sur lui. Il chercha à le mordre en maints endroits de ses incisives jaunes et malpropres.

Blade vit l'Aétite s'approcher d'eux. Un regain de colère fouettant les muscles de Blade, il fit basculer le fauve dont les dents frôlaient sa carotide et s'agenouilla au côté de Balbuz, les yeux traversés par des

éclairs de haine. L'homme à la joue entaillée s'immobilisa puis se dirigea en courant vers sa monture. Blade partit aussitôt à sa poursuite, mais une masse hargneuse se jeta dans ses jambes. Il n'en avait pas fini avec le précédent ! D'un coup de coude, il lui désarticula la mâchoire puis lui trancha la gorge d'un revers d'épée. Lorsqu'il se releva, l'Aétite s'était enfui au galop, entraînant à sa suite les chevaux de ses comparses.

L'espace d'un instant, Blade fut submergé par l'envie de vengeance, mais la main levée de Balbuz lui rappela qu'il y avait plus urgent à faire. Il s'agenouilla aux côtés du mourant.

— Mon cheval, sors mon cheval de la grange, murmura le vieillard.

Blade hésita. Les flammes attaquaient maintenant l'appentis et les hennissements affolés du cheval renvoyaient un écho lugubre.

— Va, insista Balbuz, visiblement affecté par l'idée que son cheval puisse brûler carbonisé, j'attendrai ton retour pour rendre l'âme ; quelque chose d'important me tiendra en vie quelques minutes encore...

Blade courut libérer l'animal, puis revint auprès de cet homme courageux. Il lui prit la main après l'avoir brièvement ausculté ; le corps, lardé d'entailles profondes, avait perdu une trop grande quantité de sang, la mort serait prochaine.

— Blade, mon ami, articula avec peine le vieil homme dont les cheveux souillés collaient aux joues émaciées. Je viens de comprendre à l'aube de ma mort qu'un danger menace ce royaume. Tout est sur le point de sombrer dans l'horreur et la tyrannie. Et personne ne s'en doute...

Un spasme crispa son visage. Il fit un terrible effort pour juguler la douleur.

— Mes agresseurs ont fait une double erreur : la première est leur manque de prudence qui a révélé malgré eux l'étendue de leur félonie ; la seconde est de m'avoir laissé assez de souffle pour te transmettre cette révélation. Sauve ce pays, Blade, je t'en conjure. Trouve Harann, ma descendance. Raconte-lui tout ce que tu as vu. Dis-lui de se tenir sur ses gardes... La mort peut jaillir de l'ami comme du fils. Dis à Harann de se méfier, le danger ne vient pas des Musses, pas des Mus...

Une lueur de déception traversa les yeux noirs de Balbuz lorsqu'il comprit qu'il n'avait plus assez de force pour articuler ses mots. Les lèvres se crispèrent, le regard se fit intense cherchant à délivrer un message ultime, les doigts s'enfoncèrent dans le bras de Blade et avec l'énergie qui lui restait, il annonça :

— Promets...

Blade hocha la tête. Les yeux se fermèrent à jamais.

Une pluie torrentielle s'abattit alors, lavant le visage figé par le trépas.

CHAPITRE III

Une volée de corbeaux s'éleva des quatre cadavres alignés côte à côte, sur la falaise ; le goéland ventru se posa sur un des poitrails, l'œil dédaigneux, l'oreille sourde au tapage des plumes noires dérangées au beau milieu de leur festin. Devant son air hautain et sa détermination à faire valoir ses droits sur ce rivage marin, les oiseaux croassant se réfugièrent sur l'humble tumulus surmonté de la croix que Blade avait dressée face au soleil levant, à quelques mètres d'une maison au toit de chaume carbonisé. Là, l'air sentait bon le cadavre, la douce odeur de chair morte, malheureusement inaccessible ! Les becs heurtaient les pierres, les griffes grattaient, tentaient en vain de remuer cette inacceptable entrave à leur appétit glouton. Quelle idée avait-on d'ensevelir ainsi plusieurs semaines de repas !

Attachée à la croix, une écharpe de tissu fin, ayant appartenue à Balbuz, claquait au vent.

La pluie avait cessé. Et plus un être humain en vie ne hantait ce monde ravagé par le souffle marin. Après avoir accompli un rite funéraire des plus sommaires mais néanmoins empli de sollicitude et d'un réel accablement, Blade s'en était allé, quelques heures auparavant, le cœur lourd, mais l'esprit en proie à la colère. La mort de Balbuz le révoltait : cinq hommes contre un vieillard, la chose était déjà en elle-même intolérable, mais la cruauté avec laquelle ils l'avaient tué dépassait les limites dans n'importe quelle Dimension.

À la promesse de prévenir Harann, le fils de Balbuz, Blade en avait formulé une seconde, silencieuse, dans l'écrin de son cœur : retrouver l'Aétite responsable de ces atrocités et lui faire payer ses actes !

Aussi s'était-il approprié l'épée du vieil homme et sa monture, le reste des provisions, son sac de vêtements et la bourse fort remplie d'une monnaie d'or et d'un métal qu'il ne put identifier. Les biens du défunt serviraient à réaliser ses dernières volontés.

Blade regrettait que Balbuz n'ait pu délivrer entièrement son ultime message. L'homme avait apparemment découvert quelque chose d'important et, jusqu'à l'instant de sa mort, ignorée de lui. Qu'était-ce donc ? Peut-être Harann lui apporterait quelques lumières sur les propos sibyllins du mourant.

Sitôt achevé l'enterrement de Balbuz, il était parti à la recherche d'habitations ce qui le poussait à s'éloigner des côtes inhospitalières.

Le rugissement de l'océan dans le dos, il avait alors chevauché durant quatre heures d'affilée sans prendre un instant de repos, variant les allures dans le seul but de ménager sa bête. Une lande herbue et broussailleuse avait fait suite à la croûte sèche de la zone côtière, puis au lointain, du haut d'une colline, étaient enfin apparus les premiers champs et un petit hameau bâti à l'orée d'une forêt.

Blade fut heureux de voir des volutes de fumée s'échapper des cheminées. Ici, dans ce paysage doux et paisible, le vent marin n'avait plus d'emprise ; son souvenir s'estompa définitivement lorsque Blade huma un délicieux fumet de viande rôtie qu'une brise vint faire papillonner devant ses narines ; il éperonna sa monture.

Son apparition sur la petite place du hameau jeta les habitants dans une valse d'émotions. Tout d'abord, ils se réfugièrent dans leurs maisons, s'y claquemurèrent en poussant des cris d'orfraie ; puis sous les exhortations de Blade, ils sortirent prudemment. La crainte était imprimée sur tous les visages. À pas prudents, ils vinrent à sa rencontre.

Blade ne retrouva pas les caractéristiques physiques des Aétites, ni celles des tortionnaires de Balbuz. La trentaine d'hommes et de femmes qui se présentèrent à lui, étaient quelconques, sans grande beauté et certains, manifestement laids, souffraient d'infirmité multiples allant de la claudication, au cou tordu. Leurs vêtements étaient constitués de tissus troués ou rapiécés en maints endroits. Quelques jeunes filles, alertes, à la tenue vestimentaire plus soignée, démentaient l'impression de malheur qui se dégageait de ce pitoyable tableau.

Après s'être assuré de la bienveillance de ces êtres à son égard, ou tout au moins de leur passive attente, il mit pied à terre.

Le premier à lui adresser la parole fut un homme qui, sur la planète Terre, aurait quarante ans environ, au visage buriné, aux yeux sombres. Ses mains calleuses, tout autant que ses lèvres, s'agitaient avec frénésie pour s'exprimer.

— Que voulez-vous, qui êtes-vous ?

— Un voyageur qui cherche hospitalité.

— C'est le maître qui vous envoie ?

— Quel maître ?

Les têtes se tournèrent en tous sens, chacun cherchant le regard étonné de son voisin.

— Ben, le maître ! Yen a pas trente-six ! Notre maître ! Celui qui possède ces terres et nous avec.

Blade hésita un instant sur la conduite à tenir.

— Je ne viens pas de la part de votre maître. Je vous le redis, je suis un voyageur à la recherche d'Harann, fils de Balbuz. Savez-vous où je pourrais le trouver ?

— Connais pas ! lança l'autre d'un ton sec. Et vous ?

Chacun secoua la tête, en murmurant une dénégation.

— Avec des noms pareils, intervint une femme aux membres fins mais au ventre distendu, ce doit être des Aétites.

— Exact, commenta Blade. Où puis-je rencontrer des Aétites dans la région ?

Le ballet des hochements de têtes, de regards interrogateurs et de grommelots reprit.

— Pas dans le coin, monseigneur.

L'homme avait articulé le mot « monseigneur » avec une certaine appréhension ou inquiétude, hésitation et respect se mêlaient.

— Les Aétites vivent plus au nord. Ici, il n'y a que nous autres. Plus loin, il y a les propriétaires repts, et quelques Wolfaens, c'est tout.

— Et puis des Musses, dans la forêt, ajouta d'une voix fluette un jeune garçon partagé entre le rire et la peur.

— Tais-toi, grogna le père en le talochant, parle pas de cette plaie, ça porte malheur !

Une houle nerveuse parcourut le petit attroupement. L'évocation des Musses avait un effet déplaisant. Une idée traversa Blade.

— Comment sont les Musses, je veux dire physiquement ?

— Nous n'aimons pas parler de ces pillards, monseigneur.

Blade insista. La description qu'on lui en fit, bien à contre cœur, correspondit parfaitement aux quatre assassins qu'il avait allongés sur la falaise. Suivit l'énumération de tous les méfaits qu'ils perpétraient dans le royaume ; pillards sanguinaires, ils effectuaient des raids surtout dirigés sur des pauvres Sans-Terre comme eux, ou du moins leur semblait-il, car en fait, en dehors de leurs champs, ces pauvres hères ne connaissaient pas grand-chose du monde dans lequel ils vivaient.

Se souvenant du délicieux fumet de viande qu'il avait senti à son arrivée dans le village, Blade réitéra sa demande de nourriture puis d'hébergement pour la nuit. L'homme qui avait conversé avec lui, l'invita dans sa chaumière. Ses trois jeunes fils s'occupèrent du cheval qu'ils menèrent à une grange, les quatre filles et la mère accompagnèrent leur hôte à l'intérieur, pendant que le père allait discuter avec d'autres hommes du hameau.

— La soupe ! ordonna la mère à l'aînée, pendant que d'un geste elle indiquait les bols aux trois autres.

Blade s'assit sur un tabouret grossier plus inconfortable que la selle du cheval de Balbuz.

— Nous n'avons pas grand-chose à vous offrir. Le maître ne nous laisse rien.

Blade décrocha l'épée qui pendait à son côté et, dans l'intention de la poser à flanc de table, la fit passer par-dessus lui tout en poursuivant la conversation.

— J'ai pourtant senti de la viande rôtie en arrivant au hameau.

La femme s'agenouilla soudain à terre, imitée aussitôt par ses quatre filles.

— Je leur avais dit, bredouilla la femme, je leur avais dit, monseigneur, qu'il ne fallait pas braconner sur les terres du maître, mais les hommes sont têtus, vous savez. Demandez au maître de nous pardonner !

Les sanglots des jeunes filles accompagnèrent les paroles de leur mère. Blade, interdit, demanda à la femme de se relever. Elle avait pris son mouvement avec l'épée pour une menace et n'ayant pas la conscience tranquille avait interprété geste et paroles à travers la grille de sa culpabilité envers leur maître. Cette crainte apparemment vrillée au corps parut à Blade véritablement détestable. La vilénie des maîtres se traduit par la terreur qu'ils inspirent à leurs gens. Et assurément, le Rept propriétaire de ce domaine devait être bien vil !

Blade assura la femme de son entière discrétion. L'homme entra alors. Son épouse lui expliqua ce qui venait de se passer. Une vive lueur d'effroi passa dans le regard du mari. Blade réitéra ses propos et finit par le convaincre de sa bonne foi.

— Va chercher un morceau de daim, ordonna l'homme à sa femme.

Elle sortit en trottant et revint avec un cuissot entier tout fumant. Une capiteuse odeur envahit la pièce. Les yeux des enfants, filles et garçons, roulèrent dans leurs orbites. Le mari lui-même fut stupéfait de la taille du morceau.

— C'est les autres, commenta la femme, ils ont insisté !

Chaque action des habitants du hameau trahissait la crainte. Ainsi le cuissot de daim, morceau bien trop important dans le partage de la bête, constituait-il une tentative de séduction pour apaiser les intentions mystérieuses, et sûrement dangereuses, de l'étranger qui venait de faire irruption dans leur vie.

Le repas fut accompagné des rires des enfants vainement réprimés

par les parents. Les filles ne quittaient pas des yeux leur hôte. C'était plus spécialement la fille aînée, Tiana, âgée d'une vingtaine d'années, qui dévorait des yeux autant Blade que le reste de viande parcimonieusement découpé par le père. Blade refusa l'offre de la mère de reprendre du gibier quand il s'aperçut que la proposition ne s'adressait qu'à lui seul.

La soirée fut brève, mais Blade sentit un léger changement de comportement chez le père ; celui-ci détaillait avec grande attention les habits élégants de son hôte et plus particulièrement le rebond de la bourse qui pendait à son côté. D'un geste pompeux, et, à la surprise familiale, il offrit une liqueur de noix, secrètement gardée dans une cache, derrière un coffre grossier.

— Nous gardons quelques bonnes choses pour nous, heureusement, confia-t-il un peu éméché, le Rept nous suce les os mais nous conservons encore un peu de moelle !

Blade fut installé au grenier où un matelas de paille lui fut rapidement agencé par les filles qui redescendirent en traînant les pieds une fois leur tâche accomplie. Blade était bel homme et sans grande difficulté le plus beau mâle qu'elles aient jamais vu. Tiana fut la dernière à quitter le grenier sous les admonestations de sa mère.

Blade goûta enfin au repos. Allongé, les mains sous la nuque, il vit défiler les événements qu'il avait vécus depuis son arrivée en ce royaume. Le visage de Balbuz flotta devant ses yeux, puis les traits durs du cruel Aétite et la blessure qui ensanglantait sa joue.

Une conversation à voix basse s'entama à l'étage en dessous. Il reconnut le timbre grave du père, le débit rapide de la mère et crut discerner la voix d'une des filles. À travers le plancher, il ne pouvait comprendre ce qui se disait mais quelques éclats de voix, un coup sourd et des pleurs bien vite étouffés lui signalèrent qu'un règlement de compte familial venait d'avoir lieu.

Blade eut du mal à trouver le sommeil mais sombra dans l'inconscience réparatrice.

Le faible clair de lune dessinait des plages blanches sur le plancher recouvert de paille et accentuait, lorsque les nuages lui en laissait le loisir, le contour des ombres.

Les yeux mi-clos, le corps immobile, Blade écoutait avec une extrême attention l'imperceptible frôlement qui s'approchait de lui, par-derrière. Rien dans son attitude endormie ne trahissait son état d'alerte. Il n'aurait su expliquer quel indice avait extirpé sa conscience des brumes du sommeil car à l'instant où son sixième sens l'avait titillé aucun bruit ne se faisait entendre. Dans l'obscurité de la nuit, il était

resté ainsi une demi-minute aux aguets, sans rien percevoir d'anormal ; mais une inquiétude lui taraudait les entrailles ; cette sensation moult fois expérimentée au cours de ses aventures lui avait souvent sauvé la vie, car jamais elle ne l'avait induit en erreur : quelque chose, chaque fois se tramait contre lui, une menace, un complot, un péril.

Le léger bruissement d'un vêtement, le son caractéristique d'une respiration étouffée vinrent confirmer ses intuitions. Quelqu'un progressait vers lui avec d'infimes précautions. Il lui sembla qu'on s'arrêtait un instant, qu'on suspendait son approche ; le discret couinement du parquet de bois indiqua même qu'on marquait une hésitation. L'individu prit une inspiration plus prononcée, puis bloqua son souffle : comme si sa décision était prise.

Guidée d'une main vive une lame fonda en direction du corps de Blade. Un cri de surprise ponctua l'action lorsque le couteau se planta dans la paille et heurta de sa pointe le bois sous le matelas végétal. Une poigne d'acier se referma sur le bras assassin et le criminel noctambule fut immobilisé, face contre terre, une clé imparable lui tordant l'avant-bras.

Blade posa l'épée au sol. Il avait décidé de retenir son courroux. Deux raisons avaient présidé à cela : la certitude qu'aucune autre personne n'était dans le grenier et la féminité incontestable du cri de surprise de l'assaillant !

Il glissa sa main sous la poitrine du corps écrasée sous son poids, la souleva légèrement, et à l'instant où il confirmait le sexe de l'intrus, une voix de jeune fille en pleurs étouffa une plainte où surprise et crainte se mêlèrent.

— Qui est-tu ? souffla Blade.

Son visage dans les cheveux de sa captive, il huma les effluves délicats et frais qui en émanaient : un parfum délicieux de fleurs sauvages. Une pulsion de désir parcourut Blade.

— Tiana, murmura à son tour une voix fragile.

— Pourquoi voulais-tu me tuer ?

— Je... je ne voulais pas... Ils m'ont obligée.

La fille tremblait et ses mots avaient grand mal à franchir ses lèvres.

— Qui ça, ils ?

— Mes parents !

— Où sont-ils ?

— Derrière la trappe, ils attendent que je les prévienne.

— Pourquoi n'ont-ils pas exécuté le travail eux-mêmes ?

— Je suis la plus silencieuse, à ce qu'ils disent, et puis je suis l'aînée... Tiana baissa le ton : Je crois surtout que ce sont des trouillards, des péteux !

Blade relâcha sa prise et reprit son épée. Il retourna la jeune fille et s'assit sur elle à hauteur des hanches. Un rayon de lune se posa sur la petite poitrine que le décolleté de la chemise dévoilait en partie. La peau laiteuse, délicate, des deux seins soulevés par une houle essoufflée, contrastait avec celle plus bronzée du visage aux deux yeux affolés, écarquillés, qui tâchaient de sonder les intentions de Blade. Sans doute durent-ils rencontrer quelques réponses rassurantes car les muscles de la jeune fille se relâchèrent et dans une attitude d'abandon, elle attendit son sort sans crainte aucune.

Blade glissa de nouveau sa main sur les seins menus. La respiration se bloqua un instant lorsqu'il rencontra les tétins roses qui se durcirent aussitôt sous ses doigts précis et doux. La jeune fille ferma les yeux. Elle sentit les mouvements de Blade près d'elle espérant qu'il s'allongeât sur elle. Son corps frémit à cette idée, mais le claquement d'une pierre à briquet lui fit rouvrir les yeux. La lueur d'une torche qui s'allume vint s'allier à la pâleur des rayons de lune. Les flammes grandirent rapidement.

La torche dans une main, l'épée dans l'autre, Blade enjamba la jeune fille et se dirigea vers la trappe qu'il ouvrit violemment. Aussitôt un branle-bas retentit en dessous. Le père, la mère, debout sur l'échelle, tombèrent à la renverse. Blade descendit quelques échelons, afin de pouvoir embrasser la pièce, qu'il éclaira d'un mouvement en demi-cercle. Le reste de la famille, qui caché sous la table, qui derrière le buffet, tremblait de frayeur. Une grande pitié balaya la colère de Blade. Les visages blêmes, décomposés des parents, étaient parcourus de tics nerveux.

— Si au lever du jour, déclara Blade, le regard menaçant, je rencontre un seul d'entre vous, je lui passe cet acier au travers le corps ! Vous m'avez bien compris ?

— Oui ! balbutia de concert l'ensemble du groupe.

La lame effilée lançait des éclairs argentés qui frappaient les yeux tout autant que les imaginations.

Blade fit demi-tour et remonta dans le grenier. Il retrouva Tiana allongée dans la même position. Peut-être le décolleté était-il plus accentué et les jambes légèrement plus écartées. Blade la considéra quelques instants. La respiration de la jeune femme s'accrut un peu et dans son regard charbon luisaient maintenant des éclats de braises. Il planta l'épée dans le plancher.

— Va-t'en, dit-il soudain en portant son attention vers ses affaires

qu'il regroupa.

Tiana demeura interdite une bonne minute. Il lui semblait impossible que cet homme n'abusât pas d'elle alors qu'il en possédait le pouvoir. Elle avait lu son désir dans ses yeux, elle avait senti son membre se durcir lorsqu'il était assis sur elle. Alors pourquoi ? Sans comprendre elle se redressa. Elle songea au contremaître du seigneur rept, un Wolfaen de grande taille, laid comme un pou, qui lui n'avait pas hésité lorsqu'il l'avait surprise déroband du linge de maison séchant derrière le château du maître.

Elle réajusta sa chemise, marcha à reculons vers la trappe sans quitter cet imprévisible étranger des yeux. Il enroulait sa couverture sans lui prêter la moindre attention. Elle souleva le panneau de bois, s'accroupit et descendit, lentement, comme à regret.

Après avoir préparé ses affaires, Blade descendit à son tour. La maison était vide de tout occupant. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. La nuit commençait à abandonner le terrain au crépuscule. Il ignorait où cette famille s'était réfugiée. Il songea avec tristesse à Tiana, à ses frères et sœurs, renonça à l'idée de prendre les restes du daim découverts dans la cache, derrière le coffre, avec la liqueur de noix. Il posa une pièce d'or sur la table et sortit sans se retourner.

Dehors l'air était doux. À grands pas, il se rendit à l'écurie. Il sella son cheval tout en surveillant scrupuleusement les alentours si d'aventure un regain de courage n'avait pas requinqué son hôte malveillant ou si l'idée de le détrousser n'avait pas germé dans d'autres esprits tordus. Mais la terreur était le lot commun à tous ces pauvres gens habitués aux mouvements d'humeur des possédants. Leur vie ne tenait qu'à un fil que le maître et ses séides pouvaient, à tout instant, couper comme bon leur semblaient.

Le monde parfait décrit par Balbuz ressemblait à tous ceux visités ; la force, la puissance dictait sa loi et pour les plus démunis le mot avenir n'avait aucune signification ; vivre au jour le jour demeurait leur seul objectif.

Blade enfourcha son cheval et partit dans la direction, indiquée la veille par les villageois, où il serait susceptible de rencontrer des Aétites.

CHAPITRE IV

Blade chevaucha à travers des prairies où poussait une herbe drue, longea des champs apparemment labourés de la veille, confirma auprès de paysans croisés sur sa route qu'il se déplaçait toujours dans la bonne direction ; atteindre la colline se découpant à l'horizon, gravir les raidillons jusqu'au plateau, franchir la forêt de hêtres et déboucher sur une plaine d'arbustes et de fougères où le domaine des Aétites commençait.

Il fit halte deux heures après son départ, au pied de la colline. Là, une tranquille rivière abandonnait son parcours souterrain pour fuir au loin, vers l'océan.

Laissant sa monture se désaltérer à loisir, il escalada un rocher, sauta sur la branche basse d'un pin nouveau, grimpa prestement vers la cime et se jucha sur un entrelacs de branchettes composant un siège naturel relativement confortable. Il scruta l'étendue verte et brune qu'il venait de parcourir et découvrit, progressant à l'abri d'un rideau de sorbiers taillés en haie le long des cultures du dernier hameau, un cavalier qui empruntait le même chemin que lui. Blade était suivi ! Par deux fois déjà, il en avait eu le pressentiment ; se retournant de temps à autre, il avait cru apercevoir une ombre derrière un bosquet ou une grange, mais les faibles lueurs crépusculaires jouant entre les brumes matinales et les feuillages étaient habiles à créer des leurres que l'imagination investissait de formes humaines ou démoniaques. Dans l'éclat du jour, cette ombre avait cessé de réapparaître. En fait, le pisteur avait tout simplement redoublé de prudence.

Blade, songeur, abandonna son observatoire regagna le sol et arracha son cheval aux longues graminées poussant près de l'eau et qui constituaient à n'en pas douter un festin délectable. L'animal de Balbuz, sur la côte aride où il avait séjourné avec son maître, n'avait dû se contenter que de foin humide.

— Allons, tu mangeras plus tard, lui souffla Blade en lui flattant l'encolure, pour l'heure nous avons une petite surprise à organiser !

Le cheval entama la pénible escalade d'une draille escarpée. Le passage, plus habitué aux sabots fins des moutons et des chèvres, offrait de bien piètres appuis pour une bête aussi importante. Blade mit donc pied à terre et guida l'avancée du cheval. Durant une heure, la montée fut très pénible, risquée, car la sente côtoyait parfois des à-

pics à peine visibles tant la végétation par endroit était touffue. Les jambes postérieures de l'alezan arrachèrent bien trop souvent des caillasses et des pans de terre qui glissaient dans le vide, pour que la bête puisse conserver son calme. Blade décida de progresser à reculons, parlant sans cesse, s'efforçant d'apaiser les craintes de sa monture, de détourner son regard inquiet attiré par le gouffre.

Ensuite, le sentier alla en s'élargissant et la fin du parcours fut presque plane. Blade choisit l'ultime tournant avant le sommet pour surprendre le cavalier qui le suivait. Il attacha son cheval à trente mètres de son poste de guet, près d'un cours d'eau à l'herbe grasse et revint s'allonger sur le rocher.

Une heure s'écoula. Personne ! Blade douta de son analyse. Il tendit l'oreille : rien. Excepté le babil des oiseaux et le bourdonnement des insectes. Il n'allait tout de même pas passer son temps ici à attendre en vain. Il s'apprêtait à quitter sa position lorsqu'une odeur particulière lui vint aux narines. Il ne put l'identifier avec exactitude mais il était certain qu'elle ne s'exhalait pas de la nature environnante dont il avait apprécié depuis un bon moment tous les effluves.

Il se glissa derrière le roc. Une minute plus tard, des bruits de pas traînant se firent entendre. Apparemment celui qui le suivait était épuisé : ses pieds raclaient le sol et une respiration rauque et essoufflée accompagnait le pas lent. Blade laissa la personne dépasser le rocher puis, du plat de l'épée heurta avec vigueur l'arrière-train du pisteur dont il avait maintenant découvert l'identité.

— Aouh ! hurla une voix féminine.

Après deux pas en avant liés à la douleur, les mains posées sur les fesses ainsi maltraitées, la fine silhouette fit volte-face.

— Alors, questionna Blade d'un ton où perçait à la fois la fermeté et l'amusement, on cherche encore à me détrousser ?

La jeune paysanne qui l'avait agressée la nuit passée se tenait là, les mains frottant vigoureusement un postérieur meurtri.

— Je ne veux pas vous voler ! cracha la fille.

— Alors, pourquoi me suis-tu ?

Elle se dandina d'un pied sur l'autre, visiblement gênée par la question. Blade observa alors son visage avec une plus grande attention : autour de son œil droit la peau était tuméfiée, bleue, et sa lèvre inférieure fendue et gonflée.

— Qui t'as fait cela ?

Une lueur assassine traversa son regard.

— Mon père !

— Et pour quelle raison ?

— À cause de vous ! Parce que je ne vous ai pas tué et qu'à cause de moi, il aurait pu y laisser sa peau si vous aviez eu l'idée de vous venger.

— Désolé de ne pas m'être laissé trucider.

— Je ne vous comprends pas.

Blade souleva les sourcils.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Ne pas vouloir mourir ?

La fille haussa les épaules et secoua la tête.

— Mais non ! Pourquoi ne pas vous être vengé ? Vous auriez dû me tuer et eux avec ! Pour ce que vaut notre existence...

— Tu t'es enfuie ?

La paysanne partit d'un rire franc.

— Il valait mieux ! Je lui ai abattu un pichet sur la tête. Je n'ai pas attendu qu'il se relève pour voir s'il me pardonnait. J'ai volé le cheval des labours, puis je suis partie au hasard.

— Tu ne m'as pas suivi ?

— Non, pourquoi l'aurais-je fait ?

Point besoin d'être un Aétite possédant la vision de l'aigle pour se rendre compte que la jeune fille mentait.

— Où est le cheval ?

Un masque de terreur et de profonde tristesse s'empara de son visage. Ses yeux s'embuèrent de larmes mais pas une ne coula lorsqu'elle parla.

— Le ravin... Il a glissé, je... J'ai essayé de le retenir mais je n'ai pas pu. Il s'est écrasé tout en bas... Il... Il n'a même pas henni. Tandis qu'il glissait, il m'a regardé avec des yeux si...

La jeune fille fit une profonde inspiration puis se détourna de Blade. Ses mains essuyèrent furtivement son visage, traquant quelques perles évadées.

Blade lui posa la main sur l'épaule et la mena à sa monture. Il se mit en selle puis la souleva avec une extrême facilité, tant elle était légère, et la plaça derrière lui en croupe.

— Ton cheval devait appartenir au Rept, à ton maître ?

La jeune fille renifla avant de répondre.

— Ils vont se mettre à ma recherche ; ils ne plaisantent pas avec ça.

— Bon, inutile de traîner plus longtemps. De toute façon, j'avais besoin d'un guide.

Il talonna les flancs de l'alezan et s'engagea sur le plateau en

direction de la forêt. Serrée contre lui, Tiana poussa un long soupir de soulagement.

D'abord silencieuse, se laissant bercer au pas du cheval la jeune Sans-Terre se mit à lui poser plein de questions. Qui était-il ? D'où venait-il ? Blade éluda toutes ses demandes et ne lui raconta que l'origine de sa mission. Une crainte respectueuse l'envahit lorsqu'il lui parla de Balbuz, mais quand il en vint au récit de son combat avec les Musses, elle se colla davantage contre lui, posant ses mains à plat sur le ventre viril dont elle sentait la fermeté et le vallonné des muscles abdominaux. Il l'interrogea à son tour sur ce royaume, car il tenait absolument à connaître la vision d'un Sans-Terre sur l'organisation de la société féodale qui régnait ici-bas. La courte plainte qu'elle lui chanta alors l'éclaira bien mieux qu'un long exposé : Avec un Musse ta vie tu perdras, Avec un Rept ton sang s'usera, Avec un Wolfaen ton honneur s'envolera, Avec un Aétite l'intimité de ton âme tu abandonneras.

La description réalisée par Balbuz était loin d'être aussi idéale qu'elle avait paru de prime abord. Les Sans-Terre constituaient la base productive de la société sur laquelle les clans prospéraient soit en les saignant légalement soit en les pillant comme le faisait les Musses. D'une façon ou d'une autre, ils étaient les éternels perdants. La mission qu'il avait acceptée allait-elle contribuer au maintien de ce système archaïque ? Blade repoussait le tourment engendré par ces interrogations en se remémorant le visage plein d'intelligence et de douceur du vieil Aétite. Indépendamment de la structure sociale du royaume, il n'en demeurerait pas moins que l'assassinat de cet homme avait été un acte de lâcheté, une cruauté, apparemment sans explication. Il convenait tout d'abord d'éclaircir cela et d'approfondir plus avant sa connaissance de ce monde.

— Écoute ! dit soudain Blade en arrêtant son cheval, des bruits de combat !

Ils écoutèrent avec une plus grande attention. En effet, on s'affrontait bien non loin de là. Blade fit avancer au pas l'alezan.

— Mais que fais-tu ? murmura la jeune fille effrayée, tu ne vas quand même pas aller voir ce qui se passe ?

Blade ignore la protestation de sa compagne de route et poursuivit son approche. Le fracas des armes provenait de derrière un tertre couvert de fougères aux larges feuilles, situé à l'orée de la forêt. Il descendit du cheval, continua à pied, entraînant avec lui Tiana toute tremblante qui marmonnait des injures étouffées. Ils s'allongèrent côte à côte au sommet de la petite élévation.

Ils assistèrent impuissants à un combat parfaitement inégal ; une quinzaine d'hommes identifiés par Tiana comme étant des Sans-Terre affrontaient avec courage et pugnacité une centaine de Musses braillards. Une furieuse colère s'empara de Richard Blade à la vue de ces êtres qui, une fois de plus, se livraient à des actes barbares, s'acharnant avec cruauté sur les hommes blessés. Neuf Sans-Terre gisaient au sol. Soudain, alors qu'un nouveau blessé s'écroulait, les hommes se rendirent.

— Ils sont fous, ils vont se faire massacrer sur place ! ragea la jeune paysanne.

À leur grande surprise, les Musses après avoir joué avec eux comme des chats avec des souris, leur donnant des coups dans les jambes ou sur la tête, ne les tuèrent pas mais les attachèrent sans ménagement, l'un à l'autre. Insultés, bousculés, les prisonniers, ainsi ligotés, durent suivre les Musses qui les entraînèrent dans les profondeurs de la forêt.

Les protagonistes hors de vue, Tiana retrouva son calme et se livra à quelques commentaires ébahis.

— Ça alors ! Je n'ai jamais entendu parler de Musses faisant des prisonniers. Ils ne s'encombrent jamais, pas même de leurs propres morts ! Regarde ils les abandonnent sur place.

— Qui étaient donc ces Sans-Terre ? Ils étaient armés comme de vrais combattants et se défendaient plutôt bien.

Tiana réfléchit un instant.

— Je n'en ai jamais vu, mais il s'agit sûrement d'insoumis. Des fous ! Il faut être fou pour se rebeller...

— Tu en sais quelque chose, coupa Blade un sourire aux lèvres. Tu es une insoumise maintenant !

— Moi ? s'écria Tiana éberluée avant de prendre la mesure de sa nouvelle situation.

Jusque-là, la présence rassurante de Blade l'avait comme maintenue dans un cocon, un nuage. Depuis la veille, les traits fins, racés, la puissance de son corps, l'élégance de ses gestes, ses beaux habits, l'avaient plongée dans un rêve éveillé. Elle avait accueilli l'ordre de son père d'aller surprendre cet étranger dans sa chambre et de lui trancher la gorge comme un drame insoutenable. L'autorité du père, ses menaces avaient eu raison de ses réticences proches de la révolte et, elle s'était glissée sans bruit jusqu'au grenier avait longtemps regardé Blade dormir. Puis elle avait décidé de faire demi-tour ; elle repartait quand elle comprit que son père la battrait à mort pour lui avoir désobéi. Alors elle revint sur ses pas, le cœur et l'esprit emplis de désirs contradictoires ; l'un lui commandant de laisser les

pieds bruisser sur le plancher pour éveiller l'inconnu, l'autre l'obligeant à retenir sa respiration pour pouvoir le tuer. Son réveil l'avait soulagée. Après son départ, une idée obsédante était venu hanter son âme : retrouver cet homme et se donner à lui ! Lui qui avait eu le tact de ne pas la prendre de force ! Cette pensée obsédante avait anesthésié chez elle toute conscience des risques encourus, tout sentiment de culpabilité engendré par son double crime : le pichet sur le crâne de son père et le vol du cheval. Mais maintenant c'était le réveil brutal ; envolés la brume délicate, le rêve. En réalité, elle était une insoumise et en ce monde nulle place ne leur était réservée.

— Que vais-je faire ? commença-t-elle, des sanglots dans la voix.

— Toi, je ne sais pas, répliqua Blade, moi, je vais les suivre !

La déclaration eut l'effet d'une douche froide.

— Quoi ? Mais ça ne va pas ? Suivre des Musses dans la forêt, pour des Sans-Terre, insoumis en plus ! Tu ne peux en espérer aucune récompense !

Blade se releva et se dirigea vers sa monture.

— Tu te trompes, Tiana, j'ai déjà la promesse de ma récompense.

— Mourir ? C'est une récompense ? s'emporta la jeune fille.

— Qui parle de mourir ? Je parle d'enlever à la barbe des Musses leurs prisonniers ! Tu sais, je me suis battu contre eux et j'ai vu leur regard haineux, je sais peu de chose de ce monde, mais j'ai acquis une évidence : ceux-là sont mes ennemis ! Et quant aux autres, nobles ou pas, je ferai tout pour les sortir des griffes de ces êtres cruels ! Je comprends fort bien tes réticences, libre à toi de ne pas venir, mais décide-toi vite, je pars !

Blade éperonna l'alezan et s'éloigna. Il n'eut guère à attendre longtemps la décision de Tiana. Celle-ci après un « Hé ! » affolé courut à sa suite. Il ralentit son allure, lui saisit le bras et la hissa derrière lui. Les bras menus lui enserrèrent la taille.

*

* *

La nuit était tombée. D'une petite élévation, Blade et Tiana observaient le gigantesque village troglodyte au cœur de la forêt, dans un impressionnant demi-cercle de roches où vivaient huit cents Musses environ. Les combattants musses les avaient guidés jusque-là, sans se douter un seul instant que quelqu'un serait assez fou pour venir s'aventurer sur leur territoire.

L'organisation du village semblait très précise. Outre les nombreuses habitations creusées dans les parois rocheuses, des toiles

étaient tendues entre les arbres trônant au centre, formant des tentes où se déroulaient, vraisemblablement, les réunions, les repas. De grands feux crépitaient entre les abris de toile et la roche, leurs flammes s'envolaient, ondulaient, réalisant sur les fûts des arbres et les surfaces minérales des ombres qui filaient comme emportées par un vent coléreux. Des femmes et des enfants déambulaient à première vue, sans but apparent. Des rires fusaient de partout, des cris aussi, et deux trois bagarres éclatèrent près des brasiers. Des cliquetis d'armes, des tintements de bouteilles, de gobelets emplissaient le silence de la forêt. Des odeurs de viande grillée se répandaient aux alentours, on préparait autant le sanglier que le daim, la volaille ou le poisson, sur d'immenses broches.

— J'ignorais que les Musses pouvaient vivre aussi nombreux en un même endroit ! bégaya Tiana tout à la fois effrayée et subjuguée par le spectacle.

— Tu es aussi ignorante de ton monde que moi, commenta Blade.

— Je n'ai jamais dit que je connaissais tout ! pesta la Sans-Terre qui, au côté de ce bel homme commençait à goûter avec un frisson délicieux son premier jour de liberté.

Blade scrutait avec la plus grande attention les faits et gestes de chacun et il avait fini par découvrir, si ce n'est un ordre à ce village, du moins sa logique. Divisé en plusieurs parties, il semblait accueillir différentes tribus ou familles qui respectaient le territoire des autres. Seuls les enfants passaient les frontières invisibles sans provoquer de drames. Des altercations s'étaient produites lorsque des adultes avaient enfreint les règles communautaires. Blade estima que ces familles n'avaient sans doute guère l'habitude de vivre ainsi car il suivit des yeux le parcours de quelques personnes qui, après avoir dirigé leur pas pour aller d'un point à un autre, changeaient de direction et effectuaient un détour afin d'éviter un campement qui leur était étranger.

— As-tu découvert où les prisonniers sont détenus ?

Tiana hésita un instant avant de pointer son doigt sur la gauche du village.

— Là-bas, dans ce gros rocher un peu à l'écart.

— Bravo ! Tu as un œil de lynx. As-tu remarqué les deux gardes devant la grille qui ferme la prison ?

Tiana acquiesça de la tête.

— Je ne vois pas comment nous allons faire pour les libérer ? Tu y tiens toujours ?

— Plus que jamais, souffla Blade qui avait apprécié que la jeune fille utilise le « nous ». Vois ce surplomb au-dessus de la grotte, il est

possible de se glisser par devant et d'atterrir juste devant la grille.

— Et les gardes ? lâcha Tiana alarmée.

— Eh bien quoi, les gardes ? Observe-les bien ; l'un est avachi et ne tardera pas à dormir, l'autre est pratiquement toujours tourné vers le feu. Ne bouge pas !

Blade n'attendit point le commentaire de Tiana. Il se leva et disparut dans les herbes comme un loup en chasse.

Contourner le village lui prit un temps considérable car à la distance s'associèrent les précautions élémentaires de sécurité : le silence et l'invisibilité étaient de mise. En chemin, il sectionna une grande liane souple et robuste qu'il attacha à un tronc d'une espèce de bouleau au sommet du promontoire rocheux où, une dizaine de mètres en contrebas, la prison avait été installée.

Il s'allongea sur la roche, le torse dans le vide. Comme il l'avait prévu, l'un des Musses s'était assoupi tandis que son voisin ingurgitait boisson et gibier en grandes quantités. Malgré tout, il paraissait risqué de laisser tomber la liane entre eux deux, aussi Blade résolut-il de l'enrouler autour de sa taille et de la dérouler au fur et à mesure de sa descente.

Son épée fixée dans le dos, le poignard serré entre les dents, il se laissa glisser tout doucement le long de la paroi, veillant bien à n'imprimer aucun mouvement de balancier à la liane afin d'éviter tout frottement susceptible d'attirer l'attention des gardes. La danse des flammes dans son dos projetait son ombre sur les rochers ; sa silhouette décuplée, papillonnante, se mariait avec les formes affolées créées par les arbres et les tentes. Au loin, Tiana fut saisie d'angoisse à la vue de ce spectacle heureusement plus visible de sa position que du seuil des grottes.

Blade se posa dans le plus parfait silence devant la grille qui condamnait la geôle. Sans détourner son regard du Musse qui se concentrait sur son repas gargantuesque, il perçut dans l'obscurité la présence des prisonniers. Sans perdre un instant, il se faufila dans le dos du garde et d'un geste vif et précis lui sectionna la carotide tout en accompagnant sa chute afin d'en amortir le bruit. Il fouilla rapidement sa victime à la recherche de la clé censé ouvrir le gros cadenas qui bouclait la grille. Il ne trouva rien. Il tourna la tête en direction de l'autre garde au moment où celui-ci ouvrait les yeux, probablement alerté du danger par un sixième sens. En une seconde le Musse comprit la situation, la seconde suivante il ouvrit la bouche pour donner l'alerte générale, l'instant d'après, il ravala le cri qu'il allait pousser : le poignard avait volé comme une flèche pour s'enfoncer dans son cœur jusqu'à la garde !

Blade fut aussitôt à ses côtés et répétant ses gestes de prudence allongea le cadavre du garde sans un bruit sur le sol. La fouille ne se révéla guère plus fructueuse.

— Pssitt !

Blade se retourna cherchant l'origine de cet appel discret ; de la grotte obscure, à travers les barreaux de la grille, une main lui fit signe. Un visage buriné aux yeux flamboyants, collé entre les barreaux affichait un sourire radieux.

— Merci l'ami, la clé est accrochée là, près de l'arbre.

Le doigt pointé indiquait un hêtre aux formes torturés à trois pas du premier Musse. Blade s'en empara.

— Mais qu'est-ce que tu... ? s'exclama une voix surprise.

Blade fit volte-face : un Musse portant à bout de bras une cuisse de daim fumante venait de passer devant le second cadavre. Sans lâcher la viande dégoulinante de jus, il décrocha de sa ceinture une machette et émit un petit rire menaçant en la balançant devant lui. Ses lèvres se contractèrent de dépit lorsque Blade fit apparaître de derrière son dos sa belle lame effilée. Le Musse recula de deux pas et retrouva le sourire lorsque l'idée d'appeler à la rescousse lui vint à l'esprit. Une main vigoureuse lui saisit alors la gorge et l'adossa violemment contre la grille. D'autres mains s'appliquèrent aussitôt sur sa bouche, ses épaules, saisirent ses bras, son arme et surtout le cuissot de daim dans lequel une bouche affamée y planta derechef des incisives goulues.

Le Musse étranglé par les prisonniers glissa à terre. Blade dégagea rapidement le verrou et cinq hommes jaillirent de l'ombre qui s'approprièrent aussitôt les armes et les restes du repas des victimes.

— Nous te devons une fière chandelle ! commença l'un d'eux.

— Plus tard ! souffla Blade mettant fin aux remerciements. Partons d'ici au plus vite.

— Par où ? On ne va quand même pas traverser le camp ! grogna celui qui déchirait la peau doré du cuissot de daim.

— Par en haut ! indiqua Blade.

— Après toi, proposa l'homme au regard lumineux qui dominait ses compagnons d'une bonne tête.

Blade voulut refuser mais l'autre ajouta :

— Inutile, pas un d'entre nous ne passera avant toi !

La meilleure réaction face à la dignité et à l'honneur dont ils faisaient montre était encore d'obtempérer au plus vite. Blade s'élança. Un à un les hommes grimpèrent à sa suite, le dernier étant l'homme qui avait ordonné à Blade de les précéder.

Ils arrivèrent tous sans embûche sur le surplomb. Personne ne les avaient surpris, pas la moindre alerte. Blade les conduisit à travers le dédale des buissons, des arbres. Les hommes étaient silencieux, prudents, et peu de branches craquèrent sous leurs pas.

— Où nous emmènes-tu ? demanda l'un. Tu connais cette forêt ?

— Suffisamment pour retrouver une personne qui nous attend un peu plus loin.

Une vingtaine de minutes plus tard, ils atteignirent le rocher où Tiana les guettait les yeux emplis d'admiration.

— Tu as réussi ! s'exclama-t-elle aux anges. Tu as réussi !

— Tu en doutais ?

— Je peux répondre pour elle, intervint l'homme à la haute stature : il faut être fou pour avoir entrepris cela !

— Je le lui ai dit ! clama Tiana.

Le Sans-Terre poursuivit :

— Ou bien immensément courageux et, crois-moi, je sais, de la folie ou du courage, quelle est ta qualité ! Quel est ton nom, ami, toi à qui je serai éternellement redevable de ma vie ?

— Blade, Richard Blade.

— Moi, je suis Salvaro ! Meneur des insoumis de ce royaume.

Tiana eut un sursaut et se réfugia près de Blade tout en dévisageant le Sans-Terre avec des yeux incrédules. Salvaro poursuivit sa propre présentation.

— Après les Musses, je suis le deuxième fléau de ce monde, mais crois-moi, les Repts, Wolfaens et Aétites sont responsables de plus de morts que moi. Ils n'arrivent pas à considérer que nous sommes des êtres humains, mis à part les Wolfaens qui, pour leurs frasques honteuses et dégradantes, ne crachent pas sur les corps des Sans-Terre. Même les Aétites, sages et clairvoyants, profitent de leur supériorité et de leur aptitude à lire sur les visages pour nous tourner en dérision ou nous blesser par pur plaisir.

— Tous sont-ils ainsi ? demanda Blade songeant au vieux et noble Balbuz.

— Heureusement quelques-uns d'entre eux compatissent à notre sort et souhaitent comme nous que ce monde change.

Les yeux de l'insoumis luisaient de rage et d'espoir.

— Enfin, l'heure n'est peut-être pas aux grands discours. Tâchons de regagner notre campement où nous trouverons des montures.

Un cortège silencieux se forma alors : Salvaro au côté de Blade qui tenait la bride de son cheval monté par Tiana, puis les quatre hommes

qui mâchaient presque cérémonieusement, lentement les morceaux du cuissot partagé en parts égales.

CHAPITRE V

Un merle annonça la venue imminente de l'aurore. Blade s'éveilla en même temps que les autres. La nuit avait été courte mais le sommeil profond tant la fatigue était grande. La marche de trois heures, la veille, dans la pénombre, avait été épuisante. Il avait fallu quitter la forêt pour semer d'éventuels pisteurs, puis traverser un fleuve, cheminer dans un marais et retourner, après un parcours difficile, dans le lit d'une rivière, au sein de la même forêt, beaucoup plus loin vers le nord.

Un campement austère, où une dizaine d'hommes attendaient leur chef, les avait accueilli. En quelques mots Salvaro raconta comment, en surveillant les Mussés dont l'important regroupement étonnait, ils avaient été à leur tour observés puis attaqués en revers. Après une fuite, tentée pour éviter le combat inégal, ils avaient dû se résoudre à défendre leur vie jusqu'à ce qu'un Musse plus grand et plus habile dans le maniement du discours que les autres ne les invite à se rendre. Malgré le risque latent d'une vulgaire trahison, Salvaro avait saisi au vol cette proposition inhabituelle de la part d'un Musse. Il n'en avait rien été : leur capture s'était déroulée avec violence, mais ils avaient gardé la vie sauve.

— Blade, nous allons quitter ce lieu pour en gagner un autre plus hospitalier. Nous avons quelques refuges dans les villes. Veux-tu te joindre à nous ?

— Cela dépend. Je recherche un certain Harann.

— Un Aétite ? releva Salvaro d'un air sévère.

Blade hésita à répondre, mais ce Sans-Terre avait de la noblesse et sa reconnaissance déclarée la veille envers son sauveur était sincère. Blade mita sur sa connaissance des hommes.

— Oui. De la famille de Balbuz, le conseiller du roi. Le connais-tu ?

— Ami, tu as d'étonnantes relations et tu poses de drôles de questions ! grogna Salvaro dont les compagnons attendaient la réaction.

L'insoumis passa sa grosse main dans la crinière qui lui servait de chevelure. Les muscles de ses bras, larges comme des cuisses, se contractèrent sous la houle émotionnelle de ses contradictions

intérieures.

— Quel est ton lien avec eux ? maugréa le gaillard.

Sans paroles inutiles, Blade raconta les événements tels qu'il les avait vécus. Durant le bref récit, Salvaro ponctua les diverses épisodes de grognements ou de souffles rageurs.

— Méfie-toi des Aétites, Blade ! s'emporta-t-il soudain. Surtout des vieux, ce sont des renards, des rusés. À l'évidence, Balbuz t'a séduit ! C'est le conseiller du roi, je ne le connais pas personnellement, mais il est réputé pour sa grande sagesse, c'est-à-dire en langage sans-terre que c'est un malin de première dont il faut se méfier comme de la peste ! Les Aétites sont des manipulateurs qui jouent avec ton âme, ton esprit.

— Crois-tu qu'à l'instant de sa mort, répliqua Blade énervé, après avoir subi les tortures infligées par les Mussés, il avait encore le cœur à cela ?

Salvaro se détourna et fit trois grandes enjambées avant de revenir vers Blade, le visage enflammé.

— Un Aétite reste un Aétite ! Voilà ce que je crois. J'ai été serf de l'un d'eux pendant dix ans, et je sais de quoi je parle.

— Il t'a maltraité ? demanda Blade.

— Jamais ! Il m'a instruit au contraire, a fait de moi un ami, un compagnon en tout point égal à lui-même. Il me payait même mes services. Le résultat était qu'il n'avait aucun problème avec moi, j'étais devenu un véritable animal de compagnie, le plus servile des serfs.

— Cet Aétite avait donc des qualités, non ? commenta Blade.

— Attends mon ami, moi aussi j'étais aussi naïf que toi. Le sort a voulu que je m'emporte contre un Wolfaen qui corrigeait un enfant sans-terre pour une histoire ridicule où l'enfant n'avait même pas de responsabilité. Je ne l'ai pas frappé, je ne l'ai même pas touché, j'ai simplement soustrait l'enfant à sa hargne, le mettant à l'abri. Eh bien ce Wolfaen a demandé ma vie à mon si amical maître qui lui l'a accordée pour mettre fin au scandale que mon geste avait engendré ! Vois-tu l'amitié des Aétites, vois-tu comment ils agissent ? Il m'appelait son fils, tu m'entends, son fils !

— Comment as-tu échappé à la mort ?

— Je me suis enfui la nuit même !

— Et cet Aétite ?

Les yeux de Salvaro s'agrandirent jusqu'à devenir deux billes exorbitées, une tempête se souleva sous son crâne déjà fortement agité.

— Je l'ai étranglé de mes mains avant de partir, histoire d'être

condamné pour une véritable raison !

Blade lui posa la main sur l'épaule. Ce geste inattendu décontenança le puissant insoumis ; il relâcha les tensions accumulés dans ses nerfs, respira profondément et secoua la tête en signe de désespérance.

— Je te comprends, Salvaro, j'aurais probablement agi ainsi dans la même situation. Mais écoute-moi, j'ai fait une promesse à un mourant. Et puis il y a cette menace dont il a parlé.

— Et si cette menace c'était moi, et tous mes compagnons ?

Blade réfléchit un instant. Cette possibilité ne lui avait jusqu'alors pas traversé l'esprit, mais si tel était le cas, il se trouvait plongé dans une situation délicate. Sa sympathie allait à l'évidence vers les Sans-Terre et, de par son caractère et par sa formation, il abhorrait tout système injuste où une poignée d'individus réunis en clan ou en classe prospérait sur le dos d'autres êtres humains ne possédant rien, pas même leur vie. Mais il y avait Balbuz et son courage face à la mort. Les derniers mots du vieillard lui revinrent en mémoire qui malgré son épuisement à l'approche de la mort avait été clair sur un point précis : le danger, s'il ne venait pas des Mussés, avait au moins un rapport avec leur présence et celle de l'Aétite à la balafre. Les Sans-Terre n'y avaient apparemment aucun rôle.

Blade renonça à transmettre ses pensées à Salvaro qui l'avait laissé à ses réflexions pour seller son cheval. Il prépara lui aussi sa monture. Tiana, subjuguée par la majesté émanant du chef des insoumis, avait reçu un magnifique cheval gris en vue de la longue chevauchée qui les attendait.

Une fois tout le monde prêt, Salvaro donna le signal du départ. Il retint Blade auprès de lui, laissant tous les autres partir en avant.

— Je ne sais où se trouve cet Harann que tu recherches. Mais s'il est de la famille de Balbuz, tu le trouveras peut-être dans la Vallée des Grands Cèdres d'Or ; le conseiller du roi en était originaire. Nous ferons un bout de chemin ensemble puis tu bifurqueras vers la vallée. Mais un conseil : méfie-toi des Aétites !

*

* *

— N'oublie pas ami, je te serai éternellement reconnaissant !

C'est en ces termes que Salvaro salua le départ de Richard Blade lorsque, cinq heures plus tard, celui-ci quitta les insoumis afin de poursuivre sa mission. Tiana hésita longuement à suivre Blade ; Salvaro, sa puissance, son aura de révolté généraient un attrait incontestable sur la jeune fille qui retrouvait auprès des insoumis une

nouvelle famille : comme elle, ils étaient des Sans-Terre, comme elle, ils étaient au ban de la société. Elle laissa Blade s'en aller seul et poursuivit sa route avec ses nouveaux compagnons durant une trentaine de mètres puis, brusquement, fit demi-tour et partit au triple galop, rattraper cet étranger qui n'avait prononcé aucune parole pour tenter de la convaincre de le suivre.

Blade était heureux du choix de Tiana. Hélas, le lendemain, dans la Vallée des Grands Cèdres d'Or, un événement lui fit regretter d'avoir accepté la présence de la jeune Sans-Terre.

Depuis une bonne heure déjà, alors qu'ils n'avaient pas encore rencontré âme qui vive, Blade avait la désagréable impression d'être observé, suivi. Ils progressaient le long d'une allée forestière bordée d'épineux et de ronces formant un mur infranchissable. Le plafond bas des frondaisons tamisait la faible lumière de fin de journée. Tiana, derrière lui, demeurait muette. Un danger planait dans l'air et la jeune paysanne, comme un animal craintif, en ressentait la proximité.

Blade aurait bien pu éviter ce bois touffu qui jaillissait au sein de la vallée mais, pour atteindre les habitations qu'il avait vues quand il avait grimpé tout en haut d'un cèdre géant aux reflets d'or, le traverser en son milieu restait le chemin le plus court et ne semblait pas présenter de danger particulier.

Un craquement de bois mort retint leur attention. Trois hommes surgirent des fourrés, de longues épées en main. Blade dégagea la sienne de son fourreau mais un filet tombé du haut des branches s'abattit sur lui. Aussitôt d'autres hommes émergèrent des buissons. Et l'un d'eux, muni d'une longue perche, fit basculer Blade qui tomba sur le côté. Il profita de sa chute pour entamer les trames du filet avec le tranchant de sa lame. Un bouquet de fers de lance et de pointes d'épée vint se positionner devant son visage, lui interdisant toute tentative d'évasion. Ses armes lui furent escamotées.

De son côté, Tiana n'avait guère pu opposer de résistance à ses assaillants. Elle gisait au sol, face contre terre, deux gaillards l'immobilisant.

À leurs traits, Blade reconnut des Aétites. La forme de leur nez en bec d'aigle, leurs yeux au regard intense ne permettaient aucun doute.

— Je suis un ami, commença Blade, je cherche Harann du clan des Aétites.

Des éclats de rire accueillirent ses paroles.

— Tu vas être heureux alors, Harann souhaite te voir !

Blade tenta d'expliquer qui il était, mais, pour toute réponse, ne reçut que les moqueries des hommes et lorsqu'il évoqua Balbuz une volée de coups mirent définitivement, du moins pour un temps, fin à

ses tentatives d'explication.

Les deux prisonniers furent jetés en travers de la selle de leur cheval respectif. Le groupe sortit bien vite du bois et se dirigea vers un village dominé par un petit château de pierres brunes. La traversée du village attirait un nombre considérable de badauds qui vociféraient des injures, criaient « à mort ! » et frappaient, quand ils le pouvaient, les corps ligotés, défendus sans grande conviction par ceux qui les avaient capturés.

Blade voyait avec colère les coups pleuvoir sur la tête de Tiana qui hurlait et pleurait tout à la fois. Leur supplice leur parut durer une éternité, mais, à l'approche du château, les villageois mirent un frein à leur emportement. Et c'est un cortège silencieux qui pénétra dans l'enceinte fortifiée.

Blade et Tiana furent jetés à bas de leurs montures puis violemment remis sur pied. Des mains vigoureuses leur emprisonnaient les cheveux. On tourna de force leur visage vers la porte du donjon qui s'ouvrit brutalement. Une silhouette toute de noir vêtue apparut sur le seuil. Les cheveux coupés courts entourant un visage sévère, une épée portée au côté gauche, des bottes de cavalier montant jusqu'aux cuisses, un plastron de cuir barré d'une chaîne d'or, Harann maître de céans, vibrait de rage.

Chacun retint sa respiration. La posture de l'Aétite révélait une colère sans nom, une tension extrême. Une volonté puissante, une force peu commune se dégageaient de cette personne mais un détail venait adoucir cette impression première : la forme légèrement arrondie de ses hanches ! Harann était une femme !

Blade ne sut s'il devait s'en réjouir où s'en inquiéter.

L'Aétite s'approcha d'un pas rapide, décidé. Elle s'arrêta à quarante centimètres de Blade, le toisa un instant puis lui décocha un terrible coup de poing à la mâchoire.

— Voilà pour avoir tué mon père et ce n'est qu'un avant-goût de ce qui t'attend !

Bien qu'il eut anticipé le geste et accompagné le mouvement, Blade fut un peu sonné. Cette Harann avait une poigne d'homme et d'un homme robuste !

— Je n'ai pas tué Balbuz, grinça Blade en plongeant son regard dans les braises rougeoyantes des yeux d'Harann.

Un nouveau coup s'abattit sur son visage. La femme perdit complètement son sang-froid, sa voix se fit crierde.

— Tu montes son cheval, tu portes ses habits et ses armes ; son argent est en ta possession et tu nies ? Son corps a été ramené ici, j'ai vu les sévices que tu lui as infligés.

— Si je l'avais tué, pour quelle raison aurais-je cherché à vous rencontrer ?

— Mais tu n'as rien cherché du tout, renard que tu es ! Ce sont mes hommes qui te sont tombés dessus. J'avais moi-même offert cet alezan à mon père et quant à son épée, il la porte depuis un demi-siècle. Il n'est pas difficile de comprendre ce qui s'est passé ni de quel façon tu t'es procuré tout cela.

— Il me les a légués à sa mort... commença Blade avant de recevoir une gifle.

— Et où sont tes affaires personnelles, tu devais bien posséder quelque chose à toi avant ? Or nous ne voyons rien ici qui n'ait appartenu à mon père.

Blade renonça à parler du naufrage de son bateau ; cette histoire, il le savait, ne rencontrerait aucun crédit. Harann était totalement submergée par ses émotions et rien de logique ne pourrait lui faire entendre raison et quant à un mensonge aussi gros...

— Tu es un Sans-Terre insoumis ! Voilà ce que tu es et tu mourras demain !

— Non ! s'écria soudain Tiana. Ne faites pas cela, il vous recherchait réellement...

— Tais-toi, femelle ! Tu l'accompagneras dans la mort puisque tu tiens tant à lui. Emmenez-les au cachot !

Harann se détourna tandis qu'on entraînait les prisonniers.

— Aétites ! hurla soudain Blade. Vous pouvez me tuer, cela ne fera pas revenir Balbuz, mais sachez seulement une chose...

Un homme lui mit la main devant la bouche. Blade lui mordit la paume et poursuivit tout en repoussant ses gardiens :

— Quatre de ses assassins étaient des Mussés, je les ai tués, mais le cinquième celui qui commandait l'action s'est enfui, et c'était un des vôtres, vous m'entendez, c'était un Aétite !

Un gourdin réduisit au silence Richard Blade qui s'effondra. Sa dernière phrase résonnait encore aux oreilles d'Harann. Elle suivit des yeux le corps de cet homme qu'on emmenait dans les sous-sols du château puis rentra d'un pas nerveux dans le donjon.

Une voix lointaine susurrait un nom incompréhensible. Le murmure gagnait peu à peu en puissance. Richard Blade comprit qu'on l'appelait. Une brûlure intense aux poignets accompagna son retour à la conscience. Il se redressa aussitôt afin de soulager ses bras étirés par son propre poids. Ses mains, emprisonnées par deux bracelets de fer suspendus au plafond par une grosse chaîne, n'étaient plus irriguées. L'afflux du sang fut au moins aussi douloureux que la

privation.

— Blade ! reprit la voix.

Dans la pénombre, il distingua dans le coin opposé du cachot la silhouette de Tiana, attachée comme lui. La position que leurs geôliers leur avaient imposée était cruelle : ils ne pouvaient ni s'allonger, ni s'asseoir ! S'agenouiller sciait inmanquablement les mains et provoquait des douleurs presque insupportables.

— Comment vas-tu ? lui demanda-t-il.

— Mal ! souffla-t-elle d'une voix très affaiblie.

Un rayon de lune se faufila par la mince ouverture d'un soupirail et vint frapper le front de la jeune fille. Son visage était marqué, fatigué. Elle luttait contre l'épuisement. Des meurtrissures rouges à ses poignets témoignaient des instants d'ensommeillement. Blade aurait aimé s'approcher d'elle, la toucher pour lui procurer un peu de réconfort, mais la longueur de la chaîne ne le permettait pas. À défaut de caresses, il lui parla doucement, cherchant à apaiser son tourment, à la détourner du sommeil. Elle le comprit et le remercia d'un sourire.

— Tu sais, Blade, je n'ai pas peur de la mort ! dit-elle soudain.

— Tu es courageuse.

Blade s'en voulait d'avoir entraîné Tiana dans cette épreuve. La voir ainsi attachée le blessait davantage que ses propres fers.

— Nous ne sommes pas encore morts, Tiana. Peut-être Harann reviendra-t-elle sur sa décision. La vie offre parfois des surprises... Des surprises heureuses.

Tiana baissa la tête, ses yeux fixèrent le sol humide et sale, puis elle leva les yeux vers Blade.

— Tu as été ma seule bonne surprise ! Tu sais ce qui me console ? C'est de partir avec toi dans l'autre monde. Ma grand-mère disait que de l'autre côté de la vie, sur le versant éternel de la montagne de l'existence, les humains ne forment plus qu'un seul clan. Aétites, Repts, Wolfaens et Sans-Terre y vivent sur un pied d'égalité. Pour les Mussés, elle était moins sûre...

— Ta grand-mère était une sage.

Tiana émit un petit rire.

— Elle était complètement folle, tu veux dire !

— Tu ne crois pas à l'autre monde ? reprit Blade.

— Oh si, j'y crois ! Mais je ne vois pas comment nous autres Sans-Terre pourrions être les égaux des clans.

Blade détourna les yeux et regarda le trait pâle de la bouche du soupirail et murmura pour lui-même :

— Vous le serez, un jour, dans ce monde-ci, j'en suis persuadé.

CHAPITRE VI

Une barre métallique glissa dans des anneaux. La porte du cachot s'ouvrit. Il faisait jour depuis trois heures environ. Tiana s'était effondrée dès les premières lueurs de l'aurore. Blade voyait avec peine ses doigts bleuir et, à hauteur du poignet, ses veines s'enfler d'instant en instant. Pour tenter de la maintenir debout, il avait haussé la voix, crié. En vain, l'épuisement avait gagné la jeune Sans-Terre.

Une dizaine d'Aétites s'engouffrèrent dans la geôle. Ils détachèrent tout d'abord Tiana qui, réveillée en sursaut, se mit à hurler de peur et de douleur à la fois. L'un des gardes lui assena une violente claque et l'envoya rouler au pied de Blade. Puis, excité sans doute par les hurlements de sa victime, il s'approcha d'elle, la saisit par les cheveux et commença à la soulever.

Blade réagit aussitôt. D'un bond, il se suspendit à ses chaînes et lança ses jambes qu'il referma en ciseau autour du cou de l'Aétite. Surpris, ce dernier abandonna sa proie pour tenter de se dégager. Mais il eut beau faire, frapper du poing les cuisses de Blade, donner de violents coups de reins, rien n'y fit ! Les muscles d'acier du prisonnier l'étouffait comme un terrible étai.

Ses compagnons, immobiles jusque-là, persuadés que leur compagnon se libérerait tout seul, se ruèrent enfin à son aide. Ils frappèrent les cuisses de Blade avec des gourdins, sans parvenir pourtant à entamer la volonté indéfectible du prisonnier. L'Aétite était déjà rouge et ses yeux commençaient à s'exorbiter.

Harann apparut alors sur le seuil du cachot. D'une enjambée, elle fut au côté de Tiana qu'elle attrapa par les cheveux. Elle lui rejeta la tête en arrière et appliqua le tranchant d'un poignard sur la gorge.

— Relâche-le immédiatement ou elle meurt sur-le-champ !

Blade obéit aussitôt et l'homme roula à terre. L'air, s'engouffrant dans ses poumons, produisit un son rauque au passage du larynx écrasé. Une bave épaisse, moussante, ruissela sur son menton.

— Eh bien, étranger, déclara Harann, tu as choisi toi-même ton bourreau et, crois-moi, n'attends de lui aucune clémence !

Malgré sa difficulté à récupérer sa respiration, l'Aétite trouva la force d'esquisser un sourire et d'incliner la tête vers Harann. Il décocha ensuite un regard luisant de haine à l'encontre de Richard

Blade.

Les reins piqués par la pointe de lames, Blade et Tiana furent guidés au-dehors. La cour intérieure du château était noire de monde ; tous les habitants du village étaient là et Blade put distinguer dans les mains des spectateurs de grosses pierres annonciatrices d'une lapidation future.

Les prisonniers furent attachés chacun à un poteau distant d'une dizaine de pas. Le son grave d'une corne retentit. Harann pénétra le cercle et s'assit dans un fauteuil face aux prisonniers. Un homme vint au centre de la place et déclama :

— Les prisonniers ici présents sont accusés du meurtre de Balbuz, ancien de notre village et conseiller de Tibur Wolfaen, souverain du royaume de Swydlo, la Terre des Clans. En vertu des lois de notre clan et des édits du roi, ils sont condamnés à périr par les quatre éléments : le fouet, le fer, le baquet et la pierre.

À l'annonce du dernier supplice, des murmures de contentement s'élevèrent de la foule. Personne ne serait lésé dans cette condamnation.

Blade dévisagea les Aétites et leurs serfs sans-terre, maîtres et esclaves réunis autour d'une même attraction, les yeux tout aussi injectés de désirs malsains. Était-il possible que le sage et paisible Balbuz fût originaire d'un tel village ? Il reconsidéra leur comportement et analysa la situation en fonction de leur point de vue. Pour eux, il avait assassiné Balbuz et ce, d'une façon cruelle. Il avait en sa possession cheval et effets ayant appartenu à Balbuz. Tout, effectivement, le désignait comme le tueur du vieil Aétite. Leur colère trouvait là sa justification. Mais il allait néanmoins mourir injustement, car il n'était pas en mesure de prouver sa bonne foi ! Et Tiana, la pauvre Tiana, allait subir le même sort que lui.

Blade détourna son regard de la foule et le porta sur Harann. Ses cheveux courts, couleur nuit, formaient comme un casque où se reflétaient les rayons du soleil. Force et beauté irradiaient de son visage. Ses yeux perçants se plantèrent dans ceux de Richard Blade. Le feu de la rage s'y alluma lorsqu'elle s'aperçut qu'il soutenait son regard sans vaciller. Puis une ombre, comme un doute, voila les prunelles d'ambre de la femme. À cet instant, le soldat que Blade avait à moitié étouffé quelques instants plus tôt, déchira la chemise du condamné, révélant son torse puissant où le fouet viendrait bientôt enfoncer ses griffes. Le bourreau se dirigea ensuite vers Tiana. Blade sonda de nouveau le regard d'Harann. L'assurance s'y associait toujours à une hésitation floue, brumeuse. Blade la sentit inquiète. Il profita de ce moment pour prendre la parole.

— Noble Harann, épargne cette jeune fille ; rencontrée en chemin,

elle m'a servie de guide ; elle n'a rien à voir dans cette histoire. Je...

La morsure du fouet vint interrompre son intervention. Les reproches de la foule, la réaction du bourreau indiquaient qu'il était inadmissible qu'un condamné à mort pût ainsi s'adresser à Harann.

Blade n'en tint aucunement compte.

— Mon supplice et ma mort devraient amplement satisfaire l'esprit de vengeance aveugle qui règne ici.

Le bourreau éleva le bras, le fouet tournoya mais un ordre vif vint le stopper dans son élan.

Harann se leva de son fauteuil et s'approcha de Blade.

— Qui es-tu donc pour parler ainsi et demander clémence pour ta compagne ?

Une réponse brûla les lèvres de Blade. Il hésita un instant puis joua le tout pour le tout.

— Un ami de Balbuz que tu vas sacrifier à tort !

Les muscles de la mâchoire de l'Aétite se crispèrent. Elle serra les poings. Blade sentit qu'à la colère se mêlait un étrange sentiment. Un dilemme semblait exister dans la pensée de cette femme. Peut-être, en digne fille de Balbuz, possédait-elle un sens affiné lui permettant de discerner le vrai du faux ? Mais la profonde tristesse et l'insondable courroux provoqués par la mort du vieil homme venaient parasiter ses perceptions.

Blade ne songeait pas tant à protéger sa vie que celle de Tiana. Elle l'avait suivi par deux fois, lui avait fait confiance. Elle ne méritait pas la mort. Il poursuivit son avancée dans les contradictions mentales qui déchiraient Harann. Il lui murmura :

— En souvenir de ton père, tue-moi. Mais, au nom de ce même souvenir, épargne cette jeune fille. Sois digne de lui, Harann !

La voix tendre, chaude et pourtant si virile de Blade avait un effet de grande séduction sur l'Aétite. Et puis cette assurance, cette façon de parler de Balbuz était déroutante. Ces paroles, comme des vagues, venaient heurter la digue d'intransigeance que les émotions avaient dressée dans son esprit.

Harann recula d'un pas. Elle prit conscience que son hésitation, son silence créaient un émoi au sein des villageois qui attendaient l'accomplissement de la sentence et ne comprenaient pas le sursis ainsi accordé. Harann retourna s'asseoir. Elle mit à profit ces quelques secondes pour réfléchir. Habituellement sa pensée était claire et ses décisions toujours justes et posées. Mais là, un brouillard épais flottait dans son esprit.

— Ne flagellez pas la femme ! déclara-t-elle soudain. Elle ne

mourra pas dans les supplices, mais sera tuée après l'homme.

Une discrète rumeur de contestation s'éleva de la foule mais personne n'osa protester de vive voix. Blade regarda Tiana d'un air désolé. Son intercession n'avait abouti qu'à une bien piètre modification. La mort serait tout de même au rendez-vous. Tiana s'efforça de sourire mais seul un tremblement involontaire s'échoua sur ses lèvres.

Un dernier échange visuel eut lieu entre Blade et Harann. Mais, à présent, l'hésitation de l'Aéтите avait été reléguée au fond de son esprit ; le geste de clémence avait été le sacrifice lui ayant permis de recouvrer sa sérénité. Un coup de fouet retentit et le poitrail de Blade fut barré d'un ruisseau de sang.

Les lanières tressées emprisonnaient de fortes épines d'acacia qui se plantaient dans la peau, la déchiraient et inoculaient une substance brûlante, acide, qui décuplait la puissance de la douleur. Malgré la souffrance endurée, Blade demeurait totalement muet. Son visage n'exprimait aucune émotion et cette impassibilité causait trouble, crainte et agacement chez les villageois. Les « han » vigoureux du bourreau qui se démenait pour arracher une plainte à sa victime et les claquements sec du fouet n'arrivaient pas à soulever la chape de silence qui s'était peu à peu imposée sur la place.

Tiana pleurait doucement, les yeux fermés. Elle ressentait chaque attaque des lanières comme son propre supplice. Elle regretta Salvaro, ses frères et sœurs, ses parents, son village.

Blade se demandait combien de temps il pourrait tenir sans laisser exploser ses émotions. Sa poitrine n'était que brasiers. Pour résister, il laissait aller son esprit et son regard croisait les villageois sans les voir, il les traversait, se perdait au loin vers un horizon irréel, mythique, bariolé des teintes du soleil levant. La souffrance était là, un peu à l'écart, elle souhaitait gagner du terrain, s'approprier les moindres pensées, devenir l'unique objet d'intérêt, le centre de cette personnalité rebelle.

La souffrance était sur le point de réussir son dessein. Lorsqu'elle disparut entièrement, balayée comme un fétu par une focalisation extrême de l'esprit de Blade : à gauche d'Harann, au premier rang de la foule, un visage venait de capter toute l'attention de Richard Blade.

Harann, admirative, ne quittait pas des yeux cet étranger impavide qui subissait la torture comme s'il recevait un crachin d'automne. Aussi, lorsqu'elle perçut la subtile modification de son visage, elle comprit que quelque chose venait de se produire. Elle se retourna discrètement et chercha à découvrir ce qui avait bien pu la provoquer. Elle ne découvrit rien de spécial mais l'exclamation qui jaillit alors de la bouche de Blade lui en fournit l'explication.

— L'assassin de Balbuz est parmi vous !

Le cri stoppa net le bourreau déjà presque habitué au mutisme de sa victime. Un brouhaha s'empara de la foule.

— Harann, l'homme à la balafre derrière toi est celui qui a tué ton père !

Les villageois se dévisagèrent aussitôt et la foule, formant comme un couloir, s'écarta autour d'un Aétite dont la figure était barrée d'une cicatrice encore fraîche. Il secouait la tête et esquissait des gestes gênés en signe de dénégation. Harann se planta au milieu de la place les mains sur les hanches. Elle reconnut Emerille, membre du village depuis toujours. Elle se retourna vers Blade et s'approcha de lui. Sur le poitrail du supplicié, le sang et la sueur ruisselaient jusqu'au sol.

— Étranger, dit-elle en lui serrant la joue entre son pouce et l'index, tu accuses l'un des nôtres. Emerille est un compagnon fidèle.

— C'est lui ! murmura Blade.

— C'est encore un de tes subterfuges pour retarder ta mort.

— C'est lui ! cria Blade. Je l'ai blessé au visage lorsqu'il torturait Balbuz avec l'aide de quatre Musses.

La fermeté du ton de Blade et la force dont il faisait montre après un quart d'heure de fouet ébranlèrent les certitudes d'Harann.

— Emerille, approche, ordonna Harann.

L'Aétite s'avança lentement. Rien dans son allure ne permettait de déceler une quelconque culpabilité.

— Harann, cela est absurde ! commença-t-il une fois au côté de la femme.

— Suffit, moi seule décide de ce qui est absurde ou pas ! Cet homme t'accuse, Emerille, et se vante de t'avoir balaféré.

L'homme écarta les bras et tout en se tournant vers l'assemblée se mit à rire.

— Il me semble avoir déjà raconté à tout le monde l'attaque des Musses dont j'ai été victime en revenant de Thornlo. Harann, tu es sage, tu ne vas tout de même pas accorder crédit à cet étranger, à cet assassin !

— Tu fais appel à ma sagesse, Emerille, et tu as bien raison. Balbuz m'a appris à rechercher sous l'évidence le véritable visage de la réalité. La vérité n'est pas toujours là où on l'attend et j'ai peut-être été trop empressée à juger cet homme.

Un grondement diffus de réactions confuses et surprises parcourut la foule. Harann prenait la défense d'un Sans-Terre au détriment d'un Aétite. Le fait était sans précédent.

Harann ne tint pas compte du mouvement d'humeur qui naissait autour d'elle. Elle reconsidéra Blade.

— Une chose m'a intrigué à propos de la mort de mon père, étranger : qu'as-tu fait de son corps après l'avoir tué ?

— Je ne l'ai pas tué ! gronda Blade, mécontent de la façon dont la question était posée. Mais après avoir tué les Musses et mis en fuite celui-là, j'ai enseveli Balbuz sous la terre et les pierres.

— Pour quelle raison as-tu fait cela ?

— C'est une coutume de mon pays. J'ignore de quelle façon vous rendez hommage à vos morts. J'ai agi comme je l'aurais fait avec mon propre père. Je l'ai mis à l'abri des charognards et j'ai planté une croix autour de laquelle j'ai noué une écharpe pour le recommander au Créateur.

— Chez nous, nous brûlons le corps des défunts, dit Harann d'un air songeur avant de se tourner vers Emerille. Dis-moi compagnon, pour quelle raison un homme rendrait-il hommage à un inconnu qu'il vient d'assassiner pour le voler ?

Emerille fut surpris de la question mais trouva bien vite une parade.

— Peut-être a-t-il cherché à dissimuler le corps ? Cet être est fourbe, ne le comprends-tu pas ?

— Dissimuler le corps en érigeant une croix et en y attachant autour une écharpe du défunt ? Ta réponse n'est pas digne d'un Aétite ! Nos esprits pénétrants ne peuvent pas se satisfaire de telles réponses approximatives. Nous ne possédons pas tous la vision de l'aigle qui est réservée aux plus anciens d'entre nous, mais nos intuitions et nos analyses nous permettent quand même de ne pas nous laisser abuser par des absurdités. Et le plus modeste des enfants aétites n'aurait pas osé proférer ce que tu as énoncé avec estime. À moins bien évidemment d'avoir quelque chose à se reprocher...

— Tu insinues que...

— Je n'insinue rien, seulement la culpabilité de cet homme ne me paraît plus aussi évidente. De plus, il t'accuse. Or tu étais absent ces jours derniers et tu es revenu avec une balafre dont il déclare être l'auteur.

— C'est sa parole contre la mienne !

— En effet. Toutefois, n'étant pas en mesure de le juger, je propose de livrer la décision au Suprême en vous soumettant à une ordalie si, bien entendu, tu y consens.

— Une ordalie avec un Sans-Terre, mais c'est une insulte à mon rang ! vociféra l'Aétite rouge de colère.

— Les coutumes auxquelles il fait référence prouvent qu'il n'est pas d'ici et ne peut être considéré comme un Sans-Terre. Mais je ne peux toutefois te l'imposer ; néanmoins je ne vois pas d'autres moyens pour trancher. Mais si tu es de bonne foi, tu n'as rien à craindre, nous autres, Aétites, savons que le jugement de Dieu est juste et sans faille.

Emerille réfléchit un instant puis considéra l'état d'épuisement et de faiblesse dans lequel se trouvait le prisonnier. Il refréna un rire et accepta d'un geste hautain. Harann se tourna vers Blade. Celui-ci hocha de la tête ; la survie de Tiana et la sienne dépendaient maintenant de son aptitude à combattre le balafré. Il ressentit aussitôt ses membres lourds comme de la pierre, ses muscles douloureux, sa poitrine assaillie par la souffrance et une immense fatigue morale et physique qui lui firent douter en un dénouement heureux.

— Des coulaïms !

Comme frappée par la foudre, la foule des spectateurs se figea. Une expression de stupeur mêlée de dégoût se lisait sur les visages lorsque furent présentés les deux serpents émeraude qui se tortillaient autour du bâton auquel ils étaient attachés par une cordelette à la base de la tête.

— Tu as l'intention de te battre avec ça ? demanda Harann à l'intention d'Emerille.

— N'ai-je point le choix des armes ? Si ? Alors je me battrais avec un coulaïm !

— Comment pourrions-nous vérifier s'ils sont tous les deux venimeux ? questionna le maître de cérémonie, un Aétite à la fine barbe qui visiblement répugnait à s'approcher des reptiles.

— Laisse-toi mordre, plaisanta Emerille en soulevant le bâton.

— Tu as le choix des armes, c'est vrai, intervint Harann. Mais puisque tu as choisi ces armes iniques qui déshonorent ton clan et ton village, épargne-nous, je te prie, tes réflexions absurdes ! C'est moi qui attribuerai chacun de ces animaux.

Un cercle délimité par des bottes de paille avait été dessiné sur la place, formant une lice où les deux hommes torse et bras nus, uniquement vêtus d'une sorte de caleçon long qui s'arrêtait au genou, allaient s'affronter. Il n'avait guère fallu plus d'une heure pour tout installer. Harann avait exigé que tout soit organisé dans les formes. Emerille pestait contre cette perte de temps. Chaque minute qui s'écoulait permettait autant d'instantanés de récupération à son adversaire qui, allongé par terre sous un arbre, avait réclamé boisson et un peu de nourriture. À ses côtés, Tiana, libre de ses mouvements, lui prodiguait réconfort et soins.

Blade avait cru déceler dans les exigences protocolaires d'Harann, un geste d'apaisement à son égard. L'apparition des coulaïms avait généré une peur chez les Aétites et insensiblement leur opinion au sujet d'Emerille en avait été modifiée. Par de menues attentions des gardes, Blade comprit qu'il avait d'ores et déjà les faveurs de certains qui avaient vu en lui, lors du supplice du fouet, un homme d'un courage et d'une résistance exceptionnels.

Le son d'une corne annonça le début du duel. Blade pénétra dans la lice. Emerille s'y trouvait déjà. Il tenait à la main gauche un bouclier frappé des armoiries du clan des Aétites, un profil d'aigle, et du sceau de sa famille, deux faucons représentés de face. Dans sa main droite, il serrait la queue d'un coulaïm qu'il faisait tourner sans cesse, tenant ainsi la tête du serpent à distance respectable.

Un garde tendit un bouclier à Richard Blade puis lui présenta le bâton autour duquel se tortillait le reptile.

— Tu as vu comment il s'en sert ? demanda-t-il en désignant Emerille.

Blade secoua la tête.

— Ces sales bêtes ne pensent qu'à mordre, insista le garde, et bien souvent c'est l'utilisateur qui en fait les frais. Fais-le tourner sans arrêt ou il te donnera un baiser fatal. Souviens-toi : sans arrêt !

Blade remercia du conseil et empoigna la queue sans hésiter. Le garde dégagea alors la tête du serpent qui immédiatement chercha à mordre son libérateur. L'animal était vif et il fut à deux doigts d'atteindre son objectif, mais Blade le coupa dans son élan en le faisant tourner.

Le maniement d'une telle arme demandait un sang-froid soutenu en même temps qu'une grande vivacité de mouvements ; la moindre faute d'inattention et la mort était là !

La corne retentit une nouvelle fois. Les deux hommes avancèrent dans le cercle. Harann, assise sur son fauteuil, lança un voile de soie qui se déposa sur le sol en silence. Le combat était commencé.

Aussitôt Emerille lança une première attaque que Blade, focalisé par les ondulations agressives de son propre coulaïm, parvint à esquiver de justesse : un geste quasi instinctif lui fit lever son bouclier au moment où les crocs venimeux allaient se planter dans sa joue droite.

L'Aétite, quant à lui, maniait son serpent avec une dextérité surprenante et, sans se départir d'un sourire suffisant dont la balafre accentuait encore l'arrogance, il semblait davantage jouer au chat et à la souris avec son adversaire que le combattre sérieusement. Son coulaïm volait au-dessus des cheveux de Blade, frôlait parfois ses bras,

son cou, sa poitrine, se glissait entre ses jambes...

Une nuit blanche passée debout et les blessures infligées par le fouet avaient considérablement affaibli les réflexes de Richard Blade. En connaissance de cause, Emerille avait donc choisi une tactique d'épuisement, de harcèlement qui, conjointement à sa grande aisance avec le coulaïm, devait lui assurer une victoire facile.

Pourtant, le petit jeu de l'Aétite permettait à Blade d'apprendre, d'observer et, sans le montrer, il affirmait ses gestes tout en analysant ceux de l'adversaire. Cependant, il n'eut pas le temps de parfaire son habileté.

Alors qu'il abattait son coulaïm sur le flanc d'Emerille, celui-ci, d'un brusque et violent revers du bras, parvint à décapiter le serpent du bord tranchant de son bouclier cerclé d'acier.

Un murmure d'émotion parcourut l'assemblée. Harann elle-même eut un mouvement – vite maîtrisé cependant – d'effroi.

À présent, la joie d'Emerille était à son comble et il se décida à porter le coup final. C'était sans compter avec l'extraordinaire endurance de son rival. Très vite, malgré l'accélération de ses attaques, il comprit qu'à trop jouer, il avait perdu de précieuses occasions de se débarrasser facilement de l'étranger. D'autant que la perte de son coulaïm avait plutôt libéré Blade ; concentré sur l'esquive, il déboutait chacun des assauts, les plus simples comme les plus perfides ; le serpent sifflait à deux centimètres de sa peau mais ne parvenait pas à mordre. L'énervement gagnait Emerille qui s'épuisait à frapper de plus en plus vite et surtout de plus en plus fort. Cette tactique ne produisit pas l'effet escompté ; non seulement Blade semblait retrouver un deuxième souffle mais le reptile, à force de coups sur le bouclier, perdait de sa vivacité et ses initiatives diminuaient de seconde en seconde. D'ici quelques minutes, l'animal, complètement assommé, ne présenterait plus aucun danger.

Pourtant alors que le combat allait s'enliser pour l'Aétite, Blade joua de malchance : il glissa sur le coulaïm décapité qui gisait au sol. Emerille qui n'était pas en position d'attaque parvint tout de même, d'un violent coup de pied, à désarmer Blade de son bouclier.

Privé d'arme et de protection, l'avenir de l'étranger ne faisait plus aucun doute dans l'esprit des spectateurs. Emerille retrouva son sourire supérieur et salua Blade en signe d'adieu. Il fit tourner le coulaïm au-dessus de sa tête et frappa de haut en bas. L'angle d'attaque était précis et les crochets du serpent allaient se ficher dans le cou et inoculer leur mortel venin. Mais l'impensable se produisit : Blade devança le coup d'une seconde, il saisit le coulaïm à la base de la gueule et tira de toute ses forces. Emerille, totalement surpris, bascula en avant tout en écartant son bouclier ; dans le même

mouvement Blade pivota sur lui-même enroulant le serpent autour de son propre corps et présenta la tête menaçante du reptile au visage de l'Aétite qui tombait sur lui. Les crocs gorgés de venin s'enfoncèrent juste sous les yeux d'Emerille qui hurla tout à la fois de terreur et de douleur. Blade repoussa le corps gesticulant de son adversaire et se dégagea de l'étreinte du coulaïm qui n'eut guère le temps de se faufiler hors de la lice : Harann, vive comme l'éclair, avait abattu son épée sur la bête.

À leurs pieds, se tortillant comme un ver, Emerille agonisait. Ses traits, déformés par l'œdème, prirent une teinte violacée puis noirâtre. Trente secondes plus tard, il eut une dernière convulsion, un filet de bave chargée d'écume s'échappa de sa bouche ouverte sur un râle que la mort interrompit. Le poison des coulaïms ne pardonnait jamais !

Blade reprit son souffle, se frotta vigoureusement le visage puis, se redressant avec fierté, conclut d'une phrase, le jugement de dieu :

— L'assassin de Balbuz est mort !

CHAPITRE VII

Les doigts agiles et délicats de la femme glissaient sur la peau de Richard Blade. L'huile fraîche sur les chairs à vif adoucissait les feux qui zébraient le poitrail dont la virile puissance avait peut-être été cause du renvoi, quelques instants auparavant, des servantes qui avaient entamé les soins ; Harann souhaitait prodiguer elle-même le réconfort à son ancien prisonnier. Celui-ci n'y trouvait rien à redire. Attentionnée, méticuleuse et douce, la fille de Balbuz était à elle seule un remède à la souffrance et Blade ne savait si, du produit parfumé ou de la main généreuse, il devait l'apaisement qui gagnait son corps. Allongé sur un lit moelleux, dans la chambre même d'Harann, il se laissait aller, accueillant les progressions des massages avec de légers gémissements trahissant son plaisir.

Harann fut tout d'abord surprise d'entendre cet homme manifester ainsi son contentement, sans pudeur ni honte. Son étonnement était d'autant plus grand que l'étranger était demeuré absolument muet alors que le fouet lui entaillait le corps. Ce contraste entre les deux réactions la troublait ; elle y voyait la force de ce caractère, son goût pour la liberté ; maître de lui-même, il décidait, au-delà des contingences imposées par le temps, de sa souffrance comme de son plaisir. Et si certains hommes rencontrés auparavant possédaient cette capacité d'impassibilité à l'heure des blessures, aucun n'avait jamais su avoir une si grande confiance en lui qu'il exprimât sereinement sa satisfaction. Bien au contraire, leur plaisir était caché, dissimulé, comme si, à leurs yeux, le fait de révéler l'intimité de leur émotion les rendait vulnérables, fragiles ou, pire, ridicules.

Assurément ce Blade ne craignait point cette sorte d'humiliation ; sa virilité, sa dignité, il les portait ailleurs, dans la rectitude de son être, dans la bravoure de son âme, dans la probité de son esprit et la richesse de son cœur.

Harann dépassa les frontières des blessures pour répandre plus loin les effets bénéfiques de son toucher délicat. Les soupirs heureux de Richard Blade l'encourageaient à davantage de hardiesse. Elle y consentit. Après tout n'avait-elle pas été à l'origine du supplice qu'il avait enduré à tort ? Elle lui devait réparation et élevait au plus haut son sens de la rédemption. Et puis cet étranger avait risqué sa vie pour son propre père ! Tout concourait donc à ce qu'elle fût aimable. Et elle

l'était au-delà de toute attente ! Blade en vint même à remercier silencieusement ses tortionnaires puisqu'ils étaient la cause des présentes attentions.

Harann poursuivit donc l'exploration de ce corps d'homme qui s'offrait si totalement à ses mains et à ses lèvres, cherchant les lieux secrets où se nichait le plaisir afin de le révéler, de le mettre au jour et d'en savourer les moindres expressions.

Le temps glissa sans que nul ne s'en préoccupât. Une parcelle d'éternité paraissait s'être insinué dans cette chambre chaude que baignait une lumière bleutée venue des voilages qui captaient les plus infimes rayons de lumière.

Blade, estimant que l'Aétite avait largement réparé son erreur, décida de prendre l'initiative. Il se redressa, l'attira à lui et la dénuda sans rencontrer l'ombre d'une réticence. Les yeux aigus et passionnés de cette brune aux cheveux courts brûlaient de désir, son corps lui-même était fiévreux. Il l'enlaça puissamment.

Lorsqu'ils se séparèrent enfin, que la fatigue et la faim révélèrent leur présence, le soleil avait depuis longtemps franchit son zénith. Quatre heures s'étaient ainsi envolées dans les brumes et les vertiges de l'amour !

Blade couvrit son corps de la tunique rouge apportée par Harann. Elle lui tombait jusqu'aux pieds et cachait en partie les espèces de mocassins fourrés qu'elle lui avait personnellement chaussés. Elle le conduisit dans une pièce adjacente à sa chambre. Une table copieusement garnie les attendaient. Ils prirent place l'un en face de l'autre.

— Les membres de ton village ne vont-ils pas se poser des questions sur ton absence prolongée ? demanda Blade avant de planter ses dents dans une cuisse de faisan.

— Oh, je ne me fais guère d'illusion sur la discrétion de mes servantes. À l'heure qu'il est, tout le monde sait que nous avons fait l'amour.

Blade songea à Tiana. Elle ne manquerait pas d'être attristée par cette nouvelle.

— Où est Tiana, la jeune fille qui m'accompagnait ?

— Dans une aile du château. Elle n'a pas bénéficié du traitement de faveur que je t'ai accordé à moins qu'un de mes gardes ne l'ait consolée elle aussi. Mais rassure-toi, elle va bien. Mes servantes m'ont dit qu'elle dormait encore. Mais dis-moi, j'aimerais que tu me racontes exactement ce qui s'est passé là-bas, au bord de l'océan.

Le visage d'Harann s'était nimbé d'une grande tristesse. Après l'enivrement de l'amour et l'amnésie passagère qu'il procurait, les

réalités quotidiennes revenaient avec encore plus de dureté.

Blade raconta ce qu'il avait vécu au côté de Balbuz. Il livra les moindres détails, les paroles, les premières comme les ultimes.

— Ce sont ses propres mots, tu en es certain ?

— Parfaitement certain.

— Tout cela me semble si contraire à la réalité...

— Tu trouves ? Lorsqu'il dit que le danger peut provenir de l'ami comme du fils, cela te semble vraiment contraire à la réalité ? Emerille était aétite, il a pourtant assassiné ton père, non ? Qui était-il au juste ?

— Un fidèle du village. J'ai pratiquement grandi avec lui.

— Alors pourquoi avoir douté de lui et m'avoir cru, moi, plutôt que lui ?

— Je ne t'ai pas cru avant l'ordalie.

— Ce n'est pas vrai ! Tu doutais, je l'ai vu dans tes yeux.

Les traits d'Harann se durcirent, les muscles de ses mâchoires se contractèrent un instant puis se relâchèrent subitement.

— Tu es plus vigilant aux âmes qu'un vieil Aétite ! dit-elle en riant. Il est vrai que depuis quelque temps, je trouvais Emerille un peu bizarre. Moins enjoué, plus solitaire qu'à son habitude. Son histoire de guet-apens tendu par des Musses m'avait semblé confuse. Il s'était embrouillé dans les lieux, le nombre d'assaillants.

— Pour quelle raison avez-vous tous été choqués par son choix des coulaïms comme arme de duel ?

— Nous abhorrons ces animaux ! Les Repts les utilisent dans leurs combats, bien que leur usage soit de plus en plus rare. De ma vie, je n'ai jamais vu ni entendu parler d'un membre de notre clan qui ait utilisé de coulaïm. As-tu vu la mort affreuse qu'il provoque ? Son visage était méconnaissable. Je ne pensais pas que leur venin pouvait transformer d'une façon aussi monstrueuse les traits de quelqu'un. Vraiment, le comportement d'Emerille est incompréhensible. Je ne comprends pas non plus les paroles de mon père disant que le danger ne vient pas des Musses alors qu'il agonise, frappé à mort par quatre d'entre eux.

— Peut-être a-t-il vu dans la trahison d'Emerille un fait plus grave ?

— Oui, c'est inquiétant et je pense qu'il est urgent d'informer Tibur Wolfaen, notre souverain, du contenu des dernières paroles de son conseiller. J'ai envoyé un messenger auprès de lui dès que Balbuz a été ramené ici. Nous partirons demain pour Thornlo, la capitale. Je souhaiterais que tu nous accompagnes.

— Volontiers. Si tu me laisses dormir un peu.

— N'y compte pas trop, nous autres femmes aétites avons la réputation d'épuiser nos amants. Je n'en ai pas encore fini avec toi !

Blade avala une ultime rasade d'une rude boisson aux reflets verts et se leva de table. Il arracha ensuite la femme à son siège et la conduisit dans la chambre.

— Je n'en ai pas fini non plus, déclara-t-il en refermant la porte derrière lui.

*

* *

Les flammes des torches se tordaient sous le vent. La nuit enveloppait des silhouettes qui allaient et venaient. La cour du château résonnait de cliquetis d'épées, de bruits de sabots sur les pierres, de hennissements de chevaux, d'éclats de voix. Les préparatifs du départ allaient bon train. L'aube allait bientôt naître et tout serait prêt dès les premières lueurs. Thornlo était à une journée de cheval et Harann comptait bien y être avant la nuit.

Blade s'approcha de l'alezan de Balbuz mis une nouvelle fois à sa disposition ; la bête était déjà sellée. Blade avait aussi obtenu la permission de conserver l'épée de Balbuz dont il appréciait la finesse, la grande beauté et l'équilibre parfait. Tandis qu'il inspectait sa monture, il sentit une présence derrière lui. Il se retourna et découvrit Tiana qui le regardait d'un air farouche.

— Tu t'es bien reposée ? lui demanda-t-il.

— Et toi ? Je n'ai pas pu te voir de toute la journée d'hier. On m'a dit que tu étais en grande réunion avec la maîtresse du logis. Il paraît que tu es resté toute la nuit avec elle ; c'est vrai ?

— Oui, c'est vrai, fit Blade mi-amusé mi-agacé par cet interrogatoire en règle. Mais, dis-moi, serais-tu jalouse ?

— Jalouse, moi ? Et je voudrais bien savoir pourquoi ! Je ne suis qu'une Sans-Terre, moi, je ne vaudrais pas grand-chose, alors être jalouse, je n'en ai pas les moyens.

Blade s'approcha d'elle et la prit dans ses bras.

— Ne sois pas triste. Tu comptes beaucoup à mes yeux.

Tiana releva la tête, les yeux pétillants.

— Juré ? Ah, je comprends, tu n'as pas pu faire autrement, c'est ça ?

Blade, ému par le visage aux traits tirés de la jeune Sans-Terre hocha la tête sans répondre et Tiana, vaguement rassérénée par ce

silence qu'elle voulait interpréter comme un assentiment, poussa un soupir furtif.

— Bon, reprit-elle personne ne me l'a demandé, mais je veux venir avec toi à Thornlo, affirma-t-elle d'un ton buté.

— Je ne te l'ai pas proposé parce que cela va de soi. Va seller ton cheval.

— C'est déjà fait ! dit-elle en se précipitant dans les écuries.

Une quarantaine d'hommes s'affairaient autour des chevaux. Trente d'entre eux accompagneraient Harann à la capitale.

La première lueur de l'aurore estompa la clarté des torches. Un coq chanta quelque part, derrière une grange. Harann apparut sur le seuil du donjon. Son regard scruta la cour à la recherche de quelqu'un ; il se posa sur Blade. Elle réprima un sourire et se dirigea vers lui d'un pas assuré et rapide. Son allure altière lui attirait des coups d'œil discrets de la part de ses hommes. Cette femme était belle, impressionnante dans sa tenue de cuir aux attaches d'acier. Arrivée à hauteur de Blade, elle considéra soudain Tiana qui sortait son cheval de l'écurie. L'Aétite fronça les sourcils.

— Elle vient aussi ?

— Oui. Je l'emmène.

— Je n'avais pas prévu d'emmener de servantes avec nous.

— Ce n'est pas une servante, releva Blade, c'est une amie.

Les yeux d'Harann s'écarquillèrent. Elle allait ouvrir la bouche lorsque la jeune fille vint se placer aux côtés de Blade. Les deux femmes se fusillèrent du regard. Tiana, malgré sa piètre condition, avait du cran et soutint sans faillir les yeux foudroyants de l'Aétite.

— Soit, cracha la fille de Balbuz, mais alors elle sera en fin de troupe !

Elle tourna les talons et se dirigea vers sa monture qu'un palefrenier tenait par la bride. D'un bond, elle se percha sur la bête, un magnifique cheval pie, haut en jambes. Les trente autres Aétites l'imitèrent aussitôt et d'un signe de sa main tous se mirent en marche à sa suite. Blade vint la rejoindre en tête.

Ils chevauchèrent toute la matinée, alternant petits galops et allure au pas afin de ménager les montures. La route entre le village et la capitale évitait soigneusement les bois, ne traversant que champs et prés ainsi que de nombreux villages en tous points semblables à celui d'Harann. Les habitations étaient toutes regroupées aux abords d'un château, généralement de dimensions modestes, construit soit en pierres, soit en bois. Contrairement aux hameaux dispersés dans la région des Repts d'où était originaire Tiana, la vie sur la terre aétite

était regroupée autour des demeures seigneuriales.

— Notre clan est plus soudé que les autres, expliqua Harann, et notre organisation plus souple. Le rôle du seigneur aétite est de protéger les vassaux du ou des villages sous sa tutelle ainsi que leurs Sans-Terre. Il tranche les différends de manière équitable et juste. Et, comme tu l'auras remarqué, une femme peut être seigneur.

— Ce n'est pas le cas au sein des autres clans ?

— Du tout ! Les femmes wolfaens n'ont pas de responsabilité, mais elles compensent cet handicap par une influence importante sur leur époux ou leur amant. La fidélité n'est pas de mise chez eux, l'adultère, pour peu qu'il soit discret, est toléré. Les femmes repts, quant à elles, vivent dans l'ombre de leur mari et pour certaines n'ont guère plus d'importance que les Sans-Terre travaillant dans leurs champs. Le mari rept répudie aisément, il est polygame.

— Et chez vous ?

— Il n'est pas rare de rencontrer une femme, seigneur ou pas, ayant plusieurs époux, l'inverse est plus rare. Une naissance sur trois est une fille.

— Vous avez le sens du partage ? Et toi, tu n'as pas d'époux ?

— Mes amants me suffisent !

— Les Musses ont-ils l'esprit aussi large ?

— Les situations sont aussi variées qu'il existe de groupes. D'une façon générale, les couples vivent dans un état de dissension permanente ; les infidélités se règlent dans le sang. Les femmes manient le couteau avec dextérité et les hommes sont coléreux et cruels.

— Il me semble que leur clan est un peu à part.

— À vrai dire, dans l'esprit des autres clans, ils ne valent pas grand-chose. Peu soudés, semble-t-il, les uns aux autres, ils se querellent entre tribus, entre familles, ils rejettent l'organisation de clan. Pourtant, ils veillent à ne se reproduire qu'entre eux dans le respect des lois divines, comme nous tous.

— C'est votre Dieu qui a créé les clans ?

— C'est ce que racontent nos écritures. Il a engendré les quatre races pour se partager et diriger le monde.

— Et les Sans-Terre ?

Harann, qui jusqu'alors répondait volontiers aux questions, marqua un temps d'arrêt.

— Les Sans-Terre t'intéressent donc tellement ?

Blade n'eut pas le temps de répliquer, elle ralentit brusquement et,

se retrouvant à la hauteur de Layneret, son capitaine, un Aétite portant une courte barbe grise, lui fit part de son intention de couper par le petit bois qui se trouvait sur leur gauche.

— À cette distance de Thornlo, expliqua-t-elle, les routes forestières sont plus sûres. De plus, cela nous fera gagner une bonne heure de route.

L'homme déclara qu'il n'y voyait nul objection. Blade se joignit à leur entretien.

— Quel danger craignez-vous, une attaque des Musses ou une embuscade d'insoumis ?

— Des insoumis ? Tu es bien au courant des affaires de ce monde, étranger, releva Harann visiblement dérangée par l'insistance de Blade au sujet des Sans-Terre.

— J'en ai été instruit par Balbuz.

— Eh bien, tu auras mal compris ; les Sans-Terre insoumis ne sont pas un danger. À toutes les époques de notre histoire, quelques réfractaires à l'ordre établi ont cherché à voler de leurs propres ailes, mais on ne s'improvise pas guerrier et ces hommes furent incapables de se prémunir des risques de ce monde. Non, vois-tu, ce sont des Musses dont nous nous méfions.

— Que faites-vous pour mettre un terme à leurs exactions ?

— Lorsqu'ils sont pris sur le fait, ils subissent la loi commune, mais c'est extrêmement rare car, neuf fois sur dix, ils parviennent à s'enfuir et il est difficile de les retrouver ; on ne peut pas organiser d'expéditions punitives au risque de châtier à tort les quelques ressortissants qui vivent dans le plus parfait respect des lois.

— Il y en a peu ! intervint Layneret. Les Musses ne font pas de commerce, ils ne cultivent pas, ils se louent parfois aux Repts ou aux Wolfaens pour surveiller les Sans-Terre travaillant dans les mines ou les terres lointaines, mais leurs ambitions ne vont pas au-delà. Pourtant, ils ne manquent de rien, paraît-il. Lorsqu'on les croise dans les villes ou dans Thornlo, ils font ripaille dans les tavernes et mangent comme quatre des plats qu'ils payent avec force monnaie.

Blade se demanda pour quelle raison l'ordre de ce monde tolérât apparemment sans trop de gêne le comportement associal du clan des Musses. Il en eut la réponse quelques kilomètres plus loin, à la sortie du bois, lorsqu'ils assistèrent à la mise à mort d'un homme dans un hameau de paysans sans-terre appartenant à un seigneur wolfaen : les hommes responsables de l'exécution de la sentence étaient quatre Musses.

La victime, pendue par les pieds était déjà à moitié morte lorsque Blade et Harann s'engagèrent dans l'unique ruelle entre deux rangées

de maisons en torchis. Autour du supplicé, une mare de sang empourprait le sol terreux. Layneret se renseigna auprès d'un garde wolfaen qui représentait le seigneur, puis vint informer Harann et Blade.

— Le coupable s'était enfui pour retrouver son frère, lui-même en rupture de ban depuis trois lunes, expliqua Layneret.

En détaillant le Wolfaen, Blade put se faire une idée des caractéristiques physiques des membres de ce clan. Légèrement plus grand que Blade, l'homme affichait une solide carrure d'athlète, un visage gracieux pourvu d'une paire d'oreilles bizarrement pointues. Sa tenue en peau de félin tachetée collait à son corps musclé, lui offrant ainsi une aisance parfaite, idéale pour manier les deux épées qui, pour l'heure, patientaient dans leurs fourreaux fixés dans son dos. Entouré des Sans-Terre du hameau, il contemplait placidement l'œuvre des bourreaux.

Le supplicé agonisait. Ses plaies béantes lui faisaient d'autant plus endurer le martyre que les Musses y avaient installé des bestioles grouillantes, espèce de vers noirâtres, qui se délectaient de ses chairs palpitantes.

Une rage irraisonnée s'empara de Blade. Il n'avait plus la possibilité d'éloigner la mort de cet homme, mais tout au moins pouvait-il lui épargner des souffrances supplémentaires. Il s'empara de son arc et extirpa une flèche de son carquois. Une main se posa sur son bras. Tiana, troublée, lui fit signe qu'il ne fallait pas. Il esquissa un rapide sourire, banda son arc et décocha le trait qui se ficha dans le cœur du pendu. La mort fut immédiate.

La stupeur s'afficha sur le visage de tous les spectateurs de cette horrible scène. Personne n'avait vu d'où provenait cette flèche, pas même les Aétites. Chacun tournait ses regards de droite et de gauche. Les doigts tordus des Musses se pointèrent soudain dans la direction de Blade qui rangeait son arc. Harann et Layneret, comprenant que le responsable se trouvait parmi leur troupe, eurent une expression d'intense surprise et d'incompréhension totale.

— Pourquoi avoir fait cela ? demanda Harann d'une voix où l'étonnement prenait le pas sur l'autorité.

— La mort n'est-elle pas un châtement suffisant, sans lui adjoindre la torture ?

Harann n'eut pas le temps de répondre, les Musses fondaient sur Blade comme des furies. L'homme leur appartenait ; il s'était enfui du domaine de son maître ; ils l'avaient rattrapé, avaient obtenu une récompense et le droit de le mettre à mort suivant leur bon et cruel vouloir : et ils étaient loin d'avoir fini !

Le cheval de Blade fit un écart. Il repoussa le premier Musse en lui bottant le crâne.

L'indécision régnait chez les Aétites : devaient-ils protéger l'hôte de leur seigneur ou le livrer aux Musses sanguinaires ? Ils guettaient un signe de leur chef.

Le cheval de Blade se cabra. Deux Musses rejoignirent le premier au sol. Le troisième abattit son épée sur Blade qui apaisait sa bête. Le tranchant de l'épée allait se planter dans sa cuisse lorsqu'une silhouette verte atterrit sur le dos du Musse l'entraînant à terre : Tiana avait bondi ! Malgré sa peur, malgré le risque évident d'y laisser sa vie, elle n'avait pu se résoudre à voir ainsi mourir cet homme magnifique.

Les deux corps roulèrent à terre. Tiana, accrochée comme une panthère sur sa proie, avait déjà à moitié arraché l'oreille du Musse. Blade sauta à terre, épée en main, prêt à en découdre avec quiconque s'en prendrait à Tiana.

— Que cela cesse ! ordonna Harann.

Aussitôt les Aétites dégainèrent leurs armes et s'interposèrent entre Blade et les Musses. Tiana, profitant de ce répit, arracha une ultime touffe de poils sur le sommet du crâne du Musse et se précipita vers Blade. Elle trébucha dans sa course et atterrit au pied de l'homme dont elle venait de sauver la vie. Elle se blottit contre sa cuisse comme un petit animal cherchant refuge.

— Aétite, pourquoi avoir mis fin à la punition de ce fuyard ? questionna vertement le Wolfaen représentant le seigneur. Vous n'êtes pas sur vos terres !

— Qu'on nous donne ces deux-là en échange ! vociféra l'un des Musses.

— Pas question ! cria Harann d'un ton péremptoire, cet homme est sous ma protection et je le conduis à Thornlo pour rencontrer le roi Tibur Wolfaen.

La vitalité d'Harann, l'évocation de Tibur Wolfaen adoucirent quelque peu l'expression du Wolfaen.

— Bien sûr, seigneur, mais cet homme a interrompu l'exécution d'une sentence décidée par le seigneur Fenris, maître de ce domaine et fils du souverain Tibur Wolfaen.

— Ne me reconnais-tu pas, je suis Harann, fille de Balbuz, je connais Fenris. Tu lui diras qu'il s'agit d'un malentendu et qu'il reçoive mes plus sincères excuses. Mon protégé ne connaît pas tous les us et coutumes de chez nous. Je dédommagerais Fenris s'il le souhaite.

— Qu'on nous livre au moins la fille ! beugla le Musse à l'oreille

sanguinolente. C'est une Sans-Terre ! Et elle a porté la main sur le membre d'un clan !

Harann s'approcha du Wolfaen.

— Prends cette fille et donne-là à tes Musses et restons-en là !

Le Wolfaen acquiesça. Et fit un signe aux Musses.

Blade souleva la belle épée de Balbuz avec laquelle il avait déjà envoyé au royaume des morts six de ces têtes de rat.

— Il n'en est pas question ! Le premier qui touche cette femme est un homme mort !

Les Musses qui avaient entamé leur approche reculèrent de deux pas. Harann considéra Blade avec une surprise croissante. Elle secoua la tête et vint vers lui.

— Blade, mon ami, livre-leur cette fille. Je t'en donnerai deux nouvelles.

Blade toisa Harann avec un certain dégoût. Il eut envie de la gifler.

— Je crois que tu ne comprends pas, Harann. Je mourrais plutôt que de laisser Tiana entre les mains de ces monstres.

Les Musses émirent de petits ricanements. Tuer un homme de plus ne leur faisait pas peur, surtout si tous les Aétites en présence et le Wolfaen leur prêtaient main-forte. Des monstres ! Oui, ils étaient des monstres et aimaient la cruauté. Ils avancèrent d'un pas.

Des chuchotements parmi les Aétites suggérèrent que l'étranger était fou. Quant à Harann, elle eut une moue contrariée songeant que Blade tenait décidément beaucoup à cette fille. Pourtant, contrairement à ses hommes, elle ne vit pas la folie, dans ce refus obstiné à livrer Tiana, fût-ce au péril de sa vie, mais la grandeur d'âme, le courage, l'abnégation. Elle comprit soudain pour quelle raison il avait tué les assassins de son père, pourquoi il l'avait enterré, et les motifs nobles qui l'avaient amené à venir la rejoindre pour lui délivrer les ultimes paroles de Balbuz : il était sagesse et bonté incarnées ! Elle se tourna vers les Musses et les fixa de ses yeux perçants. Déstabilisés par l'acuité de son regard, trois d'entre eux baissèrent la tête.

— Combien voulez-vous pour cette fille ? demanda-t-elle.

— Nous ne voulons pas d'argent ! cracha le seul qui n'avait pas baissé les yeux. On la veut, elle, pour la dépecer vive !

— Combien ? répéta Harann imperturbable. Cinq cents ?

Les Musses hésitèrent, se consultèrent du regard. Des lueurs d'avidité illuminèrent leurs visages ; ils comprirent dans l'instant la fortune qu'ils allaient pouvoir réaliser en profitant du comportement

absurde de ces Aétites et de cet homme.

— Nous ne voulons pas d'argent, répéta le Musse, sans parvenir à rendre crédible sa réplique.

— Mille, proposa Harann sans montrer le moindre signe d'impatience.

Les Musses refusèrent de la tête, mais le meneur eut l'attention attirée par les gestes éloquents que Layneret réalisa dans le dos d'Harann. Le capitaine aétite avait pointé son doigt dans la direction du Musse à l'oreille croquée, puis l'avait prestement fait glisser sur son propre cou en signe prémonitoire d'un égorgement futur. Layneret était profondément blessé de voir son seigneur s'abaisser ainsi à discuter la vie d'une Sans-Terre, qui plus est avec ces ignobles Musses. L'intensité de son regard, la gravité émanant de son visage, firent comprendre au Musse que les menaces n'étaient pas lancées à la légère. Il crut même avoir déjà dépassé la limite au-delà de laquelle elles seraient mise à exécution.

— Cinq cents cela suffit ! dit-il bien fort.

Aussitôt il étouffa les contestations de ses compagnons en leur grognant, avant qu'ils n'ouvrent la bouche, une phrase rapide et gutturale qui fit son effet. Jetant de vifs coups d'œil inquiets autour d'eux, ses compagnons demeurèrent absolument muets. Le Musse chercha une approbation sur le visage de Layneret, mais n'y rencontra que l'impassibilité coutumière des Aétites.

Harann leur lança une bourse et se tourna vers le Wolfaen.

— Tout est rentré dans l'ordre, n'est-ce pas ?

— Totalement, seigneur Harann, acquiesça le Wolfaen d'un ton affable, et permettez-moi de vous souhaiter bon voyage sur la route de Thornlo.

— Merci, répondit Harann, transmettez mes amicales salutations au seigneur Fenris.

Les Musses, absorbés par une conversation houleuse, s'éloignèrent du hameau tandis que le Wolfaen sermonnait les Sans-Terre qui avaient assisté à tous ces événements.

Harann fit signe à ses hommes de remonter à cheval. Elle hésitait à s'adresser à Blade. Cet homme plein de ressources, cet étranger au charme envoûtant allait, elle le pressentait, bouleverser l'ordre de ce monde. Déjà, il avait provoqué en elle un irrémédiable changement : pour la première fois de sa vie, elle avait remis en cause une tradition millénaire et considéré un Sans-Terre autrement que comme un animal domestique ! À travers le comportement de Blade, elle avait perçu comme une injustice vis-à-vis de ces êtres. Elle comprit, sans bien entrevoir toutes les ramifications d'un tel sentiment, que la

droiture dont il avait fait montre lui avait permis de toucher du doigt quelque chose de grand, de digne.

Elle sentit la main puissante, qui l'avait caressée la nuit précédente, se poser sur son bras. Elle se ravit d'avoir connu l'extase avec lui et espéra revivre cela de nombreuses fois encore.

— Merci, murmura Blade.

— Non, non, merci à toi, souffla-t-elle avant de l'embrasser sous les regards gênés des Aétites et de celui, plus dur, de Tiana.

CHAPITRE VIII

— Thornlo !

Tiana, la Sans-Terre, demeura bouche bée en découvrant, au centre de la plaine, nimbée de la lumière du soir, une étrange colline aux formes aplaties. À y voir plus près, il s'agissait d'une immense étendue de toits, de tours et de jardins. Des remparts disposés en cercles concentriques s'élevaient du pied de la cité jusqu'à son sommet dominé par un château majestueux. Du haut du promontoire rocheux, voisin de quelques kilomètres, où se trouvait la troupe d'Harann, la capitale avec ses larges routes partant dans toutes les directions, ressemblait à une gigantesque araignée ou à un étrange animal à carapace des temps anciens.

Jamais de sa vie, la Sans-Terre n'avait vu de ville et d'ailleurs, mis à part le hameau voisin au sien, elle n'avait foulé d'autres sols que les bois et les champs appartenant à son maître rept. Son exaltation parut naïve aux yeux des soldats aétites. Seul Blade la considéra avec attendrissement. Il savait que la vue d'un lieu nouveau, si incroyablement différent de son propre univers, pouvait produire un effet émotionnel intense chez un être humain. Lui-même avait connu cela, au tout début de ses aventures. Pour l'heure, il regardait Thornlo avec un certain détachement. Si grande soit-elle pour un habitant de ce royaume, elle ne dépassait pas, à ses yeux, la taille d'une ville moyenne.

— Combien de personnes vivent ici ? demanda-t-il à Harann.

— Cent mille âmes, peut-être plus. Chaque jour de nouveaux arrivants modifient les comptes ! La ville s'étend au fur et à mesure et grignote sur les champs qui à leur tour gagnent du terrain sur les bois. Des remparts sont régulièrement reconstruits afin d'intégrer les nouvelles habitations dans le giron de Thornlo. Aucune autre ville du royaume ne grandit à ce rythme.

Le ton d'Harann recelait un fond de mépris que Blade releva aussitôt.

— Tu désapprouves ?

— Je ne pense pas qu'il soit sain de s'entasser ainsi les uns sur les autres. Nous, les Aétites préférons nos villages. Les villes sont de conception rept ou wolfaene. Cela facilite les affaires des uns et c'est

plus facile à défendre et à gérer pour les autres. Mais ne tardons pas, je souhaite rencontrer Tibur Wolfaen avant la nuit.

La troupe se remit en marche et, moins de trente minutes plus tard, atteignait les premières bâtisses distantes d'une cinquantaine de mètres des remparts. Construites en bois ou en pierre selon les moyens de leur propriétaire, les maisons ou immeubles conféraient à Thornlo un visage anarchique. La science de l'architecture avait dû faire défaut à plus d'un bâtisseur, car certaines maisons ne tenaient qu'à grand renfort de poutres ou de murets installés en désespoir de cause pour éviter l'écroulement des façades.

— Ils n'ont pas peur de se retrouver dans la rue en plein sommeil ? plaisanta Tiana en considérant les échafaudages ainsi réalisés.

Le spectacle déconcertant de cet urbanisme débridé prit fin dès le troisième rempart franchi ; dans cette partie de la cité, les disparités entre les choix architecturaux s'étaient organisés par quartiers, offrant une unité de matériaux, de style, de dimensions. Les rues y étaient aussi plus propres, plus larges.

Tout au long de cette traversée de la ville, Blade affinait sa connaissance de ce monde. La foule grouillante lui livrait quantité d'informations tant sur les us et coutumes locaux en matière vestimentaire que sur les positions sociales occupées par chacun. Malgré la cohabitation librement choisie, les signes distinctifs de chaque clan n'avaient pas disparu. Au contraire, même. Blade s'attarda d'abord sur le physique des Repts qu'il découvrait autour de lui.

Comme on pouvait s'y attendre, ils étaient habillés de pied en cap de peaux de sauriens. Leur tête, massive, dressée fièrement, offrait un visage sévère, aux lèvres charnues, aux yeux verdâtres et ronds, que l'absence de cils et de sourcils rendaient étranges. Ils regardaient parfois leur interlocuteur avec une fixité morne, comme s'ils dormaient debout. Une autre caractéristique que Blade ne tarda pas à remarquer était leur façon si particulière de parler en sortant discrètement le bout étroit et sombre de leur langue, sans pour autant être affligé du moindre défaut de prononciation.

Les plus vieux, généralement ventripotents, traînaient leur nonchalance dans les rues et les allées ; les plus jeunes, tous élégants, progressaient, eux, à vive allure entre les passants qu'ils bouscullaient parfois sans s'excuser.

Les femmes aétites étaient délicatement fardées et vêtues, à l'instar d'Harann, à la mode masculine.

Ceux que Blade trouva admirables entre tous étaient les Wolfaens,

hommes et femmes pareillement. Leur allure athlétique, leurs corps élancés vêtus de peaux de daims ou de fauves habilement travaillées, leurs fines épées d'acier pendues à leur hanche ou fixées derrière leurs épaules, dont les manches révélaient ornements et armoiries, tout témoignait d'un grand raffinement et d'une puissance étalée au grand jour. Les femmes, particulièrement désirables avec leurs oreilles légèrement pointues – ce qui en fait accroissait le charme de leur visage tonique –, soutenaient avec prestance et malignité le regard des hommes qui les croisaient.

Deux aspects troublants, au sein de cette foule bigarrée, venaient pourtant ternir cette impression de tourbillon sympathique propre aux villes cosmopolites : les Musses et les Sans-Terre !

Les uns généraient une menace sournoise avec leur réputation de pillleurs, d'assassins, l'œil torve, la dague au côté, se déplaçant par groupe de trois, les Musses semblaient toujours à l'affût d'un mauvais coup.

La situation des autres heurtait la conscience de Blade. Leur état de servage était inscrit dans leurs attitudes mêmes. Ils cédaient le passage aux membres des clans, leur parlaient souvent en baissant la tête. Leurs habits étaient comme des étiquettes désignant les tâches ou le rôle assignés par leur maître : guenilles pour les serfs de commerçants repts ; habits simples pour les serviteurs de maisons bourgeoises principalement aétite ou repte ; vêtements trop somptueux des esclaves de vieux Wolfaens dépravés.

Blade supportait difficilement cet état de fait mais mesurait l'immensité du gouffre séparant sa façon de voir de celle des gens de ce monde. Pourtant, quelque chose dans l'air, peut-être le souvenir de Salvaro, ou le remerciement inattendu d'Harann, annonçait qu'une faille était en train de saper les fondations de ce système archaïque.

— Le dernier rempart, commenta Harann en s'engageant sous une impressionnante porte en ogive dont la pierre de voûte représentait quatre têtes d'animaux : l'aigle, le loup, le lézard et le rat.

Le passage d'une enceinte à l'autre s'était jusqu'ici fait sans problème, mais cette fois-ci un Wolfaen de très haute stature s'enquit des raisons de la visite d'Harann. Une brève explication lui suffit à obtenir l'autorisation de franchir le porche et de pénétrer dans ce que Layneret nomma la ville haute.

— C'est la partie la plus somptueuse, expliqua-t-il à Blade. Seules les familles les plus aisées y habitent. Principalement des courtisans de la cour de Tibur Wolfaen.

La ville haute était splendide. Des statues sculptées ornaient chaque seuil de maison, les armoiries des résidents trônaient au-dessus

des portails. Ici, les rues étaient d'une extrême propreté, il y avait beaucoup moins de passants. Les résidents se déplaçaient placidement, sans bousculade. Les seuls bruits provenaient des quartiers populeux et des pas des chevaux qui résonnaient sur les pavés.

Harann fut immédiatement identifiée par les Wolfaens montant la garde devant la herse du château. Ils la laissèrent passer, elle et sa troupe, sans l'importuner. Dans la cour, les Aétites mirent pied à terre, imités par Blade et Tiana. Les soldats emmenèrent les bêtes dans les écuries. Tiana se chargea personnellement de celle de Blade.

Harann entraîna aussitôt Blade dans le palais royal que visiblement elle connaissait bien.

— Mon père a ses appartements ici, enfin avait... J'ai passé une partie de mon adolescence dans ce château. Je te ferais bien visiter, mais il est urgent de demander audience au roi.

Le secrétaire du roi, un vieil Aétite au visage empreint d'une grande mélancolie vint à leur rencontre. Il embrassa affectueusement Harann.

— Le roi t'attend. Je t'ai vu arriver et je me suis permis d'annoncer ta venue.

— Merci Falco, c'est très aimable de votre part.

— Nous avons appris avec tristesse la mort de Balbuz. Qui a bien pu assassiner un tel homme ? Mon cœur est en deuil, il a été mon compagnon depuis notre enfance.

— Je le sais Falco, vous étiez comme deux frères.

Le vieil homme avait les yeux humides. Il serra une dernière fois les mains de la femme qu'il avait vu naître trente ans auparavant puis se tourna vers Blade.

— Vous accompagnez Harann chez le roi ?

— Oui, Falco, intervint Harann, cet étranger a recueilli les dernières paroles de mon père. Tibur Wolfaen doit être mis au courant.

— Fort bien, fort bien. Suivez-moi.

Blade et Harann emboîtèrent le pas au secrétaire royal qui marchait en boitillant. Arrivé devant les appartements du roi, il ouvrit la porte sans frapper et annonça à voix haute le nom d'Harann puis s'effaça pour les laisser passer.

Ils pénétrèrent dans une pièce modeste disposée en L, aux murs tapissés de tentures chamarrées dont les motifs représentaient des scènes de chasse ou de cérémonie. Le mobilier était constitué d'un large bureau en bois roux, derrière lequel trônait un fauteuil au dossier rond. Dans la seconde partie de la pièce, disposée comme un

salon, le roi Tibur Wolfaen attendait, assis dans un canapé. La vue de Blade lui provoqua une vive surprise. Il se leva et attendit qu'ils approchent.

Tibur Wolfaen ne manquait pas de prestance. Une longue chevelure rabattue en arrière, de larges épaules, une taille impressionnante, lui conféraient fière allure. Il ne portait pas d'épée, mais un poignard d'argent luisait à sa ceinture. Sa tenue couleur crème, probablement en peau de puma, était complétée par une longue cape rouge qu'il repoussa dans son dos d'un geste tout à la fois vif et gracieux.

— Harann, le malheur nous a frappés, déclara-t-il en prenant les mains de la femme dans les siennes.

Sa voix posée et grave révéla que l'assurance qui émanait de sa personne n'était pas feinte.

— Sans Balbuz, mon ami et conseiller, je suis comme aveugle ! Tu as perdu un père et moi, une partie de mon âme.

Harann articula des mots de remerciement qui étaient sincères comme en témoignèrent les larmes qui ruisselèrent sur ses joues. Devant qui d'autre que le souverain, pouvait-elle ainsi laisser aller sa peine ? Un seigneur ne peut afficher sa faiblesse face à ses sujets.

— Raconte-moi ce qui s'est passé. Ton messenger a été plutôt avare d'explications.

— Seigneur Tibur, l'homme ici présent a assisté aux derniers instants de votre conseiller.

Le roi scruta Blade l'air étonné.

— Qui es-tu ? À quel clan appartiens-tu ?

— Je m'appelle Richard Blade. Je viens d'une terre située bien loin de votre royaume, par-delà l'océan. Mon navire a coulé près de vos côtes et Balbuz m'a accueilli dans sa petite maison de pierres.

— Étranger, tu éveilles ma curiosité. Il y aurait donc des terres après au-delà mers ? Il faudra me raconter cela, mais dis-moi maintenant ce qu'il est advenu à Balbuz.

Blade entreprit une fois encore le récit du combat contre les Mussés et Emerille. Tibur Wolfaen fut extrêmement attentif et demanda des détails précis. Le récit achevé, le souverain demeura silencieux, comme empli d'une profonde perplexité.

— Je crois, dit-il enfin, que mon brave Balbuz ne devait plus guère avoir son esprit à lui. Je ne vois pas quel danger si grave pourrait bien faire sombrer ce royaume dans l'horreur et la tyrannie ? Certes, ces derniers temps les Mussés ont eu parfois le sang chaud et même ici dans la capitale les altercations ont légèrement augmenté,

mais mes soldats contiennent sans grand-peine leurs exubérances.

— Je souligne que Balbuz ne parlait pas des Musses et, quant à son esprit, je puis vous certifier qu'il le conserva clair et lucide jusqu'au dernier souffle.

— Je comprends votre état d'esprit, étranger, et le tien aussi en venant ici ma chère Harann, mais je crains que le respect pour l'un et l'amour pour l'autre ne vous égarent. Les conditions et les raisons de sa mort sont effectivement pour le moins étranges. Si les Repts et quelques Wolfaens utilisent les services de mercenaires musses, je n'ai jamais entendu parler d'Aétite faisant appel à eux. Il est regrettable que cet Emerille soit mort. Il nous aurait peut-être éclairé sur ses motifs. Aurait-il eu quelques rancunes envers ton père ?

Harann affirma que c'était impensable. D'autres hypothèses furent envisagées, toutes aussi improbables ou farfelues. Pour finir, le roi décida de prendre congé et conclut l'entretien avec une certaine amertume dans la voix et une gêne évidente :

— Harann, je vais devoir proposer le poste de ton père à un autre Aétite. Je m'en serais bien gardé mais je ne puis rester sans conseiller.

Blade et Harann quittèrent le bureau royal peu après et se dirigèrent vers les appartements de Balbuz. En chemin, Blade livra ses pensées.

— Je trouve qu'il prend bien à la légère les paroles de ton père ! Balbuz ne délirait pas, je suis formel ! Et je commence à comprendre pourquoi il a déclaré que le royaume pouvait sombrer : il n'y pas de pire danger qu'une menace que nul ne voit ou ne prend au sérieux...

— Je veux bien te croire. Même mourant, je ne puis m'imaginer mon père parlant à tort et à travers. Mais si danger il y a, il doit être possible de découvrir de quoi il retourne.

Blade cessa de marcher. Il tourna vers lui le visage de la jeune femme. Quelque chose en elle avait changé, comme si son esprit s'était ouvert, attendri. Il sentit qu'il y avait désormais derrière ce masque de beauté un être vibrant, chaleureux, une alliée en somme. L'intelligence alerte qu'il avait reconnue à Balbuz luisait aussi dans la brillance noire de ces yeux-là.

— J'en suis persuadé, dit-il en interrompant ses réflexions intimes, et il faudra bien que quelqu'un le mette à jour.

— Fais-le, murmura-t-elle en se rapprochant de lui.

— J'en ai bien l'intention, lâcha-t-il avant de l'embrasser.

La femme se laissa emporter par le désir et, saisissant l'homme par le cou, se souleva pour nouer ses jambes autour de sa taille. Blade compensa aisément le poids de l'Aétite. Elle sentit la musculature de

son amant se raidir, des bras puissants vinrent la soutenir.

Une toux discrète leur rappela qu'ils étaient encore dans le couloir. Blade reposa Harann et ils virent tous deux s'approcher Falco, une clé à la main.

— Je ne savais pas si tu possédais un double pour accéder aux appartements de ton père.

— Merci, Falco. Je n'en avais effectivement pas.

— J'ai aussi donné des ordres pour que vos hommes ne manquent de rien.

— Décidément, tu penses toujours à tout.

— Falco, intervint Blade, une jeune Sans-Terre était aussi avec nous. Pourriez-vous vous assurer qu'elle soit bien nourrie, correctement logée et que nul ne l'importune ?

Falco cacha bien sa surprise mais jeta un vif coup d'œil en direction d'Harann pour rencontrer confirmation du souhait de cet étranger.

— Fais comme il dit, acquiesça Harann d'une voix qui révélait son total accord avec la demande de Blade. Fais-lui porter le même repas qu'à moi.

Les yeux du secrétaire du roi s'écarquillèrent une seconde avant de consentir au désir d'Harann. La femme devant lui n'était plus la petite fille qu'il avait connue mais un seigneur aétite dont il convenait de respecter les vœux, aussi saugrenus soient-ils. Il s'éclipsa prestement, laissant Blade et Harann reprendre leurs ébats dans l'intimité des appartements de Balbuz.

*

* *

La vie à la cour du roi Tibur Wolfaen n'offrait guère d'intérêt aux yeux de Blade qui préférait se rendre, souvent accompagné de Tiana, dans les rues bondées de la ville basse. Là, il pénétrait plus avant l'âme de ce peuple, sondait les formes particulières des esprits de chaque clan, enrichissait sa connaissance de leurs habitudes, leurs qualités et leurs défauts. Mangeant la plupart du temps dans les tavernes, il put goûter les différentes saveurs de leurs plats : les curry très épicés des Mussés, préparés par des matrones obèses dans des bouges malpropres ; les soupes brûlantes des Repts ; les viandes qu'un vieux Wolfaen faisait tout juste saisir avant de les rouler dans une galette de farine ; les mariages étranges de fruits, de légumes verts et de poissons dont les Aétites raffolaient.

Il constata que le partage des activités, les professions, étaient

moins rigides qu'à première vue et que les frontières entre les clans s'assouplissaient aisément pourvu qu'il en résultât une amélioration de la communauté. Les Aétites, plutôt spécialisés dans l'enseignement, la médecine, l'astrologie, pouvaient tenir commerce comme un Rept, ou œuvrer au sein d'une garnison de Wolfaens et inversement. Un seul interdit paraissait ne jamais être transgressé : l'union entre des membres de clans différents. Blade s'en était ouvert à Falco dont il appréciait la sagesse et la délicatesse.

— Nous sommes de races distinctes et ce principe d'endogamie est inscrit dans les fondements mêmes de nos croyances. Plus qu'un tabou, il s'agit de préserver nos caractéristiques propres. Enfreindre cette loi divine est puni de mort. Nos édits législatifs interdisent même que l'on célèbre les funérailles des êtres coupables d'un tel crime. Les corps des condamnés sont donnés en pâture aux animaux sauvages.

— Et tout le monde s'y conforme ? Les hommes ne capitulent-ils jamais devant la beauté d'une femme d'un autre clan ?

— Aucune histoire de ce genre n'a jamais éclaté dans ce royaume car, au-delà de la punition infligée par les hommes, il y a le risque du châtement divin qui, par le passé, a meurtri cette société.

— Quel châtement ?

Falco plissa les yeux comme s'il partait à la recherche d'événements lointains stockés dans sa mémoire.

— Nos traditions parlent d'un événement dont chacun de nous se sent secrètement responsable, coupable. Du reste, il est rare d'entendre quiconque s'étendre sur le sujet. C'est comme un tabou que l'on n'ose pas transgresser. Mais, à mon âge, soupira le vieux secrétaire du roi, on devient moins superstitieux. La légende dit que le créateur aurait engendré les quatre races formant les quatre clans. Il leur donna la terre pour la soumettre et la faire prospérer, mais il leur interdit de mélanger les semences des êtres vivants et leur ordonna de conserver telle quelle sa création. Tant que ce principe fut respecté le bonheur régna sur la terre des clans. Cette période nous est connue sous le nom d'Âge d'Or. Puis, sous l'emprise de leurs désirs, les générations suivantes se mirent à dévier du principe originel et les races se reproduisirent entre elles, modifiant par là même les types caractéristiques de leur physique. Ainsi furent engendrés ceux que l'on nomme les Sans-Terre. Le créateur, de retour dans le royaume, extermina tous les fautifs mais permit aux êtres nouvellement créés de continuer à vivre. Enfants du péché, ils devinrent les esclaves des quatre clans dont la punition fut de conserver sous leurs yeux le résultat de leurs déviances.

Blade secoua la tête en signe de désapprobation.

— Le châtiment n'est pas juste, me semble-t-il. Les clans s'en sortent à trop bon compte, car ils ont gagné une main-d'œuvre gratuite.

Falco sourit. Le vieil homme appréciait l'esprit caustique et irrévérencieux de cet étranger.

— C'est une façon d'estimer la chose, dit-il en écartant les mains, mais depuis ce temps, votre lecture des faits n'a guère prévalu en ce monde.

— Vous paraissez douter du bien-fondé de cette histoire ?

— Les Aétites sont les conservateurs de la mémoire du royaume de Swyldo... Et tous les souvenirs, mon ami, ne trouvent pas en mon cœur un même amour.

Blade acquiesça à cette façon délicate d'affirmer son désaccord avec le servage barbare sur la Terre des Clans. Il profita de la communion d'esprit qu'il semblait avoir avec le vieil homme pour lui soumettre une question qui l'inquiétait un peu.

— Harann prend-elle un risque en faisant de moi son amant ?

Falco haussa les épaules.

— Je pourrais vous dire que les seigneurs, surtout proches du souverain, ont tous les droits, et je ne serais pas loin de la vérité ; mais en l'occurrence, vous n'êtes pas un Sans-Terre mais un étranger ! Votre cas, s'il n'est pas nouveau – nous entretenons quelques relations avec des peuples vivants de l'autre côté du désert qui constitue la limite de notre monde –, pose un problème contre lequel nos traditions sont aussi muettes que la lune ! Libre à chacun de découvrir sa propre voie.

Blade estimait que la servitude des Sans-Terre tenait à peu de choses. Il s'étonnait de ce que les insoumis n'aient pas encore modifié cette situation. Mais le comportement de Tiana prouvait que les esclaves eux-mêmes étaient imprégnés de ces croyances. Et puis il y avait les Musses ! Blade avait compris que le rôle non avoué de ce clan était de maintenir une certaine peur dans l'esprit des Sans-Terre, de détourner l'attention et de focaliser sur eux les ressentiments qui risqueraient sinon de se fixer sur les autres clans. Les Aétites, les Repts, les Wolfaens, malgré leurs prérogatives parfois exorbitantes, demeuraient les protecteurs, ceux qui contenaient à distance les assassins, le Mal. Peut-être cette répartition des tâches n'était-elle pas consciente, mais la relative bienveillance dont les Musses bénéficiaient pouvait en faire douter.

Pourtant un événement faillit modifier la vision, peut-être trop, simpliste de Blade. Le matin du deuxième jour de sa présence au château de Thornlo, alors que les lueurs de l'aurore émergeaient à

peine, des cris horribles retentirent partout dans les couloirs du palais. Blade et Harann, réveillés en sursaut, s'habillèrent à la hâte et retrouvèrent dans les couloirs serviteurs et seigneurs, courtisans et courtisanes qui, comme eux, cherchaient à découvrir les raisons de ce vacarme. Ils ne tardèrent pas à comprendre ; dans la nuit, plusieurs Aétites du château avaient été égorgés.

Blade, traversé par un sombre pressentiment, se précipita aussitôt dans les appartements de Falco. Sa porte était fermée. Le secrétaire du roi ne répondit pas aux appels. La porte était trop épaisse pour pouvoir être enfoncée par Blade seul. Il décida donc de tenter de passer par l'extérieur. Il gagna aussitôt les appartements voisins, ceux d'un Rept riche propriétaire, dont il repoussa vivement le garde, laissant à Harann le soin d'expliquer ce qu'il faisait, et se glissa par la fenêtre. À une quinzaine de mètres au-dessus du sol, il avançait prudemment, un pied après l'autre, sur le rebord minuscule longeant la façade ; ses doigts, fermement appuyés sur les joints en creux situés entre les blocs de pierres taillées, ne lui procuraient que des accroches instables et chaque mouvement risquait de le basculer dans le vide.

Pourtant il arriva sans encombre à la fenêtre de la chambre de Falco. Il sauta dans la pièce encore plongée dans la pénombre, avança à tâtons, s'approcha du lit... Il sentit sous ses mains le corps du secrétaire allongé dans ses couvertures. Il s'apprêtait à murmurer son nom lorsqu'un liquide visqueux lui souilla les doigts. Blade comprit aussitôt qu'il s'agissait de sang.

Lorsqu'il ouvrit la porte, trente secondes plus tard, Harann, une torche à la main, se précipita au chevet du mort suivi de Tibur Wolfaen, le visage défiguré par un masque aux couleurs de la colère et de l'effroi.

— Comment se fait-il ? Comment se fait-il ? ne cessait-il de murmurer.

Falco, la gorge tranchée, avait perdu tout son sang. Le visage blême du défunt n'affichait cependant aucune émotion, aucune trace de peur ou de souffrance ; sans doute était-il mort sans s'en rendre compte, dans une demi-brume où le sommeil et la vie, s'en allant, relèguent la réalité en arrière-plan pour n'offrir que la fin traînante d'un rêve nouveau.

Un bruit de bousculade dans le couloir annonça l'irruption de Layneret et de Tiana qui s'engouffrèrent dans la chambre. Un voile de soulagement glissa sur leurs visages lorsqu'ils virent que leurs craintes concernant Blade et Harann n'étaient pas fondées. Le capitaine d'Harann s'approcha du lit et, considérant le mort, dit à voix basse :

— On en veut à notre clan !

Sa phrase résonna comme un signal dans l'esprit du souverain qui ordonna à Blade et à Harann de le suivre dans son bureau. Le souverain marchait d'un pas rageur. Il entra le premier dans sa suite, laissa passer ses hôtes puis referma la porte après avoir transmis quelques consignes au capitaine de sa garde personnelle. Il se dirigea ensuite vers les fenêtres et regarda les lueurs du jour nouveau, avant de se retourner l'air las.

— Tous les vieux Aétites du château ont été éliminés !

— Les vieux uniquement ? releva Blade intrigué.

— À ma connaissance, oui !

— La chose est étrange. D'abord Balbuz, ensuite tous vos Aétites proches.

Tibur Wolfaen se retourna brusquement et avança de quelques pas en direction de Blade.

— Vous pensez à un complot contre ma personne ? Le capitaine d'Harann a parlé de mauvaises intentions dirigées contre le clan aétite ?

— Je n'en vois pas la raison, intervint Harann.

— Le problème, répliqua le roi, c'est que nul n'en voit la raison ! Si Balbuz était encore en vie, il saurait, lui, découvrir les motifs cachés de ces actions.

— Justement, seigneur Tibur, déclara Blade, c'est pour l'empêcher d'en percer le secret qu'il a été assassiné en premier !

Le souverain fronça les sourcils et s'éclaircit la gorge.

— Vous voulez dire...

— Que sa haute capacité, expliqua Blade, cette maîtrise de la vision de l'aigle, lui permettant de sonder les êtres et de percer ce qui est invisible, a été la raison de son élimination.

— Chercherait-on à maintenir le pouvoir dans la cécité ?

— Je le crois !

Le roi de Swydlo demeura songeur quelques instants avant de répliquer aux arguments avancés par Blade :

— Mais tous les Aétites assassinés cette nuit n'avaient pas encore développé cette faculté.

— Une chose est sûre, commenta Blade d'un ton acide, là où ils sont maintenant, ils ne pourront jamais l'acquérir...

— Tu veux dire, intervint Harann, que l'on a fait en sorte d'éviter que nul ne puisse atteindre ce niveau ? Mais alors, cela signifie que...

— Tous les Aétites du royaume ayant atteint la Vision de l'Aigle ou étant sur le point d'y arriver ont été assassinés cette nuit, en même

temps que Falco !

— Cela est absurde ! lâcha Tibur Wolfaen en se laissant choir dans le fauteuil situé derrière son bureau. Il faudrait une conspiration superbement orchestrée.

— Pour l'instant les faits corroborent ce point ! insista Blade. Le problème est maintenant de découvrir qui commandite ces crimes ?

— Les Musses, à l'évidence !

— N'oubliez pas ce que Balbuz a déclaré avant de mourir...

— Il suffit avec cela ! coupa le roi, exaspéré par la relative facilité avec laquelle Blade analysait la situation. Vous connaissez mon point de vue. Je ne vois pas ce que mon conseiller aurait pu découvrir lorsque les dagues de ses assassins lui pénétraient le corps !

On frappa violemment à la porte. Tibur Wolfaen ordonna d'entrer. Le capitaine de sa garde personnelle apparut une expression tragique sur le visage.

— Sire, tous les Aétites de la ville haute ont été massacrés et il semblerait bien qu'il en soit de même dans tout Thornlo !

La nouvelle figea un instant les expressions de chacun.

— Mais a-t-on tué les vieux ou les jeunes ? interrogea Blade déjà certain de la réponse.

— Essentiellement les vieux, mais aussi tous ceux qui se sont interposés. Dans la ville basse, des témoignages désignent des Musses comme étant les auteurs de ce carnage.

Tibur Wolfaen heurta du poing l'accoudoir de son siège enfin heureux de se raccrocher à un schéma qui lui convenait, puis se releva brusquement.

— Les Musses, j'en étais sûr !

— Mais Seigneur Tibur, dit Harann, pour la ville haute ? Les Musses n'y ont jamais accès...

— Ils ont dû se débrouiller pour y pénétrer ! Faites venir Théo Lobéo, mon général, et faites doubler la garde autour du palais. Je veux que l'on ferme toutes les tavernes tenues ou fréquentées par les Musses, que l'on interdise les rassemblements de plus de trois Musses, que l'on arrête les réfractaires et tous ceux qui ont troublé l'ordre public tout au long de la semaine passée. Tâchez d'obtenir de plus amples informations sur ce qui s'est déroulé cette nuit.

Le capitaine salua et quitta la pièce, laissant Tibur Wolfaen marcher de long en large, l'esprit perdu dans des supputations contradictoires.

Harann regarda Blade avec admiration. L'étranger avait eu raison. Une force mystérieuse œuvrait dans l'ombre à la déstabilisation de ce

royaume. Curieusement, l'inquiétude qui l'avait saisie au cours de la conversation la quitta subitement. Son père était mort, tous les vieux sages de son clan aussi, mais il y avait à ses côtés cet homme solide, à l'intelligence vive, au courage exemplaire ; cet homme, son amant, en qui ses espoirs secrets reposaient désormais.

CHAPITRE IX

L'état d'urgence avait été proclamé dans toute la ville de Thornlo. Le couvre-feu obligeait les habitants à se cloîtrer chez eux dès la nuit tombée. La fermeture des tavernes musses avait soulevé des protestations à l'intérieur du clan, mais dès les premières sanctions, les Musses, à l'esprit vif et malin, avaient opté pour un comportement obéissant. Il était interdit de quitter la ville et quant aux entrées elles étaient filtrées avec le plus grand soin. Les Wolfaens du général Théo Lobéo appliquaient à la lettre les consignes ordonnées par leur souverain.

Les Aétites, victimes des atrocités des jours derniers, avaient organisé leur propre protection. Un des leurs veillait constamment durant le sommeil des autres afin de prévenir toute nouvelle tentative d'assassinat.

Les interrogatoires musclés dirigés par Lobéo en personne n'avaient donné aucun résultat et Tibur Wolfaen en venait à croire que les tueries n'avaient point été perpétrées par les Aétites eux-mêmes.

Des ordonnances diligentées dans les villages et les autres villes portaient la triste nouvelle du massacre et demandaient à chacun de prendre les mesures qui s'imposaient afin de préserver la sécurité des vieux Aétites. Les premiers retours d'informations révélaient que les analyses de Blade étaient justes : la même nuit, sur tout le royaume, il y avait eu de nombreux meurtres d'Aétites âgés. Le village d'Harann ainsi que quelques autres avaient curieusement fait exception à la règle. Des déclarations confuses et même contradictoires concernant l'identité des tueurs affluaient de toutes parts.

Le souverain de la Terre des Clans tenait une assemblée dans la Grand-Salle, la pièce la plus vaste du château habituellement utilisée pour les fêtes, où étaient présents Blade, Harann, Fenris, le fils de Tibur Wolfaen qui venait de rejoindre la cour, le général Théo Lobéo, et les plus grands dignitaires du royaume vivant à Thornlo.

Tibur Wolfaen, qui semblait fatigué, trônait à une extrémité, ses interlocuteurs en demi-cercle lui faisaient face.

— Cette situation est totalement aberrante ! rageait le roi. On en arrive maintenant à désigner des Repts, des Wolfaens et même des Aétites comme étant auteurs des crimes !

— Les témoignages portent pourtant en majorité sur des Musses, précisa Théo Lobéo.

— Il n'empêche ! Tout cela est décousu. Et je n'ai plus de conseiller aétite ! Je suis privé non seulement de leur vision claire et lucide mais aussi de la mémoire historique dont tout souverain a besoin pour gouverner. Je veux que l'on mène à moi, si par bonheur il en reste encore en vie, tous les vieux Aétites qu'ils aient ou non développé la vision de l'aigle. Et surtout, surtout, sous une escorte suffisamment nombreuse et armée pour qu'ils arrivent indemnes au palais !

Théo Lobéo quitta la salle d'apparat et s'empressa d'organiser des troupes composées de Wolfaens et d'Aétites volontaires qu'il envoya aussitôt vers les villages exemptés de méfaits.

L'air très las, le roi leva la séance et quitta la Grand-Salle. Blade et Harann voulurent l'imiter mais Fenris, l'héritier du trône, s'approcha d'eux et leur demanda de bien vouloir lui consacrer quelques instants en aparté. L'incident sur la route, juste avant leur arrivée à Thornlo, leur revint aussitôt en mémoire. L'héritier au trône en avait peut-être pris ombrage.

— Fenris, commença Harann, accepte nos excuses, pour notre intervention sur tes terres.

Fenris afficha une mine surprise.

— De quoi veux-tu parler ?

— Du Sans-Terre dont mon ami a abrégé les souffrances lors de son supplice organisé par ton contremaître.

— Un supplice sur mon domaine ? Tu dois te méprendre, je n'ai jamais permis que l'on touche un seul cheveu de mes Sans-Terre. Oublierai-tu pour quelle raison je vis à l'écart de la cour ? Mes idées ne sont pas du goût de ses vieux nobles.

Fenris baissa la voix et ajouta :

— Ne le répète pas à mon père, je lui ai promis de devenir plus ferme.

Décontenancée, Harann insista sur le déroulement de la scène de torture, n'omettant aucun détail. Fenris prit d'abord la chose à la légère, puis manifesta soudain une indignation profonde.

— Des Musses torturant un de mes Sans-Terre en présence de mon contremaître ! J'ai toujours interdit que l'on fasse appel à ces êtres incontrôlables et méprisables. Et je puis vous assurer que le contremaître sera banni de chez moi. Ces derniers temps j'aurais plus tendance à punir les membres de tous les clans que les Sans-Terre eux-mêmes ! Quoi qu'il en soit, Blade, vous avez eu tout à fait raison

d'abrégier les souffrances de cet homme !

Il accompagna ses paroles d'une poignée de main aussi franche que vigoureuse, puis orienta la conversation sur les tragiques événements et le brusque changement d'atmosphère dans Thornlo. Il s'enquit de leurs avis et plus spécialement de celui de Blade.

— Nous sommes en présence d'une manipulation visant à déstabiliser votre père, déclara ce dernier sans ambages, dans l'intention sans doute de tester le point de vue de l'héritier en titre.

— La chose m'a l'air en tout point réussie ! Jamais je ne l'ai vu aussi tourmenté et, je ne devrais pas l'avouer, aussi désarmé. Balbuz était son maître à penser, sans lui, il n'est plus que l'ombre de lui-même. Personnellement, et malgré toute l'estime que je lui portais – il fut aussi mon précepteur éclairé –, j'ai toujours trouvé détestable le manque d'autonomie que sa présence générerait chez mon père. J'espère que tu me comprends, Harann, je ne veux pas ternir les mérites de ton père.

— Pourtant, intervint Blade, je pense que c'est encore à Balbuz que nous devons de posséder quelques indications sur ce qui se déroule actuellement. Et plus le temps passe, plus j'estime que ses paroles prouvaient qu'il avait vu juste.

— « La mort peut jaillir de l'ami comme du fils... », murmura soudain Harann d'une voix morne.

— Le ton est presque celui de la prophétie, remarqua Blade.

Fenris eut un sursaut indigné.

— J'espère que vous ne pensez pas à moi en disant cela ! Je puis vous jurer que...

— Je ne vise personne ! coupa Blade. Je cherche à comprendre, voilà tout ! Balbuz tué par un Aétite, des sages du même clan assassinés dans leur sommeil sans que les gardes aient décelé la moindre présence suspecte au château ; tout porte à croire que les assassins sont des proches.

— Dans ce cas, tout le monde serait donc suspect ! protesta Fenris.

Un brouhaha venu du couloir interrompit leur conversation. Plusieurs nobles se bousculèrent autour de la porte grande ouverte, puis retournèrent à leur place avec un empressement craintif. Seuls quelques seigneurs repts demeurèrent debout, formant comme une haie d'honneur de part et d'autre des battants. Un personnage obèse apparut entre les deux rangs.

— Le Grand Rept ! soufflèrent de concert Fenris et Harann sur un ton d'où transpirait un grand étonnement.

L'homme qui stupéfiait ainsi tous les membres de l'assemblée

s'avança lentement comme si, par son allure, il cherchait à jouir davantage de l'effet que sa présence engendrait. Un large plastron en écailles dorées renvoyait les mille et un éclats des torches et des rayons de soleil qui frappaient à travers les hautes fenêtres. Une cape souple, comme animée d'une vie propre, ondulait dans son dos. D'un geste ample du bras, il saluait les Repts situés sur son chemin et condescendait, parfois, à ce que certains d'entre eux, les plus riches, lui baisent l'énorme bague dont le chaton portait une pierre aux reflets verts qu'il exhibait à sa main droite.

Après avoir traversé la Grand-Salle, il s'arrête devant un Rept à la mine renfrognée assis sur l'un des plus beaux fauteuils situé au centre, juste devant le trône de Tibur Wolfaen.

— C'était son siège avant qu'il ne s'éloigne de la cour, murmura Fenris à l'intention de Blade.

Le Grand Rept n'eut pas à réclamer lui-même son ancienne place, avec des minuscules hochements de tête les seigneurs repts firent comprendre à « l'usurpateur » qu'il convenait d'urgence qu'il quittât la place. Le Rept en question fut tenté de résister mais il comprit qu'il avait plus à perdre en refusant qu'en se pliant de bonne grâce à la pression générale. Il se leva et, en contrepartie, se donna le droit d'apposer un baiser sur la pierre verte afin d'affirmer son rang et son importance. Le Grand Rept se tourna vers l'assemblée et prit une attitude majestueuse avant de s'asseoir sur le fauteuil qui couina discrètement sous son poids. Un court instant, un sourire satisfait s'afficha sur ses lèvres, puis ses yeux se fixèrent dans le vide et une immobilité impavide s'installa sur son visage, ce qui impressionna grandement tous les nobles présents.

Les conversations ne reprirent que lentement, sur un ton mesuré, presque chuchoté, comme s'il convenait de ne point troubler le silence du nouvel arrivé.

— Qui est cet homme ? demanda Blade à ses deux compagnons.

— Song Mahitor, dit le Grand Rept, chuchota Harann, la plus grosse fortune du royaume ! Bon nombre d'exploitants repts dépendent de lui pour distribuer leurs produits. Il possède des comptoirs dans toutes les villes, organise toutes les grandes foires et détient à lui seul la moitié de tout ce qui est cultivé sur la Terre des Clans.

— Comment se fait-il que sa présence en ces lieux surprenne autant ?

— Il était en disgrâce auprès de mon père, dit Fenris, oh, une disgrâce discrète, mais tenace.

Le Wolfaen allait en expliquer les raisons, lorsque Tibur Wolfaen,

suivi du général Théo Lobéo, entra dans la salle. Son regard se planta immédiatement sur la masse imposante qui, les yeux toujours dans le vague, attendait patiemment cette arrivée. Par l'intermédiaire de son secrétaire, Song Mahitor avait demandé une audience auprès du roi. Malgré son ressentiment, le souverain ne pouvait, surtout en des instants pareils, refuser d'accéder à cette requête.

Le Grand Rept se redressa dans un premier temps, puis se leva pour saluer dignement Tibur Wolfaen. Le roi lui rendit son salut avec tout le respect que la position sociale du Rept exigeait.

— Que nous vaut l'honneur de votre retour en cette cour ? questionna le souverain.

Song Mahitor se rengorgea, écarta les bras avec grandiloquence et, conscient de ce que toutes les attentions étaient tournées vers lui, lança avec force la phrase qu'il répétait depuis son arrivée :

— Seigneur Wolfaen, trois mille Mussés sont regroupés dans le Canyon Rouge, prêts à déferler sur Thornlo !

L'assemblée, complètement médusée, plongea durant quelques instants dans un silence profond, puis un friselis de murmures, dans l'attente de la réaction royale, gagna une à une les rangées de fauteuils.

Les mâchoires serrées, Tibur Wolfaen vint s'asseoir sur son trône.

— Song Mahitor, êtes-vous sûr de ce que vous avancez ?

— Sire, je ne me serais jamais permis de me présenter ici sans avoir fait vérifier cette information qui jette une lumière crue sur les tristes événements que notre capitale ainsi que l'ensemble du pays ont subi ces jours derniers.

Tibur Wolfaen hocha la tête.

— Les Mussés viennent donc ainsi signer leurs méfaits !

Blade connut un moment de découragement, car le souverain, qui refusait toujours obstinément de croire au danger dénoncé par Balbuz, trouvait, auprès des informations révélées par le Grand Rept, confirmation de ses propres thèses auxquelles il se cramponnait avec une énergie farouche.

Harann posa sa main sur l'avant-bras de son amant qui, surmontant son abattement, s'apprêtait à prendre la parole.

— Inutile, il ne t'a pas écouté avant, il ne le fera pas plus aujourd'hui.

Harann avait raison. Blade conserva pour lui ses mauvais pressentiments et attendit la suite des événements.

Rasséréné par la situation plus simple qui lui apparaissait maintenant, Tibur Wolfaen s'adressa à l'assemblée :

— Seigneurs des Clans, nous arrivons à un tournant dans l'histoire de notre royaume et il est peut-être temps de composer les dernières lignes de la page commencée il y a fort longtemps de cela. Un clan parmi les clans sème la terreur et enfreint toutes les lois qui garantissent notre sécurité et notre prospérité. Nous avons jusque-là, par respect des traditions, toléré les incartades de leurs membres, mais cette fois-ci ils vont trop loin !

Une rumeur d'approbation souffla dans l'assemblée.

— Amis, poursuivit le souverain, les Musses sont à nos portes, comme jadis les barbares venus des montagnes du nord. Nous devons les combattre, les exterminer au plus vite avant qu'ils ne commettent de nouveaux ravages.

— Sire, intervint Song Mahitor au mépris de toutes les règles régissant le protocole, soyez assuré que le coût de la guerre sera entièrement assumée par le clan des Repts. Je suis d'avis qu'il faut préserver notre cité des ravages des combats et pour cette raison exterminer la racaille dans le Canyon Rouge !

Ponctuant ses phrases de gestes amples, le Grand Rept poursuivit son discours.

— Après tout, chaque année ils nous coûtent en rapines, pillages et assassinats de nos Sans-Terre l'équivalent d'une, sinon de deux guerres !

— Votre proposition vous honore, Song Mahitor, et sachez que nous ne serons pas ingrat. Théo Lobéo, je vous charge de réunir notre armée. Je pense aussi qu'il est préférable d'épargner à Thornlo un siège détestable.

Tibur Wolfaen chercha du regard Harann qu'il découvrit au côté de son fils et de Blade.

— Seigneur Harann, je pense que vous aurez à cœur de commander les Aétites qui vont se joindre à notre armée. Que votre ami vous assiste. Il m'a semblé reconnaître en lui un valeureux combattant doué de raison et de finesse.

Les deux saluèrent en signe d'accord.

— Quant à toi, seigneur Fenris, mon fils, je te charge de la protection de Thornlo puisque le général Théo Lobéo dirigera l'armée. Que chacun aille accomplir sa tâche ! Nous avons jusqu'à demain pour mettre tout sur pied.

La Grand-Salle se vida bien vite après que le souverain l'eut lui-même quittée. Song Mahitor s'en était allé suivi d'une cour de Repts à laquelle il avait rallié quelques Wolfaens et une poignée d'Aétites, fils ou filles des Anciens tués dans leur sommeil.

Blade et Harann regagnèrent leurs appartements où Layneret fut appelé quelques instants plus tard. Il reçut la consigne de regrouper les volontaires aétites de la ville et de mander dans les villages proches toute l'aide possible. Tout ce monde devait être regroupé autour des enceintes de Thornlo le plus tôt possible. Le général Théo Lobéo et Tibur Wolfaen ayant fixé l'heure du départ au lendemain matin sept heures, il ne restait guère que l'après-midi pour tout organiser.

Blade attendit d'être seul avec Harann pour lui livrer ses réflexions.

— Tout ceci ne me dit rien qui vaille ! commença-t-il. Les Musses sont réputés individualistes, rétifs à tout regroupements et les voilà qui montent une armée pour attaquer Thornlo, cette ville dont la protection est exemplaire avec ces remparts concentriques ! Cela est absurde et semble trop manigancé. Qui est ce Grand Rept dont je n'aime ni l'allure ni les paroles ? Fenris ne m'a pas dit les raisons de son évincement de la cour...

Harann, qui aiguisait son épée tout en écoutant son compagnon, posa l'arme et vint s'asseoir à ses côtés.

— Le Grand Rept est un personnage particulier. Très ambitieux autant que âpre au gain, il a réuni les plus grands savants du royaume afin d'effectuer pour lui des expériences sur les semences dans le but d'accroître leur potentiel de résistance et de croissance et ainsi augmenter la production sur ses terres agricoles. Lorsqu'il a voulu étendre ses expérimentations sur les Sans-Terre eux-mêmes, toujours dans une optique de rendement supérieur, les savants aétites ont refusé de le suivre. Ils ont révélé au souverain ses pratiques. On pense qu'il a néanmoins réussi à poursuivre ses travaux abominables sans l'aide de ces savants aétites. L'idée de voir le royaume envahi de monstres n'a pas plu à la cour et Tibur Wolfaen a sommé Song Mahitor de mettre un terme définitif à ses recherches.

— L'a-t-il fait ?

— C'est probable puisqu'aucun Sans-Terre « mutant » n'a jamais été vu sur ses exploitations agricoles. Mais cesse donc un peu de penser à tout cela. Demain nous allons combattre et un proverbe de mon clan dit qu'il y a deux choses à ne jamais oublier avant d'affronter l'ennemi : manger et aimer !

— Et à quelle heure mangeons-nous ? plaisanta Blade.

Harann l'attira à elle.

— Aucune idée, mais je sais reconnaître l'heure de l'amour et elle vient de sonner !

Blade la souleva aussitôt et la coucha sur le lit qui avait depuis

leur arrivée ici supporté bien souvent leurs ébats.

*
* *

Contrairement à ses habitudes Tiana ne fit son apparition qu'en fin d'après-midi. Elle passait régulièrement son temps à errer dans la ville basse munie du laissez-passer signé du roi lui-même que Harann lui avait remis pour lui permettre de se déplacer à sa guise. Chaque fois qu'un garde wolfaen l'arrêtait, elle exhibait fièrement le petit papier dont elle ne pouvait cependant déchiffrer aucune des inscriptions. Cette autonomie, ce semblant de pouvoir, qu'elle n'aurait jamais pu imaginer, même en rêve, lui conférait une espèce de revanche sur la vie et faisait naître en elle un sentiment d'importance et de supériorité.

Sa première réaction lorsque l'Aétite lui avait donné le laissez-passer fut la colère. Elle cherchait à l'éloigner de Blade, pour se l'accaparer tout entier ! Cela ne faisait aucun doute ! Mais Tiana constata bien vite que la fille de Balbuz agissait par gentillesse et souhaitait que la jeune fille, malgré la loi martiale, puisse goûter aux merveilles de la capitale. L'expression de joie enfantine qui avait illuminé le visage de la Sans-Terre à son arrivée à Thornlo avait révélé son vrai désir. L'Aétite y avait répondu amicalement sans penser à mal.

Tiana avait finalement accepté lorsque Blade en avait profité pour lui confier une mission : approcher les Sans-Terre de Thornlo et tenter d'obtenir quelques informations sur les assassinats des Aétites. À l'excitation de découvrir la ville, s'était ajoutée celle de jouer à l'espionne et d'être utile au royaume ! L'occasion était trop belle. Tiana s'était donc aventurée dans les rues et les ruelles de la ville, se promenant de-ci de-là, quêtant les secrets, écoutant les conversations des passants, engageant des conversations anodines avec les serviteurs sans-terre des différents clans. Jusqu'alors elle n'avait rien appris de nouveau. Personne ne savait rien ou bien alors les Sans-Terre se tassaient laissant leurs maîtres régler entre eux leurs sales histoires. Une fois ou deux, Blade l'avait accompagnée et, à ses occasions, elle avait pu lui servir de guide, car en peu de temps elle était devenue familière des lieux comme si elle y avait depuis toujours vécu.

Mais la veille de la guerre, elle ne refit son apparition au château qu'en fin de journée. Blade remarqua tout de suite son air de conspiratrice. Elle lui fit comprendre à demi-mot qu'elle ne voulait pas parler devant Harann et Fenris. Discrètement, Blade sortit avec elle dans la cour où les préparatifs allaient bon train. Soldats, écuyers et palefreniers préparaient déjà bêtes et armes.

— Alors qu'as-tu appris, aujourd'hui ? Tu sembles tout excitée...

La jeune fille jeta des regards méfiants autour d'elle, entraîna Blade davantage à l'écart et, en chuchotant, lui commença le récit de sa journée.

— J'ai rencontré un cousin à moi, je ne l'avais pas vu depuis très longtemps. Il a quitté notre hameau quand j'étais encore enfant. Au début, je ne l'ai pas reconnu, il était si bien habillé, avec un beau pantalon, une chemise légère, un...

— Viens-en au fait, Tiana, nous parlerons de ses habits une autre fois ! pesta Blade en posant sa main sur les lèvres de la bavarde.

— Oui, mais si tu me coupes, maugréa la jeune fille en faisant la moue, je ne pourrai rien te dire...

— Tiana...

— Bon ! Tout ça pour te dire qu'il était le serviteur d'un vieil Aétite qui a été tué l'autre nuit... Il aurait vu des choses...

Blade s'impatientait de tous ces détours.

— Quelles choses ? Tiana, dépêche-toi !

— Il n'a pas eu le temps de me les dire, on l'a appelé, mais je dois le revoir tout à l'heure. Comme j'avais un peu de temps, je suis venue te prévenir tout de suite.

— Folle que tu es, tu aurais dû rester là-bas, le couvre-feu ne va pas tarder ! Allons-y tout de suite.

— Tu viens avec moi ? s'écria Tiana avec une lueur indéfinissable dans le regard.

Blade ne perdit pas de temps à lui répondre.

— Où habite ton cousin ? lui dit-il en se dirigeant à grands pas vers les écuries.

— Tout en bas de la ville, avant la dernière enceinte.

Blade avisa Layneret, le capitaine d'Harann, qui supervisait la préparation des chevaux pour les Aétites du palais.

— J'ai besoin d'un cheval sellé immédiatement !

Layneret ne manifesta aucune surprise mais ordonna à un de ses hommes, dont la bête était prête, de céder sa monture. Blade se mit en selle d'un bond puis, soulevant Tiana comme une plume, l'installa sur la croupe du cheval qu'il talonna aussitôt.

Ils franchirent les grilles du palais et s'engouffrèrent dans les rues à moitié désertes de la ville haute. Tiana, les bras passés autour de la taille du cavalier, retrouva les sensations éprouvées lors de ses premières chevauchées avec lui. Elle ragea contre sa situation de Sans-Terre qui ne l'autorisait pas à se faire aimer d'un tel homme, puis se

laissa aller au plaisir d'être ainsi serrée contre l'être qui comptait plus à ses yeux que sa propre vie.

Les différents niveaux de Thornlo furent traversés sans perdre le moindre temps. Blade se frayait un passage parmi la foule en donnant des ordres sur un ton autoritaire. Certains soldats wolfaens le reconnaissant ou devinant à son allure de qui il s'agissait, lui facilitaient le chemin lorsqu'ils le pouvaient, car il était une chose de progresser à cheval dans la ville haute et une autre d'avancer selon son bon vouloir dans les ruelles peuplées des autres parties de la capitale. Du reste tout le monde était pressé. Le couvre-feu n'allait pas tarder à sonner et chacun tentait de mener à bien les diverses tâches qu'ils avaient à accomplir.

— C'est par là ! dit enfin Tiana, alors que le dernier rempart était en vue.

Elle guida Blade dans une impasse nichée entre deux maisons à étages. Ils mirent pied à terre. Tiana regarda dans toutes les directions puis désigna une porte peinte en vert, au fond de l'impasse. Ils s'y engagèrent. Arrivé devant la maison en question, Blade attacha les rênes de son cheval à un petit anneau scellé dans le mur.

— Tu es sûr que c'est là ?

— Certaine, je l'ai rencontré dans la rue à côté puis il m'a montré de loin cette porte. Il m'a dit de frapper trois fois.

Blade s'écarta et, d'un signe, demanda à la jeune fille de s'exécuter. Elle saisit le petit marteau représentant un aigle et le heurta trois fois contre le bois. Elle attendit un instant puis réitéra son geste. Personne ne répondit. Blade s'approcha de la porte et souleva le loquet. La porte s'ouvrit sans la moindre difficulté. Tiana se recula prudemment. Blade jeta alors un coup d'œil dans la pièce. Elle était vide ! Il dégaina son épée.

— Pourquoi fais-tu ça ? balbutia Tiana.

Blade sourit de la naïveté de la jeune fille, puis il pénétra dans la bâtisse. Il ne décela rien d'anormal, si ce n'était l'absence de réponse aux appels. Chaque objet paraissait être à sa place. Un feu de cheminée brûlait dans un coin. Les meubles rustiques, les tentures, la décoration témoignaient qu'il s'agissait d'un intérieur bien tenu, probablement celui d'un notable aétite. Blade examina toutes les pièces les unes après les autres. À l'évidence, il n'y avait personne.

— Je crois que ton cousin t'a oubliée ou bien tu n'as pas compris ses indica...

— Chut ! souffla soudain Tiana qui transpirait à grosses gouttes. J'ai entendu un bruit !

Blade qui avait pourtant l'ouïe fine n'avait rien perçu. Il tendit

l'oreille.

— Cela vient de là ! reprit Tiana en désignant une porte close par un épais chevron glissé entre deux solides équerres de métal.

Blade s'en approcha. Il l'avait déjà ouverte peu de temps auparavant et s'était aperçu qu'elle donnait sur un escalier menant dans une cave qu'il n'avait pas jugé utile de visiter. Il y régnait une obscurité totale. Il fit demi-tour et alla s'équiper d'une torche éteinte repérée dans une pièce voisine. Il l'enflamma en la plongeant dans le feu de la cheminée, puis revint devant le trou noir. Il présenta la torche dans la cage de l'escalier qui bifurquait au bout de sept marches.

— Tu es sûre d'avoir entendu quelque chose là-dedans ? insista Blade.

— Certaine !

Blade s'engagea dans l'escalier la torche dans la main gauche, l'épée de Balbuz qui reflétait les flammes dans l'autre. Il atteignit le tournant de l'escalier et découvrit la cave. Elle était vide. Une table posée en plein milieu et un matelas de paille jeté dans un coin constituaient son unique équipement. Une bouteille de vin, sur la table, et un pain rond déposé sur un linge blanc, apparemment immaculé, attisèrent sa curiosité, puis un étrange pressentiment s'imposa à lui. Il se retourna prestement juste pour voir Tiana qui refermait la porte ! Il atteignit d'un bond le sommet de l'escalier, mais le chevron avait été rabattu et avait condamné la porte. Il la heurta du pommeau de son épée. Le coup résonna à peine. Il songea à l'épaisseur conséquente du bois dont était constitué le battant.

— Pardonne-moi, Blade, entendit-il sangloter Tiana, je ne te veux pas de mal !

— Ouvre cette porte immédiatement, ordonna Blade en se doutant par avance du refus de la Sans-Terre.

Les sanglots de Tiana redoublèrent.

— Tu ne me détesteras pas, promis ? Mais tu dois dormir ici. Je t'expliquerais, je dois partir maintenant. À bientôt !

Blade continua à protester au travers de la porte mais Tiana s'était éclipsée. Il se maudit d'avoir été si naïf, mais reconnut que la jeune fille avait manœuvré avec une habileté dont il ne l'aurait pas crue capable. Blade se mit à réfléchir ; située en bout d'impasse, la maison était comme isolée. Quant à l'épaisseur du bois, elle étoufferait inmanquablement ses appels comme elle se jouerait de son idée d'attaquer le battant de la pointe de son arme. Dans trois jours, il y serait encore !

Il descendit les marches, explora minutieusement la cave. Aucune

issue en perspective. Il était fait comme un rat ! Il trouva tout de même la force de sourire en s'emparant de la bouteille de vin. Il fit sauter le bouchon, porta à ses narines le goulot et huma le bouquet qui s'en évadait. L'odeur était capiteuse. Il pensa un instant à la possibilité que sa boisson puisse être empoisonnée, puis rejeta cette idée saugrenue : Tiana l'avait peut-être attiré dans un piège, mais certainement pas pour le tuer ! Il avala une bonne gorgée de vin. Il était bon. Blade lança le pain sur le matelas de paille avant de s'y allonger. « Et si Tiana m'avait joué du début à la fin ? » songea-t-il, plus amusé que rancunier.

— Eh bien, ce vin serait empoisonné ! dit-il à voix haute avant de boire la moitié de la bouteille, les yeux rieurs.

CHAPITRE X

Combien de temps avait-il dormi ? Blade n'aurait su le dire. La veille, il avait patiemment attendu, espérant un regret, un repentir tardif de Tiana, mais la porte était restée close et pas un bruit ne s'était fait entendre dans la maison. Pas un son non plus n'était parvenu de la ville. À croire que tout s'était suspendu lorsque la Sans-Terre avait refermé sur lui le battant de bois et fait coulisser le chevron.

Après s'être restauré, il avait testé la résistance des murs de cette cave, sondé leur profondeur. Il parvint même, sur la face opposée à l'escalier, à desceller quelques pierres, mais une fois dégagées, elles ne révélèrent qu'une roche dure contre laquelle se heurta en vain la pointe de son poignard. L'idée d'incendier la porte l'avait effleuré un temps ; mais l'estimation de la réserve d'oxygène de la cave et la résistance apparente du bois l'avait dissuadé de n'en rien faire. Il valait mieux attendre que de risquer de mourir asphyxié.

Il s'était alors recouché sur l'inconfortable pailleasse puis, incommodé par les vapeurs nauséabondes et irritantes de la torche, il s'était résolu à se passer de lumière et avait étouffé la flamme dans la poussière d'un angle de la pièce. Enfin le sommeil l'avait saisi, un sommeil de plomb, le plus réparateur depuis son arrivée en ce monde dont il venait d'émerger avec une incroyable sensation de bien-être. Il est vrai que, jusque-là, entre sa nuit écourtée dans le village sans-terre, celle douloureuse dans la prison des Aétites ou les dernières passées dans les bras de Harann, il n'avait guère pu apprécier une longue et profonde inconscience. Il fut tenté d'en incriminer le vin et son enivrant bouquet ou bien quelques substances versées à son intention dans le breuvage, mais, n'en ressentant aucun effet secondaire, il avait écarté cette hypothèse.

Parfaitement réveillé à présent, il s'efforçait de retrouver ses repères car, dans l'obscurité totale où il se trouvait, il lui était impossible de savoir s'il faisait jour ou pas. À tâtons, il avait d'abord grimpé en haut de l'escalier et collé son œil contre l'infime espace entre la porte et le dallage. Il avait ensuite approché ses narines pour respirer le mince filet d'air frais qui venait visiter les lieux. Mais ce fut en vain : aucune lueur, aucune odeur ne lui avaient fourni le moindre indice.

Alors, assis en tailleur sur sa paillasse qu'il avait regagnée, il se mit à compter mentalement. Avec la régularité d'un métronome, il ponctuait les secondes qu'il convertissait en minutes, en heures. Se situer dans le temps restait sa seule réelle autonomie, sa dernière liberté ! Parti de l'instant de son emprisonnement, du temps qui s'était écoulé avant qu'il s'endorme – trois heures environ –, son calcul incluait une estimation large de la durée de son sommeil ; il parvint ainsi à fixer l'heure avec une relative précision. Ce travail apparemment absurde, ridicule, revêtait à ses yeux un caractère d'importance : il lui permettait d'imaginer la vie à l'extérieur !

Car elle était la seconde tâche assignée à son cerveau : reconstituer le cours des événements depuis sa réclusion et réfléchir sur les raisons qui avaient poussé Tiana à le mener dans un piège.

Les préparatifs de la guerre étaient arrivés à leur terme et l'armée du roi Tibur Wolfaen dirigée par Théo Lobéo et Harann s'était mise en branle dès l'aurore. Des milliers de Wolfaens et d'Aétites en route vers le Canyon Rouge ! Que pensait-on de lui à cet instant ? Par l'intermédiaire de son capitaine, Harann avait dû apprendre son départ précipité en compagnie de Tiana. Peut-être, renseignements pris auprès des gardes de chaque enceinte et des patrouilles, avait-elle pu suivre son itinéraire jusqu'à la ville basse. Puis plus rien... À moins qu'elle n'ait guère eu le temps de se préoccuper de lui ? Avait-elle pensé qu'il s'était défilé, qu'il avait eu peur ? Il rejeta cette supposition : Harann l'avait jugé à sa juste valeur. Elle connaissait l'étendue de son courage. Il était plus probable qu'elle le considérait désormais comme un traître !

Il repensa à Tiana. En matière de trahison, la jeune Sans-Terre se posait en spécialiste ! Il réfléchit à ses motivations. Qu'est-ce qui avait bien pu pousser Tiana à l'enfermer ici ? Il avait rejeté toute jalousie de sa part. Tiana n'était pas bête ; elle savait qu'on ne pouvait retenir un homme par de tels procédés. Non, l'hypothèse la plus judicieuse était qu'elle avait voulu le soustraire aux combats futurs. Ceci étant, les raisons fondamentales d'un tel acte n'en étaient pas pour autant plus claires. Souhaitait-elle le protéger ou au contraire ménager les adversaires ? Une évidence s'imposa peu à peu : Tiana n'agissait pas de son plein gré ou, tout au moins, elle n'était pas l'instigatrice de cette manœuvre !

Un sourire glissa sur le visage de Blade. Le brouillard dans lequel son esprit se débattait depuis la veille venait de s'éclaircir. Même si quelques zones d'ombre persistaient encore, sa situation se révéla soudain plus compréhensible. Sa prise de conscience se produisit selon ses calculs vers les deux heures de l'après-midi. Il comprit à cet instant qu'on ne tarderait pas à le délivrer et, lorsqu'une vingtaine de minutes

plus tard, il entendit des bruits au-dessus, il sut à n'en pas douter qui accompagnerait Tiana !

Le chevron frotta sur la porte qui s'ouvrit peu après. Personne ne descendit. On attendait qu'il monte ! Blade dégaina son épée et gravit les marches de l'escalier de bois qui couina sous ses pas. Arrivé au seuil, il regarda prudemment de chaque côté du couloir. La voie était libre. Il avança à pas mesurés et s'encadra dans l'ouverture donnant sur la pièce principale. Son regard rencontra ceux des comploteurs qui l'avaient enfermés. Aussitôt il rengaina son épée.

— Blade ! souffla Tiana en se précipitant vers lui.

D'un geste brusque et autoritaire, il arrêta sa progression. Une expression de tristesse s'afficha aussitôt sur le visage de la jeune Sans-Terre qui s'immobilisa.

— Tu m'en veux ? Il va tout t'expliquer, ajouta-t-elle en s'écartant et en désignant l'homme de fort gabarit qui se tenait assis devant un verre de vin.

— Alors Salvaro, c'est toujours ainsi que tu remercies lorsqu'on te sauve la vie ? lança Blade.

L'insoumis, entouré d'une partie de ses compagnons, esquissa un sourire et, de sa main tendue, invita Blade à s'asseoir. Sur la table, des victuailles avaient été déposées.

— Tu dois avoir faim, dit Salvaro tranchant d'un coup de coutelas un morceau de gibier. Mange, mon ami, parler le ventre vide n'amène pas de bonnes paroles.

Blade saisit la viande à la peau dorée par la cuisson et en arracha une bouchée.

— D'ordinaire, commenta-t-il en mastiquant la chair ferme et brûlante, je ne mange pas en compagnie de traîtres !

Une lueur de colère embrasa les yeux de Salvaro qui serra les poings, mais maîtrisa néanmoins le feu de son émotion.

— La paille n'était pas confortable ? s'inquiéta faussement le chef rebelle. Le vin pas à ton goût ?

Tiana, que le rapport tendu entre les deux hommes mettait mal à l'aise, prit la parole :

— Il n'a voulu que ton bien... Et moi aussi !

— Peut-être à cette heure-ci serais-tu mort ? lança Salvaro avant de planter ses dents dans une cuisse de pintade.

— Que veux-tu dire ? demanda Blade.

Salvaro prit le temps de mâcher puis d'avaler sa bouchée.

— Je veux dire que l'armée de Tibur Wolfaen s'en est allée droit dans un piège !

Blade repoussa sa viande et se redressa sur son siège.

— Comment en es-tu si sûr ?

— Comme tu le sais, mes hommes et moi surveillons les Mussés depuis quelque temps. Déjà leur rassemblement en communauté de plusieurs centaines d'âmes nous avait intrigués, mais aux alentours du Canyon Rouge, nous avons pu dénombrer plusieurs milliers d'hommes, au moins douze mille.

— Douze mille ? s'écria Blade. Théo Lobéo pense en affronter seulement trois mille !

— Eh bien, ton Théo Lobéo va avoir une sacrée surprise, c'est moi qui te le dis, et une surprise fatale. Comme je connais les Mussés, pas un guerrier de son armée n'en reviendra vivant !

— Tu vois, intervint Tiana, le visage tout à la fois hilare et soulagé, tu as bien fait de sauver Salvaro de leurs griffes ; aujourd'hui, c'est lui qui te sauve la vie. Et moi qui ne voul...

— Pourquoi ne pas avoir prévenu le roi ? coupa Blade.

Salvaro tapa sur la table et se leva d'un bond. Ses yeux lançaient des éclairs. Les insoumis présents à cet entretien houleux reculèrent prestement.

— Par le feu du ciel, Blade, qui aurait écouté un Sans-Terre recherché par les soldats royaux ? On m'aurait aussitôt tranché la tête ! Et puis cette guerre entre clans arrange mes affaires, vois-tu. Je pense qu'il est temps pour nous autres de modifier les rapports de force dans ce royaume ! Bien qu'il soit encore un peu tôt, je pense que le peuple des Sans-Terre pourra se rebeller. La situation est inespérée pour nous : l'armée royale bientôt anéantie, un grand nombre de Mussés envoyés au pays des morts ! L'occasion ne se représentera pas de sitôt !

— Tu comprends, déclara Tiana en prenant la relève, les Sans-Terre vont enfin pouvoir prendre leur destinée en main.

Blade écoutait avec une grande attention les propos de ses deux amis, mais il ne partageait pas leur optimisme. Un avenir plein de fureur et de sang risquait fort de ternir leur enthousiasme.

— D'après toi les Mussés vont l'emporter, je veux bien en admettre l'hypothèse, mais que crois-tu qu'il adviendra de ce royaume ? Tout sera à feu et à sang, et les prochaines victimes des Mussés seront immanquablement les Sans-Terre qu'ils massacreront sans la moindre hésitation, leur fureur sanguinaire n'étant plus contenue par le garde-fou que représente l'armée royale de Tibur

Wolfaen ! Sans compter le danger auquel a fait allusion Balbuz, le conseiller du roi et dont je t'ai parlé. Ce danger n'a apparemment rien à voir avec les Musses ni avec toi, Salvaro.

— Nous n'avons pas peur, gronda Salvaro, nous sommes prêts à affronter le Créateur en personne pour sortir de cette infamie ! Blade mon ami, vois nos conditions d'existence. Souhaiterais-tu vivre ainsi ?

Blade remarqua l'expression de profonde souffrance du Sans-Terre. Il vit son âme meurtrie, et l'insondable compassion que cet être aux bras musculeux, au tempérament emporté, éprouvait envers tous ses semblables.

— Je comprends ton action et, crois-moi, je suis avec toi dans ce combat, mais je persiste à penser que tu as plus à perdre qu'à gagner ! Ne t'est-il pas venu à l'esprit que tu puisses faire le jeu des Musses en profitant de cette situation ?

La fureur qui explosa en Salvaro balaya d'un coup la sensibilité qu'il avait laissé transparaître quelques instants auparavant. Il se précipita sur Blade. Les deux hommes s'empoignèrent avec violence. L'idée qu'on lui prêtât la moindre connivence, même involontaire, avec les Musses avait rendu l'insoumis fou furieux. Tiana s'écarta rapidement tandis que les autres Sans-Terre quittaient la pièce. Ils connaissaient Salvaro et sa puissance. L'homme se battait comme un fauve ne respectant aucune règle de combat, capable de mordre ou d'arracher d'un coup les bourses d'un adversaire ! Ses mains larges s'abattaient sur la tête de ses ennemis comme des fléaux sur des épis de blé.

Blade en fit l'expérience ! La rapidité de Salvaro avait été telle que Blade reçut d'entrée deux coups de poing qui le sonnèrent violemment. Par réflexe, il avait pu éviter les suivants, mais l'espace de quelques secondes ses actions furent totalement irréfléchies. La proximité du visage enflammé de l'insoumis qui cherchait à le mordre fut comme un signal de réveil. Blade esquiva ses dents de loup et le déséquilibra. Salvaro relâcha un peu son étreinte et Blade en profita pour dégager son bras droit. Il porta un coup sec sur le cou de taureau du Sans-Terre. L'atémi redoutable avait plus d'une fois terrassé un adversaire, mais Salvaro n'en fut pas le moins du monde indisposé. La résistance de cet homme était époustouflante !

Blade décida alors de modifier sa façon de combattre et, bien que le lieu ne s'y prêtât guère, d'utiliser des techniques d'esquives où la force de l'opposant devient une arme. Ce choix offrait l'avantage de ne pas blesser Salvaro qui n'avait d'autre tort que sa fierté et un indomptable caractère ! Inefficace face à un combattant averti, cette tactique pouvait s'avérer payante contre les réflexes de fauve d'un rebelle tel que Salvaro.

Blade poussa l'insoumis en arrière afin de générer une résistance qu'il mit aussitôt à profit pour le tirer en avant. Son pied bloqua celui de Salvaro qui bascula sur la table. Dès que celui-ci retrouva son équilibre, Blade faucha dans l'instant son premier point d'appui tout en portant de tout son poids sur le bras du Sans-Terre qui se retrouva assis par terre. L'homme grogna et quitta bien vite cette position humiliante ; Blade le laissa se relever et porter une nouvelle attaque qu'il mit à profit pour l'envoyer rouler contre le mur. Sa tête heurta un angle et un filet de sang ruissela le long de sa joue. Il se remit sur ses jambes en s'ébrouant comme un taureau de combat. Il s'apprêtait à charger, lorsqu'il sentit sur son torse la pointe d'une épée et reçut un pichet d'eau fraîche sur le visage. Blade, la belle lame de Balbuz en main, toisait l'insoumis tout en reposant délicatement le broc sur la table.

— Il est temps de cesser les hostilités, ami, déclara-t-il, l'équilibre de ce monde est en jeu, mais si tu veux me tuer, vas-y !

Blade lança l'épée à Salvaro qui la saisit avec habileté. La lueur de rage joyeuse qui accompagna ce geste mourut aussitôt lorsqu'il s'aperçut que Blade ne ferait rien pour se défendre. Il souffla puissamment, passa sa main sur son visage tout à la fois pour essuyer l'eau de ses yeux et effacer son aveuglement induit par sa colère. Il déposa l'épée sur la table.

— Pardonne-moi, Blade, je me suis comporté comme le plus vil des Mussés !

Dans la bouche de cet homme, pareille critique était une véritable confession, un aveu d'impuissance à maîtriser ses pulsions coléreuses et de regret sincère.

— Salvaro, commença Blade en s'approchant de ce redoutable insoumis qui attirait, malgré ses défauts, toute sa sympathie. Je vais te demander quelque chose qui risque fort de faire renaître ta rage.

Salvaro sourit humblement et posa sa main sur l'épaule de celui qu'il considérait désormais comme supérieur à lui. Une supériorité non pas établie par la naissance, comme l'ordre inique des clans le stipulait, mais démontrée par les qualités propres que Blade possédait.

— Vas-y, mon ami, je t'écouterai dans le calme.

— Je veux que tu viennes en aide à l'armée royale !

Les yeux de Salvaro s'agrandirent démesurément mais il ne laissa rien transparaître de l'incendie qui éclata en lui.

— Écrasons les Mussés, Salvaro, poursuivit Blade, après je te promets que tu compteras dans tes rangs le plus zélé des soutiens ! Je ferais tout pour faire aboutir ta cause.

Silencieux quelques secondes, Salvaro sembla ruminer ces propos ;

il chercha du regard un conseil auprès de ses compagnons. Puis, devant leur mutisme, il comprit rapidement qu'il ne devait rien attendre d'eux ; il était leur chef, c'était à lui de décider. Seule Tiana hocha la tête.

— Que veux-tu que je fasse exactement ? demanda-t-il finalement.

Blade se réjouit à l'écoute de cette phrase pourtant prononcée du bout des lèvres, presque à contrecœur.

— Combien peux-tu réunir de Sans-Terre armés entre ici et le Canyon Rouge ?

Salvaro demeura songeur quelques secondes.

— Un millier d'hommes tout au plus, armés en grande partie d'outils. Si tu les veux tous à cheval et mieux équipés, il faudra voler.

— Nous « emprunterons » tout cela, rectifia Blade. Envoie dès maintenant tes hommes prévenir tout le monde et explique-moi comment se présente le Canyon Rouge.

Salvaro lança des ordres brefs aux Sans-Terre insoumis qui partirent aussitôt remplir les missions qu'il leur avaient confiées puis il décrivit brièvement la géographie du canyon.

Tiana, qui suivait avec une grande attention la conversation entre les deux hommes, souleva un point qui lui semblait obscur.

— Comment les Sans-Terre de Thornlo vont-ils sortir de la ville sans attirer l'attention ?

Salvaro échangea un regard complice avec Blade. La jeune fille lui plaisait. Elle posait des questions pertinentes et s'intéressait davantage à ses projets que tous ses compagnons réunis.

— Il est toujours possible de sortir de Thornlo quand on le veut vraiment, comme d'y entrer d'ailleurs ! Personnellement, je ne passe jamais par les grandes portes. Il se trouve que de nombreux Sans-Terre de mes amis vivent dans des maisons adossées aux remparts de cette ville. Un travail de fourmis leur a permis de creuser des galeries menant de part et d'autre des fortifications.

— Personne ne s'en est jamais rendu compte ? s'étonna Tiana avec admiration.

— Je fuis comme la peste tout contact avec les Aétites aux regards subtils, et ne côtoie guère que des Repts ou des Wolfaens myopes comme des taupes ! Je m'emporte peut-être bien souvent, mais lorsque je réfléchis à froid, je suis capable de pensées subtiles !

En guise d'assentiment, Blade lui adressa un sourire complice qu'il accompagna d'une grande claque sur l'épaule :

— Eh bien maintenant, Salvaro, dit-il, il est temps de nous faire découvrir ces passages secrets. En route !

Il était impossible à quiconque de soupçonner les couloirs obscurs creusés dans la largeur et la longueur des remparts. Les quelque quatre cents hommes qui l'empruntèrent n'en crurent pas leurs yeux. Seule une petite cinquantaine d'entre eux étaient au courant de l'existence de ces ramifications secrètes reliant les différentes parties de Thornlo entre elles. Tous eurent conscience de la quantité considérable de travail que cette réalisation avait nécessité et même les moins enthousiastes à l'idée de basculer dans les rangs des insoumis avaient senti poindre en eux fierté et courage devant l'organisation patiente et efficace déployée par Salvaro et ses amis.

Discrètement, par petit groupe, les Sans-Terre avaient pénétré les maisons à partir desquelles les accès avaient été aménagés puis, à la queue leu leu, ils s'étaient introduits dans les galeries et avaient trotté jusqu'aux bouches d'arrivée situées dans d'autres bâtisses à l'extérieur des remparts. Il importait de ne pas traîner dans les souterrains, car si le chemin était sûr et les voûtes solides, la raréfaction de l'air pouvait engendrer des inconvénients majeurs. Les derniers à emprunter ces passages faillirent d'ailleurs ne pas en ressortir vivants tant l'atmosphère confinée avait été appauvrie en oxygène et saturée en gaz carbonique par les respirations et la combustion des torches.

Petit à petit, avant de gagner la campagne, la troupe des rebelles s'était dispersée à l'extérieur des enceintes de la ville, parmi les maisons et les ruelles de la partie extra-muros de Thornlo.

— Il nous faudra peut-être un jour creuser de nouvelles galeries dans le futur rempart qu'on ne manquera pas d'édifier plus tard, confia Salvaro.

— Ce n'est pas sûr, l'ami, répondit Blade, l'avenir réserve parfois des surprises favorables.

— Que tes paroles soient prophétiques ! murmura le chef des insoumis en enfourchant son cheval qu'un fermier des environs de la capitale avait gardé, le temps de son séjour en ville.

Des montures furent mises à la disposition de Blade et de Tiana qui reçut aussi une sorte de hachette à long manche en guise d'arme. La jeune fille fut très touchée du geste de Salvaro. Il la considérait comme un compagnon à part entière, même si les regards qu'il lui adressait ne revêtaient pas cet aspect bourru qu'il prenait avec tout un chacun. Tiana demeurerait un sujet d'attendrissement discret pour le rude insoumis.

— Pourras-tu procurer des chevaux à toute ta troupe ? questionna Blade, considérant le nombre important de marcheurs qui les

accompagnèrent. Il importe que nous atteignions le Canyon Rouge au plus vite !

— Ça devrait être possible si tout se passe comme je l'espère, déclara l'insoumis en désignant du doigt un petit bois où l'attendait l'un de ses hommes, émissaire envoyé depuis la maison où Blade avait passé la nuit précédente.

Ils s'en approchèrent rapidement. Blade se rendit compte que le Sans-Terre n'était pas seul ; une bonne centaine d'hommes étaient dissimulés dans les broussailles. Salvaro, d'un signe de la main, les convia à le suivre dans le bois.

— Il lui en reste encore ? demanda Salvaro au rebelle qui venait à lui.

— Assez pour trois cents combattants.

Salvaro hocha la tête puis s'adressa à Blade.

— De l'autre côté se trouve un éleveur wolfaen. Mais j'avais craint que l'armée de Théo Lobéo n'ait réquisitionné ses bêtes.

Ils arrivèrent en lisière du bois et découvrirent une vaste plaine sur laquelle un gigantesque troupeau de chevaux broutait paisiblement l'herbe grasse, surveillés par une dizaine de cavaliers wolfaens. Au loin, la silhouette d'un petit château se découpait sur l'horizon.

— C'est l'instant délicat, gronda Salvaro. Si nous affolons les bêtes, elles vont s'égailler dans la plaine et nous passerons un temps fou à les rattraper.

— Alors on ne fonce pas ? s'étonna celui qui avait accueilli Salvaro.

Salvaro lui servit une taloche sur la tête.

— As-tu entendu ce que je viens de dire ?

Blade, qui examinait la situation avec attention, prit la parole.

— Il faut écarter les Wolfaens du troupeau et le rabattre tranquillement vers le bois. Une trentaine d'entre vous va le contourner par la gauche pendant que j'irai divertir les Wolfaens sur la droite. Avez-vous de quoi attacher ces animaux ?

Le Sans-Terre tancé par Salvaro fit un signe et ses compagnons présentèrent les cordes qu'ils avaient emportées.

— Blade, intervint Salvaro, ces Wolfaens sont de redoutables guerriers, ils ne se laisseront pas faire sans coup férir.

— Occupe-toi de récupérer les chevaux, trancha Blade, je m'occupe des Wolfaens. Que tes meilleurs combattants se tiennent prêts à me venir en aide, mais que personne ne bouge avant mon signal.

— Es-tu sûr d'y parvenir seul ? demanda Salvaro que l'assurance de son compagnon impressionnait.

Il n'obtint aucune réponse. Blade après s'être emparé du long bâton d'un des insoumis, avait déjà éperonné son cheval et galopait en direction de la plaine.

Tiana, Salvaro et tous les Sans-Terre, subjugués par le courage ou la folie de cet homme qui partait seul affronter dix adversaires, suivirent ses évolutions en retenant leur souffle. Tout d'abord, ils ne comprirent pas où il voulait en venir. Il avançait, s'arrêtait, partait au galop comme s'il s'enfuyait, puis revenait vers le troupeau. Son étrange manège dut attirer les Wolfaens puisque trois d'entre eux abandonnèrent leur position et chevauchèrent en sa direction. Ils s'arrêtèrent à quelques mètres de lui puis, au pas, vinrent à ses côtés.

— Que fait-il ? demanda l'un des insoumis.

— Il leur parle, commenta Salvaro.

— Qu'est-ce qu'il leur dit ? reprit l'homme évitant de justesse une nouvelle taloche de son chef qui grogna.

— Comment veux-tu que je le sache ?

Soudain, alors que rien ne le laissait prévoir, les insoumis virent deux des hommes tomber de leur cheval ; le troisième, après un brusque écart, fut à son tour désarçonné. Blade mit alors pied à terre et plongea dans les hautes herbes de la prairie où il disparut. Quelques secondes plus tard, les observateurs insoumis constatèrent avec soulagement que leur ami remontait en selle. Ils tournèrent aussitôt leur attention vers les autres Wolfaens qui, de toute part, chevauchaient vers lui au grand galop. À la grande stupeur des Sans-Terre, Blade se rua à la rencontre du plus proche d'entre eux.

— Il est fou ! s'exclama l'homme de Salvaro tout en effectuant un brusque écart en songeant à la réaction que sa remarque risquait d'engendrer chez son chef.

Tout absorbé qu'il était à suivre les évolutions de Blade, Salvaro ne prêta pas la moindre attention à son compagnon. Le chef des insoumis commençait à saisir la tactique déployée par son ami.

Les Wolfaens avaient vu leurs semblables se faire attaquer par cet étranger et s'étaient aussitôt élancés dans sa direction, mais comme ils se trouvaient éloignés les uns des autres à des distances différentes, ils avançaient vers l'ennemi en ordre dispersé. Blade allait donc les affronter un à un et profiter d'une trentaine de secondes entre chaque assaillant.

Le sourire admiratif de Salvaro se figea d'un coup lorsqu'il se rendit compte qu'il était fort peu probable qu'en si peu de temps Blade réussisse à se défaire des sept Wolfaens qui restaient. Il était sur le

point de lancer ses hommes à son aide quand Tiana fit remarquer le geste de Blade.

— Le signal ! Il faut contourner le troupeau par la gauche, ordonna-t-elle aux hommes qui, au grand étonnement de Salvaro, lui obéirent.

L'insoumis laissa ses hommes se déployer selon les consignes définies par Blade et poursuivit son observation. Il vit son ami, toujours au triple galop, arriver au niveau du premier cavalier. Salvaro ne comprit pas tout de suite ce qui se déroula sous ses yeux : le Wolfaen partit à la renverse à l'instant où Blade le croisa et sans que l'étranger ne stoppât sa course ! L'insoumis n'eut pas le temps de se remettre de sa surprise que le second cavalier était désarçonné d'une façon similaire.

— Il les culbute avec son bâton, beugla soudain Salvaro, et ces imbéciles foncent tête baissée dans son piège.

— En plus, leurs chevaux poursuivent leur course ! s'écria Tiana.

Deux autres cavaliers avaient été jetés à bas. Les chutes apparemment devaient être rudes car tous étaient demeurés cloués au sol, mis à part un seul d'entre eux. Et encore lorsqu'il parvint à se relever, titubait-il ostensiblement.

Il en fut du Wolfaen suivant comme des précédents mais les deux derniers, sans doute alertés par la relative aisance avec laquelle le cavalier ennemi se défaisait de leurs compagnons, se rejoignirent et s'arrêtèrent de galoper pour échanger quelques mots. Mais lorsqu'ils s'aperçurent que Blade amorçait un demi-tour et prenait la fuite en direction du bois, ils réagirent aussitôt et lancèrent leur monture à sa poursuite.

Pendant ce temps, les insoumis étaient parvenu de l'autre côté du troupeau et doucement le rabattait vers le bois.

Blade perdait du terrain sur ses poursuivants. Salvaro y vit une nouvelle ruse de son brillant compagnon. Il ne se trompait pas et avait bien saisi les intentions de Blade. Aussi ordonna-t-il à ses hommes de se tenir prêts à l'attaque. Blade effectua une demi-volte qui l'amena à raser la lisière du bois, immanquablement imité par les Wolfaens qui le talonnaient. À hauteur des insoumis toujours dissimulés des regards, il bondit de son cheval et se précipita dans le sous-bois. Les Wolfaens s'arrêtèrent à leur tour. Salvaro lança alors sa meute à l'assaut des cavaliers qui demeurèrent, l'espace de quelques secondes, figés par la surprise. Il n'en fallait pas plus pour les jeter à terre.

— Ne les blessez pas ! ordonna alors une voix autoritaire.

Blade surgit aux côtés des insoumis.

— C'était donc ça ! s'exclama Salvaro en rejoignant son ami, toute

ta tactique visait à préserver la vie de ces hommes !

Blade sourit.

— Pas uniquement la leur !

— Je me demandais, reprit Salvaro, pour quelle raison tu n'utilisais pas ton épée.

Blade lança le bâton à son propriétaire qui regarda avec une certaine appréhension le morceau de branche écorcé qui avait permis de se débarrasser d'un nombre si respectable d'adversaires.

Tiana, en qui Salvaro avait trouvé un bras droit efficace, se jeta dans les bras de Blade après avoir ordonné aux hommes de s'occuper des chevaux qui arrivaient jusqu'à eux.

— Tu es un être exceptionnel ! déclara-t-elle en riant de soulagement.

Blade la souleva et la déposa sur le cheval d'un des Wolfaens.

— Va chercher les hommes étendus là-bas, lui dit-il amicalement.

Accompagnée de plusieurs cavaliers, la jeune Sans-Terre chevaucha jusqu'aux Wolfaens qu'elle ramena pieds et poings liés, avant de les ligoter dos aux arbres.

Les chevaux furent tous équipés de licols de fortune. Une centaine d'insoumis durent partager leurs montures avec un compagnon afin que tous puissent avancer rapidement. Il restait à espérer que les autres Sans-Terre qui devaient les rejoindre sur le chemin trouvent par eux-mêmes des animaux de selle.

— Maintenant, déclara Blade, il faut nous rendre sans perdre un instant de plus au Canyon Rouge.

La première armée de Sans-Terre du royaume de Swydlo s'engagea alors sur la route dans le plus grand silence. Les regards des insoumis brillaient d'une lueur inhabituelle où se lisait fierté et détermination. Tous étaient conscients qu'une page décisive et irréversible de leur histoire venait de se tourner.

CHAPITRE XI

Des étranges élévations rocheuses annonçaient l'entrée du Canyon Rouge. De loin, cet amoncellement de blocs, ce chaos, ressemblait à une ville en ruine. Sous l'action millénaire de l'effondrement d'une faille continentale, le paysage présentait un visage déroutant, sans ressemblance aucune avec le reste du royaume. Site tourmenté que les hommes avaient de tout temps évité ; lieu de désolation où s'insinuait l'inquiétude sitôt que l'on se retrouvait au sein du concert silencieux de ces rochers.

Les Sans-Terre regardaient avec crainte les formes abruptes et austères dressées autour d'eux. Le soleil qui brillait dans un ciel d'un bleu pur atténuait quelque peu les effets maléfiques engendrés par cette architecture diabolique. Mais l'idée de passer la nuit sur place n'était pas concevable.

La troupe, à son départ de Thornlo, avait six heures de retard sur l'armée royale, mais déjà l'allure forcée imposée par Blade avait réduit leur écart. Malheureusement cette vitesse de progression fut à la longue impossible pour les cavaliers portant un passager en croupe. Les hommes enrôlés sur le chemin n'avaient pas tous pu se procurer des montures, mais Blade et Salvaro avaient jugé plus sage d'accueillir parmi eux toutes les nouvelles recrues malgré l'inévitable retard que cela supposait. Ainsi, l'armée des Sans-Terre se scinda en deux. Quatre cents hommes demeurèrent à la traîne tandis que sept cents autres galopèrent pratiquement sans discontinuer.

L'entrée du canyon était flanquée de deux pitons rocheux. Entre eux deux, une gorge profonde montait en pente douce. Le regard ne pouvait porter très loin, car à un kilomètre de là une courbe brusque, ancien méandre du lit monstrueux d'un fleuve disparu, n'offrait plus qu'un mur rouge où les rayons du soleil venaient se refléter. Le contraste entre les teintes colorées du canyon et le gris des formes statufiées présidant à son entrée était assez saisissant. Après les ruines aux allures de fin du monde, la pénétration dans ce domaine inconnu semblait mener tout droit dans un royaume flamboyant où les entités les plus viles régnaient sans partage.

Blade était assez hermétique aux peurs ancestrales nourries par Salvaro et tous les autres au sein de la troupe. Si les aspects terrifiants du paysage n'avaient sur lui aucune emprise ; leur beauté, au

contraire, le subjugait.

Ils s'arrêtèrent devant l'entrée du canyon. Un bruit étrange leur parvint aux oreilles, une sorte de rumeur, de brouhaha confus amplifié par les échos de la vallée encaissée.

— Une furieuse bagarre semble se dérouler là-dedans, commenta Blade.

Trois hommes débouchèrent à cet instant de derrière un gros rocher.

— Des hommes à moi, expliqua Salvaro.

Les insoumis se présentèrent à leur chef et brossèrent un rapide état de la situation. À quelques kilomètres de là, l'armée royale était tombée dans un piège, qui était un véritable étau. Ils dessinèrent dans la poussière un plan simple mais exact sur lequel ils posèrent des cailloux de différentes tailles et couleurs symbolisant les forces en présence. Il en ressortait que les Musses avaient fait preuve d'un remarquable machiavélisme. Ils avaient laissé l'armée s'engager dans le canyon et, à l'endroit le plus rétréci, avaient donné leur assaut sur trois fronts à la fois. Postés sur des hauteurs, ils avaient noyé l'armée sous des flèches et des rocs arrachés aux parois, tandis qu'à chaque extrémité, un système de fermeture du piège avait été mis en œuvre. À l'aide de barrières hérissées de pieux, les Musses contenaient ainsi très facilement l'armée de Théo Lobéo dans les limites précises de leur aire d'attaque. Des combats aux corps à corps étaient engagés aux abords des barrières. Les Wolfaens et les Aétites avaient subi de lourdes pertes.

— Si tu veux que l'on intervienne avant la fin, déclara alors Salvaro un pli amer autour de la bouche, il vaut mieux ne pas traîner !

Il s'apprêtait à lancer le signe du départ, lorsque Blade le retint.

— Non ! Si nous entrons tous dans ce boyau, nous ne pourrons pas manœuvrer à notre guise et l'ennemi en profitera pour améliorer son palmarès. Il est préférable que j'y aille avec les trois cents hommes les mieux armés et les plus aptes au combat.

— Et moi ? rugit Salvaro. Tu ne crois pas que je vais rester là à attendre comme un pleutre pendant que mes hommes livreront combat !

Blade sourit à son compagnon. La fougue indomptable de l'insoumis ne se laissait pas démentir.

— Ton rôle ne sera pas modeste, ami. Je vais prendre les Musses à revers et profiter de la surprise pour détruire le bouchon qui empêche la retraite de l'armée royale. Si j'y parviens, nous reviendrons sans tarder avec les forces ennemies à nos trousses. Il faut leur organiser un comité d'accueil mortel et je compte sur toi pour le mettre en œuvre.

Salvaro secoua sa crinière et émit un grondement d'acceptation.

— Si je n'en revenais pas, poursuivit Blade, tu seras le dernier rempart face aux hordes de Musses.

Salvaro hocha la tête puis s'éloigna pour sélectionner rapidement les hommes qui accompagneraient Blade. Tiana en profita pour présenter ses services. Elle protesta lorsque Blade les déclina, mais se rangea finalement à son avis : il fallait une excellente maîtrise du combat, ce qui était loin d'être le cas de la jeune fille.

Quelques minutes plus tard, Blade et ses trois cents compagnons s'engagèrent dans le Canyon Rouge. Au fur et à mesure qu'ils approchaient de la zone des combats, la clameur devenait de plus en plus furieuse.

Quand ils arrivèrent à l'ultime détour du couloir avant les positions des Musses, Blade leva la main pour stopper sa troupe. Il sonda du regard les Sans-Terre qui attendaient son signal. Il ne vit que des mines décidées, des visages graves ; Tous étaient prêts à en découdre avec leur ennemi de toujours, le clan le plus haï, celui des Musses...

Blade dégaina son épée, aussitôt imité par les autres. Il l'éleva au-dessus de sa tête afin que tous, même les plus éloignés, puissent l'apercevoir et la rabattit brutalement en avant, tout en éperonnant sa bête. Les trois cents cavaliers partirent au grand galop.

Les Musses les virent venir trop tard. Les chevaux lancés à pleine allure renversèrent un bon nombre d'entre eux avant qu'ils comprennent ce qui leur arrivait. À grands coups d'épée faisant voler des têtes, les Sans-Terre tranchaient des bras. La surprise jouait pleinement son rôle contre les fantassins musses, mais Blade sentit que cet avantage serait de courte durée car les ennemis, en combattants avertis, ne tarderaient pas recouvrer leurs esprits et parer de façon adéquate l'assaut brutal des cavaliers qui, déjà ivres de sang et de victoires trop faciles, relâchaient déjà leur vigilance.

Blade leur ordonna de poursuivre leur percée. Les barrières érigées par les Musses n'étaient déjà qu'à une vingtaine de mètres. Il fallait persévérer ! Entouré d'un noyau dur, les fidèles compagnons de Salvaro, des hommes habitués à se battre, rompus aux tactiques et à l'obstination dans les opérations commando, Blade déploya toute son énergie à balayer les guerriers musses. Son épée fit des ravages si bien que les Musses évitaient ce redoutable combattant et préféraient s'en prendre aux insoumis moins habiles. Les barrières furent enfin atteintes. Aussitôt, des Sans-Terre entreprirent de les renverser laissant le champ libre aux cavaliers.

De l'autre côté, les soldats de l'armée royale vendaient chèrement

leur peau. Mais la fatigue commençait à se faire sentir. Chaque adversaire éliminé était aussitôt remplacé par un nouvel assaillant. L'exiguïté du canyon à cet endroit, si elle les avait indiscutablement bloqués, leur avait aussi permis de contenir, malgré tout, les Musses qui ne pouvaient pas tous accéder à la zone de combat.

La percée réalisée par Blade fut comme un vent d'air frais. Malheureusement de courte durée, car une nouvelle vague de Musses déferla des deux versants. Blade parvint à s'approcher de Théo Lobéo et de Harann qui combattaient côte à côte. Les insoumis se placèrent autour d'eux formant un bouclier de protection et Blade put leur parler un instant, profitant de cet abri fragile.

— Il faut fuir ! hurla Blade afin de couvrir le fracas des armes. Nous avons dégagé la retraite !

Théo Lobéo eut un mouvement de colère.

— Un général wolfaen ne fuit jamais, il vainc ou meurt au combat !

Blade chercha chez Harann un soutien ; la femme le regardait étonnée de le voir en compagnie des Sans-Terre. Pourtant, elle comprit rapidement que sa présence leur offrait l'unique chance de s'en sortir vivant.

— Général, commença-t-elle avec une assurance digne de feu son père, mourir sur place ne servira pas le royaume, nous devons sortir de cette nasse et nous réorganiser.

Théo Lobéo se débarrassa d'un Musse qui avait franchi le mur humain composé de Sans-Terre, de Wolfaens et d'Aétites qui protégeait leur échange. Le général considéra les visages des deux personnes qui lui conseillaient la retraite. Visiblement, ce n'était pas des lâches. Il abandonna donc bien vite son orgueil mal placé et décida de suivre leur conseil. Il ordonna le repli.

Blade et ses insoumis ouvrirent la route. Déjà les Musses, anticipant leur action, avaient entrepris de redresser les barrières. Un sursaut des Sans-Terre mit fin pour un temps à leurs tentatives, mais il était clair que les Musses allaient concentrer leurs efforts sur le verrou que Blade et ses hommes avaient fait sauter et qui représentait maintenant le point faible de leur dispositif.

Un mouvement relativement lent se dessina dans le canyon. Les soldats de l'armée royale suivaient les consignes de leur chef, transmises à haute voix de bouche à oreille. Les Musses manœuvrèrent afin de tuer dans l'œuf cette nouvelle orientation du combat, orientation qui depuis le début des hostilités leur échappait pour la première fois. Les chevaux qui entamèrent leur progression passèrent du pas au trot, puis les cavaliers purent se frayer un passage au petit

galop. Les soldats de l'armée royale qui avaient été désarçonnés ou privés de leurs montures éventrées par les piques des Musses, sautaient sur les chevaux de leurs compagnons d'armes qui les prenaient en croupe.

Une pluie rageuse de flèches s'abattit sur les fuyards, tuant par la même occasion des Musses qui tentaient en vain d'endiguer ce flot composite de bêtes et d'hommes. L'harmonie remarquable et exceptionnelle ayant régi le plan des Musses faisait maintenant place à un désordre, une confusion, que la colère et le dépit poussaient à des proportions colossales. Le penchant pour l'individualisme effréné refaisait surface et certains Musses s'en prenaient violemment à leurs semblables au moindre signe de mauvaise humeur ou d'incompréhension.

Une immense partie des soldats royaux parvinrent à s'extirper du boyau fatal, la tenaille musse se referma sur une centaine de guerriers. Terrorisés, résignés, ils furent massacrés en à peine une minute par des monstres en furie qui s'acharnèrent longtemps sur les cadavres désarticulés et amputés.

Le canyon répercutait au loin le martèlement des sabots contre les pierres tapissant le sable rouge de la vallée. Blade surgit dans le cirque aux formes rocheuses torturées, quelques secondes seulement après les premiers soldats. Il voulait éviter à tout prix qu'une méprise déclenche un nouvel affrontement, opposant cette fois-ci l'armée royale aux Sans-Terre que la présence armée en ces lieux rendait forcément suspects.

Harann et Théo Lobéo le rejoignirent rapidement. Des six mille hommes de l'armée de Tibur Wolfaen, il n'en restait plus que deux mille cinq cents dont au moins mille avaient été blessés plus ou moins grièvement.

— Harann, général, fit Blade, dites à vos troupes de se dissimuler derrière les rochers. À notre tour d'accueillir les Musses !

— Étranger, dit avec une voix morne et pleine de reproche Théo Lobéo, nous n'avons pas pu les vaincre tout à l'heure, nous n'y parviendrons pas, maintenant que mon armée est décimée.

— Vous avez des alliés, coupa Blade en levant le bras.

Salvaro et ses hommes se levèrent de leurs positions et apparurent, dessinant une vaste courbe tout autour de la bouche qui allaient vomir, d'un instant à l'autre, des milliers de Musses vociférants.

— Nous unir avec des Sans-Terre pour combattre, vous n'y pensez pas ! rugit alors Théo Lobéo. La race des guerriers ne se commet point avec la fange !

— Il me semble, trancha Blade hors de lui, que vous et vos hommes avez eu moins de scrupules lorsqu'ils sont venus vous sortir de ce guêpier dont votre rang de guerrier n'avait pas pu vous préserver !

Sa colère inattendue vint heurter de plein fouet la conscience du général qui contempla sous un nouveau jour tous ces hommes qui s'affairaient autour de lui. Les blessés, indifféremment wolfaens, aétites ou sans-terre, étaient aidés par tous et une grande fraternité semblait s'être infiltrée dans toutes les âmes.

— Vous avez raison, mon ami, je suis le plus vil des ingrats. Puissent tous ces hommes me pardonner mes instants d'égarement et mon incommensurable orgueil !

L'homme ordonna aussitôt que ses soldats prennent place aux côtés des Sans-Terre, leur disant que le piège qu'ils allaient tendre serait la monnaie de la pièce rendue aux Musses.

— Comment as-tu fait pour réunir autant de Sans-Terre et les convaincre de venir affronter les Musses ? questionna Harann intriguée et fortement impressionnée par tout ce que son amant avait réalisé en si peu de temps.

— Je me suis fait un ami indéfectible ! dit-il en l'entraînant à sa suite en direction de Salvaro.

L'insoumis les accueillit d'un large sourire et envoya une rude bourrade dans le dos de Blade.

— Ton plan a marché ! félicita aussitôt l'insoumis. Ici, nous ne sommes pas restés sans rien faire. Quatre-vingts gaillards ont escaladé les pitons rocheux et ont préparé quelques surprises aux Musses. Cela ralentira un peu leur arrivée.

Blade se concentra sur l'entrée du canyon, guettant l'arrivée de l'ennemi. Salvaro reprit la parole.

— Le reste de notre troupe nous a rejoints. Il ne manque plus que les Musses, qu'est-ce qu'ils font ?

— Quand on parle du loup, murmura Harann en voyant déboucher les premiers cavaliers musses.

— Ils se sont réorganisés, commenta Blade. Ils ont récupéré leurs chevaux.

Salvaro fut soudain attiré par le premier de la troupe. Il désigna du doigt un grand Musse vêtu avec une élégance inhabituelle pour un membre de ce clan.

— Regarde, celui-là, c'est leur chef ! Il a réalisé l'impossible : unir les Musses ! J'ai eu l'occasion de le rencontrer ; c'est lui qui nous a épargnés lorsque mes compagnons et moi avons été capturés dans la

forêt.

— Les Musses épargnent donc les Sans-Terre ? releva Harann surprise d'entendre une telle chose.

— Étrange comportement, n'est-ce pas ? continua Salvaro.

— À moins que cet homme ait eu une idée en tête, comme de rallier les insoumis à sa cause ? suggéra Blade.

Salvaro sursauta à l'écoute d'une pareille absurdité mais se retint.

— Blade mon ami, cela aurait été impossible ! lâcha-t-il d'un ton sec.

— Salvaro, c'est toi même qui as dit que ce Musse avait déjà réalisé une chose impossible, alors pourquoi pas deux !

Salvaro n'eut pas le temps de répliquer. L'heure du combat avait sonné : deux mille Musses avaient franchi la sortie du canyon ! Blade fit un signe aux insoumis postés sur les hauteurs. Une avalanche de cailloux s'écrasa sur les crânes des Musses, perturbant l'arrivée de nouveaux guerriers dans le cirque rocheux. Au même instant, les cavaliers wolfaens, aétites et sans-terre, venus de tous les côtés à la fois, fondirent sur leurs cruels ennemis.

La stupeur se lut sur les visages des Musses. L'alliance subite, contre nature, des clans avec les Sans-Terre était déroutante pour eux. La vigueur, la hargne avec laquelle les insoumis portaient leurs coups accentuait davantage encore leur crainte. Jusque-là les Sans-Terre n'avaient été que des victimes, relativement passives, qu'ils pouvaient piller et tuer selon leur bon plaisir. Aujourd'hui, l'ordre des choses avaient été bouleversé et les Musses en faisaient les frais.

Wolfaens et Aétites n'étaient pas en reste. Nombre de leurs frères d'armes avaient été massacrés dans le canyon, et il importait de les venger. Les blessés eux-mêmes, si leur état leur permettait de tenir à cheval et de manier une arme, se battaient aux côtés des valides.

Salvaro frappait comme un diable, tuant autant de Musses que cinq hommes réunis. Régulièrement, il relevait la tête et sa chevelure volait derrière lui. Soufflant comme un bœuf, il encourageait alors ses compagnons d'une voix puissante qui couvrait le tumulte des armes.

— Sans-Terre, c'est notre guerre ! hurlait-il.

Et chaque fois, ses hommes s'en trouvaient ragaillardis, comme si, par son cri, il leur insufflait confiance et énergie.

Harann, quant à elle, manipulait son épée avec une dextérité hors du commun. Vive, précise, elle économisait ses gestes. Chacun de ses coups étaient mortels. On aurait dit une femme samouraï ; son regard enregistrerait dans la seconde la faiblesse de la garde adverse ; elle anticipait chaque action et paraissait découvrir les intentions des

Musses avant même qu'ils n'en aient eux-mêmes conscience.

L'esprit de Blade n'était pas tout entier centré sur ses propres combats ; il avait l'œil rivé sur Tiana qui faisait de son mieux pour désarçonner les cavaliers ennemis avant de leur bondir dessus et de leur planter sa hache dans la gorge. Blade craignait à tout instant qu'elle ne se fasse transpercer et, par deux fois déjà, il était intervenu alors qu'elle était en mauvaise posture, car parfois, les Musses renversés se relevaient avant qu'elle n'ait eu le temps de les achever. Blade bondissait comme un fauve à son secours. Au cours de sa première intervention, son cheval s'était perdu dans la danse affolée des affrontements. Blade avait, dans les instants suivants, dépossédé un Musse de sa monture.

Une évidence désagréable lui apparut soudain : les Musses commençaient à prendre l'avantage ! Non seulement des renforts continuaient à sortir du canyon et venaient grossir leurs rangs, et ce malgré les jets de pierres du haut des pitons rocheux, mais sous les ordres incessants de leur fédérateur, ils se battaient avec efficacité, se concertant pour mieux passer à l'attaque. Ils isolaient régulièrement quelques Sans-Terre, les assaillaient de toute part.

Blade observa l'habile tacticien. Il demeurait en retrait, protégé par une trentaine de guerriers. Avec des gestes rapides et des ordres brefs, il dirigeait les nouveaux arrivants vers des points particuliers du champ de bataille.

— Salvaro, Harann, avec moi ! hurla Blade.

Dès son appel, ils se mirent à ses côtés.

— Il faut se débarrasser de ce Musse, expliqua-t-il. J'ai besoin de vous pour briser le cercle de ses protecteurs.

Sitôt dit, ils chevauchèrent dans sa direction. Harann et Salvaro, encadrant leur mentor, dégageaient à grands coups d'estoc tous ceux qui cherchaient à s'interposer. La progression fut rapide jusqu'au moment où le Musse prit conscience de ce qui se tramait. Il cracha des phrases excitées et ceux qui le protégeaient se regroupèrent aussitôt devant des ennemis qui songeaient à menacer leur fédérateur. Le choc frontal fut rude. Les guerriers musses n'avaient pas été choisis par hasard par leur chef. Force et habileté étaient leurs qualités premières. Blade et ses amis se retrouvèrent ainsi bloqués à deux pas du Musse qui les observait avec un air satisfait.

La situation était sur le point de dégénérer : des guerriers appelés en renfort s'apprêtaient à les prendre à revers. Mais soudain, les deux Musses batailleurs qui interdisaient le passage à Blade, glissèrent à terre avec leurs selles dont les sangles avaient été sectionnées. La tête ébouriffée de Tiana apparut alors entre les chevaux qu'elle écarta.

— Il est à toi ! cria la Sans-Terre.

Blade éperonna sa monture. Le fédérateur musse comprit que ses instants de tranquillité était révolus. Il sortit d'un étrange carquois une sorte de cordelette qu'il fit tournoyer au-dessus de sa tête. Blade comprit immédiatement de quoi il s'agissait : un coulaïm ! Il croisa le regard froid du Musse et s'élança vers lui. L'homme n'avait pas l'intention de s'exposer inutilement. Il visa le visage de Blade et jeta son coulaïm avec une redoutable précision. Le serpent fila la gueule ouverte, les crochets à venin tendus en avant.

Le réflexe de Blade intervint au bon moment : une seconde de retard, et l'animal aurait rempli sa sordide mission ! Le tranchant de l'épée sectionna le serpent au niveau des cervicales ! La tête vola à vingt mètres.

Le Musse blêmi ! et s'empara de l'épée qui pendait sur le flanc de son cheval et, en désespoir de cause, lança une attaque en hurlant. La force de son premier coup faillit renverser Blade. Leurs chevaux se trouvèrent aussitôt l'un contre l'autre. Les épées s'entrechoquèrent. Autour d'eux, la vigueur des combats avait diminué ; tous étaient subjugués par l'affrontement. Le Musse frappait sans désespérer mais avec une faible maîtrise. La rapidité de ses coups avait contraint Blade à la défense, mais lorsque celui-ci put riposter, son geste fut mortel ! L'épée perfora la poitrine du fédérateur musse qui s'effondra sur son cheval. Un torrent de sang se déversa sur les deux quartiers de la selle.

Blade décida de relever le mort afin de montrer à tous les Musses que leur chef était mort. C'est alors qu'intervint un événement inattendu : le visage qui apparaissait maintenant n'était plus celui d'un Musse mais la face carrée d'un Rept dont la langue fine sortait de la bouche !

La nouvelle fit le tour du champ de bataille à une allure vertigineuse, démobilisant les Musses ébahis, qui crièrent à la trahison, à la manipulation. Un mouvement de fuite s'engagea alors. Des centaines d'entre eux se rendirent, implorant pardon, d'autres s'éclipsèrent dans le Canyon Rouge.

Blade laissa le corps du meneur tomber à terre. Il sauta de son cheval et vint examiner de plus près le phénomène. Il toucha le visage, le palpa lui étirant la peau. Il ne découvrit aucune trace de maquillage ou de grimace quelconque.

Salvaro, Harann et Tiana, incrédules, s'agenouillèrent devant le cadavre.

— C'est incroyable ! lâcha Salvaro.

— C'est un démon ! souffla Tiana.

Harann demeura silencieuse un long moment et lorsque Théo

Lobéo les eut rejoint, elle se tourna vers lui.

— Général, avez-vous déjà entendu parler des caméléons ? questionna-t-elle, l'air soucieux.

Le front du général se plissa sous l'effet de l'effort apparemment délicat que la souvenance lui demandait. Puis il secoua la tête.

— Cette appellation me dit vaguement quelque chose.

— Quelle est cette histoire de caméléons ? s'enquit Blade intrigué par les propos de la femme aétite.

— Les caméléons étaient une branche du clan des Repts. Certains d'entre eux, une vingtaine d'individus, suite à une maladie inconnue, développèrent l'étonnante faculté de changer d'apparence à volonté et de ressembler à qui ils voulaient. L'histoire raconte qu'ils commirent quelques méfaits, essentiellement des adultères, et qu'ils furent mis à mort après avoir été démasqués grâce aux aptitudes visuelles et psychologiques des vieilles Aétites.

— À quand remonte ces faits ? demanda Blade.

— Plusieurs siècles et, vois-tu, personne ou presque ne s'en rappelle. Je dois mon souvenir aux exigences terribles de mon père en matière d'études. La fille du conseiller du roi se devait de connaître parfaitement toute l'histoire du royaume.

Blade se redressa, aussitôt imité par les autres ; il leva les yeux au ciel et l'espace d'une seconde son regard se perdit dans l'immensité bleue.

— Harann, dit-il enfin, cet homme a utilisé un coulaïm comme Emerille ! Et te rappelles-tu de son visage déformé après la morsure du serpent ? À y bien réfléchir, le venin n'avait pas grand-chose à voir dans son étonnante transformation : Emerille était un caméléon ! Et Balbuz, à l'instant de sa mort, a percé la supercherie ! Il a vu le Rept sous l'Aétite ! La vague d'assassinats devait éliminer d'une façon systématique tous ceux qui auraient pu mettre à jour les menées de ces hommes.

— Voilà un mystère élucidé, dit Théo Lobéo d'un ton de conclusion. Il ne nous reste plus qu'à rentrer prévenir Tibur Wolfaen que tout est rentré dans l'ordre.

Blade regarda le général sans aménité.

— Je pense que vous allez un peu vite en besogne ! D'autres caméléons sont peut-être cachés quelque part dans ce royaume. Peut-être en êtes-vous un !

Le général se renfrogna mais dut admettre le bien-fondé de cette hypothèse.

— Harann, reprit Blade, les caméléons ont disparu, m'as-tu dit.

Alors d'où viennent ceux-là ? Sont-ils apparus spontanément, comme la première fois, sous l'effet de cette maladie mystérieuse, ou quelqu'un a-t-il favorisé le phénomène ?

Harann avait du mal à suivre le raisonnement que son compagnon voulait tenir.

— À quoi penses-tu, Blade ?

— S'ils ont été recréés, il n'y a qu'un homme qui a pu le faire : le Grand Rept !

— Ses expériences ! lâcha Théo Lobéo hébété.

— Parfaitement ! Plus j'y pense, plus cela me semble évident. Son arrivée à la cour, l'information selon laquelle les Musses sont au Canyon Rouge, information tronquée. Mais mes amis, je crois que le plus étonnant est à venir. Si vous étiez avide de pouvoir et si vous aviez à votre disposition des hommes tels que les caméléons, qui feriez-vous remplacer pour diriger le royaume ?

La même parole jaillit des quatre bouches.

— Tibur Wolfaen !

CHAPITRE XII

Personne n'avait souhaité dormir sur les lieux de la bataille. Les élévations rocheuses, avec ces centaines de cadavres figés sur le sol dans des positions misérables, ressemblaient à des géants cruels dominant un carnage qu'ils auraient perpétré. Les hommes, les vivants, avaient eu grande hâte de s'éloigner de ce lieu ensanglanté. Seuls quelques volontaires étaient restés pour brûler les morts et accomplir les rites funéraires.

L'armée royale et l'armée des Sans-Terre s'étaient donc mises en route à la tombée du soir et avaient cheminé, côte à côte, deux heures avant que l'obscurité totale de cette nuit sans lune ne leur interdît de continuer.

Bien loin, plus avant, à peu près au même instant, deux corps se blottirent l'un contre l'autre : Blade et Harann avaient en effet pris les devants pour se rendre au plus vite à Thornlo afin de prévenir Tibur Wolfaen des menaces qui pesaient sur sa personne. Comme leurs compagnons d'armes, lorsque leurs yeux écarquillés ne purent plus rien distinguer de la route qu'ils empruntaient, ils s'étaient arrêtés et avaient découvert une grange pour abriter leur sommeil. Terrassés par la fatigue, ils s'étaient l'un et l'autre endormis dans les minutes suivantes.

L'aube les avaient surpris dénudés, enlacés. Ils se revêtirent à la hâte puis repartirent au grand galop, en direction de la capitale.

Thornlo fut atteinte en cours de matinée. La ville était toujours en alerte et leur arrivée fut annoncée à la cour avant même qu'ils ne franchissent la première enceinte. Fenris vint à leur rencontre dans la cour du palais. Tout en se rendant à la Grand-Salle, ils lui narrèrent la débâcle des Mussés, mais sans aborder pour autant l'histoire du caméléon, ni les soupçons qu'ils avaient sur Song Mahitor. Fortes suppositions ne constituaient pas preuves et il fallait confondre le Grand Rept et ne dévoiler le complot ourdi par ses soins que devant le roi lui-même.

Ils pénétrèrent dans la Grand-Salle. La cour était réunie. Tous attendaient l'annonce de l'issue des combats. Tibur Wolfaen trônait devant les seigneurs. Song Mahitor, assis à côté du roi, était en grande conversation avec lui.

— Alors, questionna sans attendre le souverain, qu'en est-il des Musses ?

Harann prit aussitôt la parole :

— Seigneur Wolfaen, malgré de lourdes pertes, votre armée a été victorieuse. Les Musses sont en déroute. Mais il est une chose d'une extrême importance que je me dois de vous révéler...

— Les Sans-Terre nous ont aidés ! coupa Blade en retenant Harann par le bras, avant de lui adresser un petit signe des yeux.

Song Mahitor partit d'un grand éclat de rire, relayé aussitôt par Tibur Wolfaen.

— Le fait est amusant, n'est-ce pas ! clama le Grand Rept.

— Et assez rare pour qu'on s'en étonne, poursuivit le souverain.

La surprenante complicité entre les deux hommes et la familiarité avec laquelle le Rept se comportait avec le roi intrigua Blade qui se pencha discrètement vers l'Aétite.

— Cet homme n'est pas Tibur Wolfaen ! La substitution a déjà eu lieu.

— Comment en être sûr ? murmura Harann sans se départir du sourire forcé qu'elle arborait depuis les répliques des deux hommes.

Tibur Wolfaen remarqua l'échange furtif entre Blade et la fille de son défunt conseiller.

— Qu'est-ce donc que ces apartés en présence de votre souverain ? dit-il sèchement.

Blade s'avança d'un pas. Une idée venait de germer dans son esprit.

— Je demandais conseil, dit-il avec assurance. Seigneur Wolfaen, m'accorderez-vous la grâce dont nous avons longuement parlé avant notre départ au combat ?

Tibur Wolfaen eut une moue gênée et lança un vif regard en direction du Grand Rept qui hocha la tête d'une façon si légère qu'elle en fut imperceptible pour toute l'assemblée ; seuls Blade et Harann en déchiffrèrent le code.

— Bien évidemment, déclara d'une façon éloquente le souverain. Tibur Wolfaen n'a qu'une parole !

— Dans ce cas, permettez-moi de vous en remercier comme il se doit.

Blade s'avança vers le trône ; une inquiétude passagère fila dans les yeux du souverain mais un nouveau geste discret du Grand Rept le sortit de ce mauvais pas. Tibur Wolfaen comprit qu'il devait présenter l'anneau qu'il portait au doigt. Cette main tendue fut une confirmation

pour Harann : jamais le souverain du royaume de Swyldo n'avait fait baisser sa bague !

À deux pas du trône, Blade bondit sur le souverain et lui appliqua un poignard sur la gorge. Une vive émotion parcourut la salle. Fenris dégaina son épée comme une bonne partie des seigneurs et des gardes wolfaens.

— Restez calmes, ordonna Blade à l'adresse des hommes qui s'élancèrent dans sa direction.

La lame posée sur le larynx de leur roi dissuada toute velléité de riposte.

Harann ne bougeait pas mais surveillait attentivement les moindres gestes du Grand Rept. La partie était serrée : pour l'assemblée tout entière, Blade était un traître. S'il ne parvenait pas à confondre l'imposteur, sa vie ne tiendrait plus qu'à un fil !

— Caméléon, dit-il d'une voix forte, tu ferais mieux de reprendre ta forme avant que je ne te saigne comme un goret !

— Cet homme est fou ! hurla soudain Song Mahitor en se levant.

Harann se résolut alors à intervenir. Elle dégaina son épée et se dirigea rapidement vers les trois hommes. Tout le monde crut à cet instant qu'elle allait délivrer le roi, mais la stupéfaction fut à son comble lorsque son épée s'appuya sur l'abdomen démesuré du Grand Rept.

— Rassieds-toi, Mahitor, et n'ouvre plus la bouche sinon tes entrailles vont se répandre à tes pieds !

Le ton péremptoire de la jeune Aétite glaça le Grand Rept qui s'effondra dans son fauteuil.

— Alors, caméléon, reprit Blade, je compte jusqu'à trois et je t'ouvre la gorge. Un, deux...

Fenris décida de venir en aide à son père avant qu'il ne soit trop tard ; il se précipita vers le trône mais se figea tout à coup quand il vit sous ses yeux son propre père prendre l'apparence d'un Rept !

— Où est mon père ? s'exclama alors Fenris en saisissant l'imposteur par le col.

— Le Grand Rept l'a tué de ses propres mains, hier soir, déclara l'homme.

— Mais cet homme délire, il... Non, je vous en prie, non !

La pointe de l'épée d'Harann vint mettre un terme au déni de Song Mahitor qui jugea préférable de se réfugier dans un silence comme « on » le lui demandait.

Profitant de l'intervention du Grand Rept, le caméléon repoussa Fenris et tenta de s'enfuir. Il se faufila parmi les membres de

l'assemblée, prenant tour à tour, en fonction des lieux de son passage, l'aspect d'un Aétite, d'un Wolfaen ou d'un seigneur rept. Une dague meurtrière, volant dans son dos, stoppa sa course. Fenris avait vengé son père !

Le corps de Tibur Wolfaen fut retrouvé dans ses appartements. Le caméléon et le grand Rept n'avaient pas eu le temps de le faire disparaître. Il fut brûlé dans la cour du palais en début d'après-midi, quelques heures avant le couronnement de Fenris auquel assistèrent Blade, Harann, Tiana, Salvaro, Théo Lobéo, tous les seigneurs du royaume et les quelques vieux Aétites rescapés du massacre que le défunt souverain, avant sa mort, avaient fait mander de tous les coins du pays.

— En tant que souverain du royaume de Swydlo, déclara Fenris, ma première décision fera date, et je prierai les sages ici présents de conserver par écrit et dans leurs mémoires, ce jour ô combien mémorable. Notre monde a basculé dans une autre ère, les traditions ancestrales sont révolues. Grâce aux Sans-Terre, la tyrannie ne s'est point emparée de ce royaume. Il convient donc de fêter leur courage. Pour le bien de tous, ils ont pris une place qui ne leur appartenait pas, tenu un rôle qui ne leur était pas alloué.

« Eh bien cette place, ils l'ont gagnée ! Ce rôle, ils l'ont mérité ! Aujourd'hui, les Sans-Terre n'existent plus ! Honorons le nouveau clan, nos semblables, le clan des Valeureux !

Théo Lobéo fut le premier à manifester son approbation en frappant dans ses mains à un rythme cadencé. La foule des seigneurs hésita à l'imiter. La décision du roi Fenris bouleversait profondément leur pensée, mais ils finirent par rendre hommage à ces hommes qui avaient réussi là où eux-mêmes avaient échoué.

— Blade, mon ami, déclara Salvaro les yeux embués de larmes, jamais je n'oublierai le jour où mon chemin a croisé le tien, car c'est ce jour-là, insista-t-il, que pour moi et les miens se sont entrouvertes les portes de la liberté.

— Au propre et au figuré, plaisanta Blade pour masquer sa propre émotion, ce jour-là, en effet, tu étais en prison !

Les deux hommes rirent de bon cœur.

La fête dura toute la soirée et une bonne partie de la nuit. Aux réjouissances, s'ajoutèrent des réunions entre les principaux protagonistes et le nouveau roi. Avec la défaite des Musses, la mort de l'imposteur et l'emprisonnement de Song Mahitor, tous les problèmes du royaume n'en étaient pas pour autant résolus. Le clan des Valeureux ne possédait pas de terre. Blade proposa de partager les

propriétés et les biens du Grand Rept, ce qui fut entériné avec enthousiasme. Salvaro se vit confier la responsabilité de ce grand partage.

Une inquiétude poignante venait peser sur les épaules du jeune souverain. Des caméléons vivaient encore dans la société de Swydlo et peut-être à la cour même. Certains d'entre eux avaient été arrêtés sur les aveux lâchés par le Grand Rept au terme d'un interrogatoire musclé mené par Théo Lobéo. Harann fut chargée, avec les vieux Aétites, d'enquêter sur les comportements jugés suspects de toutes les personnes de la ville haute, pour commencer, puis du royaume entier.

Durant tous ces entretiens, Tiana avait disparu. Un messenger vint prévenir Blade qu'elle l'attendait dans la chambre majestueuse que Fenris avait mise à sa disposition dans une aile du palais. Blade s'éclipsa discrètement et alla la rejoindre.

La jeune fille, légèrement fardée, l'accueillit dans une robe somptueuse qui lui allait à ravir.

— Tu as l'air d'une courtisane wolfaene ! dit-il en matière de compliment.

— Je n'ai pas les oreilles en pointe, gloussa-t-elle.

— Cela n'empêche pas le charme, renchérit Blade qui comprenait où Tiana avait voulu en venir avec cette secrète invitation.

La jeune fille s'approcha de lui. Elle lui prit les mains.

— Maintenant, je ne suis plus une Sans-Terre. Je fais partie du clan des Valeureux, je suis bien vêtue et je suis devenue une femme à part entière... Alors, je me suis dit que tu voudrais peut-être de moi, à présent.

Blade la prit dans ses bras avec douceur et la porta jusqu'au lit.

— Tiana, je n'ai pas attendu la décision royale pour me rendre compte que tu étais une courageuse et délicieuse personne.

Il la coucha sur la literie fine et entreprit de lui ôter la robe qu'elle avait eu tant de mal à passer.

Le lendemain matin, lorsqu'elle s'éveilla, Blade avait disparu et nul, dans le royaume de Swydlo, n'entendit plus jamais parler de lui. Longtemps pourtant le souvenir de cet étranger venu un jour de terres lointaines inconnues hanta la mémoire des Valeureux. Jusqu'à ce que la légende s'empare de lui...

CHAPITRE XIII

— Quel effet cela fait-il de voir un homme changer de visage sous vos propres yeux ? demanda J en humant la liqueur brune qui exhalait un doux parfum d'alcool de noix.

— Vous avez l'impression d'être le partenaire d'un effet spécial dans un film d'horreur ! expliqua Blade un sourire amusé en coin. L'espace d'un instant, j'ai douté de ma raison.

Le serveur asiatique fit le tour de la table et versa, dans un verre minuscule, le nectar dont J appréciait la senteur.

— Depuis quand fréquentez-vous ce restaurant ? s'enquit le chef du MI6.

Perdue au fond d'une impasse londonienne en plein quartier chinois, *l'Auberge du Lac aux Lotus* ne payait pas de mine. La vitrine peinturlurée de couleurs vives représentait un paysage douceâtre, quelque peu surchargé de détails, où un humble pêcheur penché par-dessus son embarcation admirait des fleurs de lotus flottant à la surface de l'eau. Le décor intérieur était tout aussi exotique. On se serait cru en pleine jungle tropicale tant les plantes y étaient légion. Un sapajou, gesticulant sur le dossier d'un large fauteuil en osier blanc auquel il était attaché par une chaînette pendue à son cou, ne cessait de faire des grimaces afin d'attirer l'attention des clients.

— Voilà ce qui s'appelle singer ! déclara Blade sortant de son observation. Comment, que disiez-vous J ? Pourquoi ce restaurant ? Je le connais depuis fort peu de temps... Une amie... des lointains pays d'Extrême-Orient... malheureusement trop tôt repartie dans son pays. À propos d'amie, puis-je vous présenter Lucie ?

J tourna la tête à la recherche d'une jeune femme.

— Non, J, sur votre gauche, précisa Blade.

— Il n'y a que cet arbrisseau des tropiques ! déclara J ne voyant pas où son agent voulait en venir.

Blade retint un rire.

— Comment J vous avez mangé à côté de Lucie, sans la remarquer ? Regardez mieux.

J scruta le feuillage avec attention. Il n'y vit rien de particulier et s'apprêtait à détourner son regard lorsqu'un mouvement furtif se produisit sur une des branches. La lèvre inférieure de J s'affaissa

légèrement. À moins de trente centimètres de son visage se trouvait un petit animal gros comme un poing, parfaitement immobile, qui venait de s'humecter les yeux en clignant de ses étranges paupières.

— J, voici Lucie !

J s'écarta de l'arbre, légèrement dégoûté.

— Vous m'avez fait asseoir, ici, exprès ?

— Voyons J, vous avez vous-même choisi votre place. Et puis ce n'est qu'une gentille petite caméléonne !

*Achevé d'imprimer en avril 1995
sur les presses de l'Imprimerie Bussière
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. : 867 —
Dépôt légal : avril 1995
Imprimé en France